This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

WIDENER
HN T32Q E

Digitized by Google

42568
50 00

שלום על ישראל

FROM THE INCOME
OF THE BEQUEST OF
LEE M.
FRIEDMAN '93

Harvard College
Library

Digitized by Google

Digitized by Google

X° 202

Digitized by Google

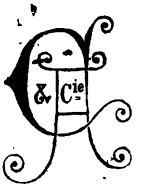
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LOUIS DOLLIVET

Sale Juif!



Paris, 5, rue de Mézières

Armand Colin & Cie, Éditeurs

Libraires de la Société des Gens de Lettres

Digitized by Google

Digitized by Google

Sale Juif !

Digitized by Google

Il a été tiré à part, sur papier de Hollande, dix exemplaires de *Sale Juif!*

Ces exemplaires sont mis en vente au prix de 8 fr.

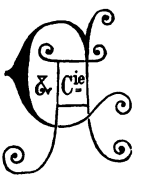
Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède, la Norvège et la Hollande.

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 537 97

Digitized by Google

LOUIS DOLLIVET

Sale Juif !



Paris, 5, rue de Mézières
Armand Colin et Cie, Editeurs
Libraires de la Société des Gens de lettres
1897
Tous droits réservés.

Digitized by Google

42568.50.120

F. Liedman

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY
FEB 7 1968

Digitized by Google

A

MONSIEUR LE DOCTEUR PEYROT

CHIRURGIEN DE L'HÔPITAL LARIBOISIÈRE
PROFESSEUR AGRÉGÉ A LA FACULTÉ DE MÉDECINE
DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

HOMMAGE DE RESPECT

ET DE RECONNAISSANCE

Digitized by Google

Digitized by Google

AU LECTEUR

Voici un livre signé d'un inconnu, qui se présente au public sans le patronage d'aucune célébrité littéraire.

Est-ce suffisance, est-ce calcul, inexpérience ou hypocrisie? Chacun sera libre de prêter à l'auteur les intentions qu'il voudra, le jugeant sans doute d'après ses propres tendances. Il n'y a pas que Vadius et Trissotin qui jettent leurs qualités aux autres. Bien avant eux, un sage n'avait-il pas déclaré que les écrits réussissent au petit bonheur : Habent sua fata libelli?

Pour l'auteur, qui n'est pas précisément un débutant dans la vie, il ne s'étonnera pas de l'accueil qu'on lui fera, quel que soit cet accueil. Peut-être passera-t-il inaperçu? Il ne sera ni le premier,

Digitized by Google

ni le dernier auquel pareille mésaventure arrive : témoin les caisses des bouquinistes et les fonds de librairie. Peut-être lui fera-t-on l'insigne honneur de le discuter? De toute façon, il sera flatté de l'intérêt porté à son ouvrage. On ne se bat pas contre les morts. La différence d'opinions est un signe de vitalité pour les idées qui en sont l'objet. Peut-être même tel ou tel se croira-t-il tenu de lui asséner quelque épithète vigoureusement malsonnante? Il y a beaux jours déjà, l'on traitait d'assassins les gens qui émettaient un avis différent de celui que l'on professait: on n'a pas trouvé mieux à notre époque. L'auteur ne se croira pas pour cela obligé d'avoir des insomnies ou de souffrir de digestions pénibles. Lorsqu'on joue guignol doit-on être esclave des marionnettes dont on a tiré la ficelle?

Et maintenant, suivant une ancienne et gracieuse coutume, permettez-moi, qui que vous soyez qui ouvrez ce volume, de vous saluer du titre d'ami et de vous souhaiter quelques heures passables.

LOUIS DOLLIVET.

Digitized by Google

SALE JUIF !

I

« Tu ne t'allieras pas avec eux; tu ne donneras pas ta fille à son fils et tu ne prendras pas sa fille pour ton fils. »
(*Deut.*, VII, 3.)

Dès son entrée, Mme Rebecca Lewy fut frappée du bruit qui sortait de la salle à manger. Des éclats de voix l'inquiétèrent. Elle referma vivement le battant de la porte, appuyant avec précaution sur le loquet pour amortir le son mat du fer; puis sans se dévêtir, sans se débarrasser du paquet qu'elle tenait à la main, elle traversa l'étroit corridor et prêta l'oreille. Son mari et son fils discutaient avec une animation extraordinaire. Ils marchaient, chacun de son côté, et s'arrêtaient par moments, pour souligner leur pensée de quelque geste qu'elle se représentait.

« Mais enfin, père, s'écriait le jeune homme,

Digitized by Google

ce ne sont pas des arguments, tout ça? Tu invoques toujours ton expérience, tes pressentiments. Quand même tu reviendrais vingt fois là-dessus, cela ne nous avancerait à rien. Car je te répéterai de mon côté : ce sont des préjugés et encore des préjugés, inculqués par tes parents, entretenus par ton éducation, développés par quelques cas choisis arbitrairement. Il n'y a pas de raison pour que nous en finissions. Ah! si tu m'apportais un motif plausible, des faits précis! mais tu ne le peux pas. »

Ces paroles étaient dites sur un ton de révolte que Mme Lewy ne connaissait pas. Le père répliquait avec une sorte de fureur concentrée :

« Des raisons, des faits, mon pauvre Réné (M. Lewy prononçait Réné par un reste d'accent alsacien dont il n'avait jamais pu se défaire), je t'en présente depuis une demi-heure, mais tu es entêté comme une mule. Tu n'écoutes même pas mes observations. Et puis j'en ai assez. A quoi bon tourner dans le même cercle? Nous verrons bien ce que pensera ta mère. »

Mme Lewy cherchait vainement à deviner le sujet qui divisait à ce point le père et le fils, d'ordinaire si unis. Les dernières paroles de son mari la décidèrent à pénétrer brusquement dans la chambre.

« Dieu du ciel, qu'est-ce qui se passe donc, Ephraïm? »

Digitized by Google

D'un regard rapide elle embrassa les deux hommes debout en face l'un de l'autre, éclairés par les reflets rougeâtres du crépuscule : le père, Éphraïm, petit et maigre, sa chevelure grise drue et bouclée tout ébouriffée, les pommettes rouges surmontant le collier de barbe grisonnante, les sourcils froncés, ses longues paupières gonflées, la redingote ouverte, les mains enfouies dans les poches du pantalon; le fils, pâle et tremblant d'émotion, plus grand, de taille moyenne, le corps bien pris, la poitrine large, le front haut rejeté en arrière, ses grands yeux largement ouverts.

Au lieu de répondre, M. Lewy se tourne vers René, hausse les épaules :

« Expose toi-même la chose à ta mère, mon garçon. Moi, je ne m'en mêle plus », et il va s'asseoir dans son fauteuil près de la table ronde recouverte de toile cirée.

René reste muet, embarrassé, cherchant un biais pour ne pas effaroucher sa mère. Celle-ci s'étonne davantage, s'impatiente. Elle répète sa question.

« Qu'y a-t-il? Voyons, Éphraïm, René, vous m'épouvantez. »

Alors M. Lewy articule lentement ces mots :

« Il y a, mon amie, que Réné veut épouser une *goye*[1].

1. Le mot hébreu *goy*, appliqué, à l'origine, aux peuples non israélites, et qui correspond à peu près au « barbare » des

Digitized by Google

— Épouser une goye? Ce n'est pas possible! » Mme Lewy s'approcha de la table et laissa tomber le petit paquet entouré de papier gris qu'elle avait conservé entre les doigts.

« Je ne sais si cela est possible, répliqua René d'un air de défi, mais rien n'est plus certain. » Il ajouta aussitôt pour atténuer l'effet produit par la soudaineté de la nouvelle :

« J'aurais préféré te prévenir moins brutalement. Ce n'est pas ma faute si les choses ont tourné autrement que je ne m'y attendais. Père, sur qui je comptais pour m'aider à te convaincre, m'a reçu comme s'il s'agissait d'une monstruosité.

— Pardon, d'une stupidité, je maintiens le terme », interrompit M. Lewy prêt à recommencer la dispute, et sans prendre garde à sa femme pour qui le choc avait été trop violent, et qui s'appuyait, chancelante, sur la table.

René avança vite une chaise et dit doucement :

« Voyons, mère, je t'en prie, remets-toi. Il n'y a pas de quoi t'émouvoir ainsi. Nous reparlerons de cela plus tard. Père s'est emporté, moi aussi, et le plus clair de la chose c'est que je t'ai fait de la peine. Il n'est que six heures. Je vais faire un tour. Cela nous donnera à tous trois le temps de

Grecs, est employé encore dans certaines familles pour désigner un chrétien. Le féminin *goye* a été formé par les israélites français aussi régulièrement que s'il s'agissait de n'importe quel adjectif. (*Note de l'auteur.*)

Digitized by Google

nous calmer : d'ici là Rachel sera rentrée. Vraiment je serais honteux si quelqu'un nous voyait. Ne dirait-on pas que nous sommes victimes d'un malheur !

— Nous ne sommes pas des victimes ; nous ne sommes encore que menacés, reprit M. Lewy, et nous tâcherons de nous préserver. Tiens, Réné, tu vois l'état où tes projets ont mis ta mère. C'est un argument, cette fois ?

— C'est toujours le même préjugé, repartit René.

— Et qui est la personne ? demanda Mme Lewy, se remettant de la première secousse. C'est au moins la sœur de son camarade Dupan ?

— Parbleu, répondit Éphraïm. Nous aurions dû prévoir cela depuis longtemps. Mais il n'y a encore que demi-mal. »

René eut envie de répliquer qu'à ses yeux il n'y avait pas de mal du tout, mais il se contenta de secouer la tête comme un homme impatienté. Il sortit de la pièce, prit son chapeau accroché à une patère, descendit rapidement les trois étages, tourna vers la droite dans la rue Vieille-du-Temple et marcha devant lui, automatiquement. Après quelques pas, il reprit conscience de lui-même et s'efforça de mettre un peu d'ordre dans sa pensée bouillonnante.

« Comment m'y prendre maintenant, se dit-il, pour les apaiser à la maison ? Ils vont fortifier et

Digitized by Google

exaspérer mutuellement leurs préventions. Si j'essaie de raisonner, toute discussion dégénérera en conflit de sentiments. A aucun prix, je ne veux rompre avec père et avec mère. Je leur causerais trop de chagrin et puis je n'en ai pas le droit. Ils ont été trop bons pour moi. Ils m'aiment beaucoup l'un et l'autre. Moi-même j'ai trop d'affection pour eux pour songer seulement à les attrister. Mais d'un autre côté puis-je renoncer à ma chère Hélène? Avoir rencontré une jeune fille dont je connais les goûts et le caractère, savoir qu'ils sont en harmonie avec les miens, l'associer par l'imagination à mes travaux, à mes succès, à mes distractions, me savoir aimé d'elle, caresser depuis des années l'espoir de l'épouser et sacrifier un double bonheur à quoi? à d'absurdes chimères, à des conventions, à des superstitions dont je me suis moi-même dégagé. Ne serait-ce pas pure folie? Ne serait-ce même pas une trahison de ma part? »

Il sentit une colère sourde s'emparer de lui à l'idée des luttes qu'il aurait à soutenir, mais l'énergie ne lui manquait pas et il n'était pas habitué à reculer devant les obstacles. Il interrompit par un effort de volonté ce débat intérieur et donna un autre cours à ses réflexions.

« Dans quelles contradictions aussi vais-je m'empêtrer? René, mon ami, tu joues en ce moment, pour ta petite satisfaction, au héros de

Digitized by Google

tragédie classique; tu te complais en antithèses, agréables au théâtre, pour un spectateur, mais peu utiles pour un garçon, comme toi dans l'embarras. La situation est bien claire. Tu veux épouser Hélène et tes parents s'opposeront de toute leur autorité à ce mariage. Tu t'y attendais. Mais l'opposition sera plus vive et peut-être plus acerbe que tu n'y avais compté. Il s'agit de triompher sans batailles meurtrières. Il est évident qu'avant tout il faudra beaucoup de patience et de douceur. C'est ta faute, mon bonhomme. Tu as manqué de diplomatie. Comment t'imaginer raisonnablement que père abandonnerait en quelques secondes des opinions tenaces, des sentiments ancrés dans son cœur par la tradition? Jamais l'idée d'avoir une bru catholique ne lui avait traversé le cerveau. Ton projet se heurtait nécessairement à des milliers de petites impressions défavorables qui, en se condensant, devaient produire une résistance violente, une hostilité absolue. »

Il se mit alors à repasser les événements qui avaient marqué comme les étapes de son amour avec Hélène Dupan et se représenta le plan qu'il aurait dû suivre pour amener insensiblement ses parents de l'appréhension à l'acceptation, au désir de ce mariage. Ce qu'il aurait fallu, c'était préparer les choses de longue main, mettre sa sœur dans la confidence et la gagner à sa cause,

Digitized by Google

créer sous un prétexte ou sous un autre des relations entre les siens et la famille Dupan pour permettre à sa mère de connaître, d'apprécier, d'aimer Hélène, convaincre Mme Lewy d'abord et le père en dernier lieu. Mais non, tout au rebours il avait gardé pour lui son secret, arrangé les choses en sourdine avec sa fiancée, comme il se plaisait à nommer à part lui la jeune fille; il n'avait jamais pu se résoudre à toucher un mot de ses projets à sa sœur. Pour quelle raison bizarre ou inepte s'était-il représenté que Rachel aurait été pour lui une tiède alliée? Pourquoi Hélène et lui s'étaient-ils promis mutuellement de ne révéler à personne les sentiments qu'ils nourrissaient l'un pour l'autre? Henri seul avait deviné leur inclination et la favorisait discrètement. Le résultat le plus net, maintenant, était qu'il fallait redoubler de prudence pour réparer les anciennes maladresses.

Sans s'être rendu compte du chemin parcouru, René avait suivi la rue Vieille-du-Temple, traversé la rue de Rivoli, avait longé les bords de la Seine jusqu'au quai de Béthune, s'était arrêté devant la maison où demeurait la famille de sa fiancée. La nuit était à peu près descendue ; les lumières commençaient à s'allumer sur les deux rives et le jeune homme suivait les progrès de l'illumination féerique que la Seine offre tous les soirs aux promeneurs. Il leva les yeux et vit au

Digitized by Google

second la lueur de la lampe dans le petit salon. « Elle est sans doute en train de lire, la mignonne », pensa-t-il. Il lui sembla la voir dans la posture où il l'avait si souvent contemplée, assise sur un fauteuil, près du guéridon sur lequel elle aimait à s'accouder, penchant sa nuque éclatante de blancheur sous les rayons de la grande lampe à pétrole, dont l'abat-jour étendait comme un dais au-dessus de son opulente chevelure châtain clair. Oh! cette nuque, ce cou, comme il les avait admirés, comme il s'était grisé à l'espoir de les caresser un jour à sa guise! Chaque fois que son rêve se posait sur la jeune fille, c'était ce cou qui apparaissait d'abord, gracieux, souple, aux contours exquis, aux chairs pleines.

« Que diable suis-je venu faire à cette place? murmura-t-il. Ah! si elle savait quelle scène elle a déchaînée à la maison, comme elle serait désolée! Avec quelle indulgence aussi elle chercherait à expliquer la défiance des miens; comme elle s'efforcerait de me réconforter. Mais à quoi bon la tourmenter? Je ne la mettrai au courant des difficultés qui surgissent, qu'une fois sûr de pouvoir les aplanir. Elle, de son côté, va prévenir ses parents. Pourvu que tout marche bien! Si elle allait rencontrer auprès de M. et Mme Dupan la même opposition que moi auprès de mon père et de ma mère? »

Une émotion poignante l'étreignit à la gorge.

Digitized by Google

Il sentit son cœur battre fortement. Jusque-là aucun doute ne l'avait effleuré. Les assurances souvent renouvelées par Hélène que ses parents l'aimaient trop pour jamais la contrarier en rien, les idées libérales de M. Dupan, l'amitié fraternelle de son camarade Henri, lui avaient paru de sûrs garants qu'aucune difficulté ne surgirait de leu fait. Mais soudain, comme un éclair, un sentiment affreux l'envahit. Si sa confiance était vaine! N'avait-il pas cru lui-même pouvoir répondre des siens? La muraille des préjugés religieux ne s'était-elle pas dressée devant lui plus épaisse qu'il ne l'avait supposée? Mis en demeure de prendre une décision importante, M. et Mme Dupan ne se départiraient-ils pas de leur bienveillance? L'un et l'autre ne seraient-ils pas pris de scrupules, de défiances irraisonnées? Ou simplement n'auraient-ils pas la lâcheté de céder aux observations de leur entourage? « Ils donnent leur fille à un juif. » Ces simples paroles tintèrent à ses oreilles comme une menace pour son bonheur. Il les entendait; il croyait reconnaître la voix de tel ou tel parmi les intimes des Dupan. Oui, on se les chuchotait sur un ton d'ironie ou de pitié. « Ils donnent leur fille à un juif. » Il distinguait surtout un timbre de voix qui le poursuivait d'une façon particulièrement désagréable. L'illusion était si complète qu'il se retourna pour voir si, en réalité, quelqu'un ne parlait pas juste derrière

Digitized by Google

lui. Il fut presque surpris de ne pas se trouver en face du jeune Bétourné, le fils du distillateur, dont la physionomie lui était profondément antipathique.

« Allons bon, pensa-t-il, voilà que j'ai des hallucinations à présent! Au lieu de me mettre l'esprit à l'envers, je ferais bien mieux de rentrer. »

Il retourna sur ses pas. Il fut frappé de voir le quai si désert. Le fleuve était devenu sombre, les maisons semblaient tristes. Les lumières, dont le nombre augmentait, lui paraissaient comme des points perdus dans une masse indécise et l'ombre de Notre-Dame l'effraya par les proportions terrifiantes de son bloc gigantesque. N'était-ce pas un symbole que la vieille cathédrale projetant confusément ses formes entre le miroitement des lanternes dans l'eau et l'étendue claire du ciel? N'était-ce pas l'expression même du culte qui se faisait concrète et matérielle devant lui, non pas l'expression sereine et lumineuse de la foi dans son ardeur juvénile, mais l'image vague et sombre des croyances à leur déclin, se distinguant à peine dans les ténèbres d'alentour et n'arrêtant plus le regard que par le volume de leur corps sans vie?

Il eut beau s'efforcer de ressaisir sa volonté. Une inquiétude dont il n'était plus maître s'était dorénavant infiltrée dans son esprit. Malgré lui, des profondeurs de sa mémoire montaient une

Digitized by Google

foule de souvenirs pénibles, des riens, des froissements, des incidents ridicules auxquels il s'était toujours refusé à prêter quelque importance et qui s'attiraient, se poussaient, s'accumulaient, se grossissaient, s'emparaient obstinément de sa pensée.

Ici, c'était dans la cour du lycée Charlemagne. Il se voyait encore, élève de seconde, vêtu de sa tunique. Il s'avançait vers un de ses camarades qu'il avait surpris la veille copiant une composition de français et auquel il demandait d'aller loyalement avouer sa faute au professeur, pour ne pas risquer de priver d'un accessit un condisciple méritant. « Est-ce que ça te regarde, sale juif? » avait riposté l'autre. Une bataille s'en était suivie. Tout le monde lui avait donné raison. Mais le surveillant général s'étant approché, personne n'avait pris sa défense, lorsque son adversaire s'était écrié : « M'sieu, c'est ce sale juif qui m'accuse d'avoir copié. » Le surveillant les avait punis tous deux.

Là, il venait de chercher un prix au concours général dans la classe de philosophie. C'était sa troisième nomination. Tandis qu'il remontait les gradins pour regagner sa place il avait entendu distinctement sur son passage : « N'applaudis donc pas, c'est un juif! »

Puis c'était au cours de ses études en médecine. Que de fois n'avait-il pas dû hausser les

Digitized by Google

épaules à des plaisanteries saugrenues, à des propos bêtement malveillants! Au concours de l'internat, après la lecture de sa brillante copie qui avait arraché des applaudissements à tous les auditeurs, ses concurrents, après l'examen oral où l'un de ses anciens chefs était venu le féliciter, n'avait-il pas été placé au second rang? L'écho des discussions passionnées soulevées par son nom était arrivé jusqu'à lui : Brulôt, le médecin connu pour ses opinions intransigeantes en matière religieuse, avait déclaré se retirer du jury si ses collègues avaient l'impudence de mettre un juif en tête de la liste. En dernier lieu, lors du concours pour la médaille d'or entre les internes sortants, n'avait-il pas failli être privé de la récompense que lui décernaient par avance et les étudiants et les chirurgiens des hôpitaux? Son maître Perrigue avait dû intervenir et protester de son indignation, lorsqu'un des examinateurs avait exprimé la crainte d'un scandale dans les journaux si un juif recevait cette haute distinction. « Le scandale ne sera-t-il pas beaucoup plus grand, avait déclaré Perrigue, si nous commettons un déni de justice à l'égard d'un garçon de valeur pour ne pas attirer sur nos têtes les foudres de je ne sais quel spéculateur en diffamation? » Il était venu raconter l'incident à son élève au sortir même de la séance en lui disant : « Mon pauvre Lewy, ne vous laissez jamais émouvoir par les

Digitized by Google

hurlements des imbéciles. La jalousie et les protestations des médiocres sont, en somme, un hommage involontaire rendu à toute supériorité intellectuelle. Mais il faut être vraiment à court d'imagination, pour faire un grief à un homme de sa religion ! — Surtout quand on n'accepte même pas l'héritage de cette religion », avait répliqué Lewy.

Tous ces souvenirs causaient au jeune homme un véritable malaise, un sentiment indéfinissable mêlé d'indignation et de pitié. « Que les envieux et les ignorants s'imaginent m'injurier en me reprochant mon origine juive comme si c'était une infériorité ou une tare, je m'en moque et m'en moquerai toujours. Mais si je dois souffrir dans ma vie intime de préjugés d'autant plus tenaces qu'ils sont plus stupides, ce serait par trop cruel ! »

Son énergie mollissait. Il se sentit envahi par un infini découragement. En remontant chez ses parents il songea seulement : « Pourvu que père ne recommence pas la discussion. Je ne serais pas en état de lui tenir tête ! »

Digitized by Google

II

« L'Éternel est ma force, mon refuge et ma retraite au jour du malheur. »
(*Jér.*, XVI, 19.)

M. et Mme Lewy, restés seuls, s'étaient mis à échanger leurs impressions gravement, doucement, selon l'habitude contractée depuis les premiers jours de leur tendre union, pour toutes les circonstances importantes de la vie.

« Que comptes-tu faire maintenant, Ephraïm? demanda Mme Lewy dès que la porte se fut refermée sur René.

— Cela dépendra de sa conduite.

— Ne penses-tu pas qu'il vaut mieux agir avec douceur?

— Ce serait le plus sage, Rébecca. J'ai eu tort de lui montrer tout de suite ma répugnance pour un tel mariage; mais il m'a pris au dépourvu. Réné a toujours été maître de ses actions. Dieu merci, nous n'avions pas eu à nous plaindre jusqu'ici de l'avoir élevé en toute liberté. Mais

Digitized by Google

notre devoir sera de nous opposer à son projet. Te résoudrais-tu, Becca, à voir entrer une goye dans ta famille?

— Que le ciel nous en préserve! Ce serait un tourment continuel pour nous et aussi pour notre cher enfant. Comment ne le comprend-il pas?

— Il s'est laissé entortiller par cette jeune fille, car il paraît très épris. Il sera difficile de lui prouver son erreur. Ce n'est pas un garçon à revenir sur sa parole. Mais au fond c'est peut-être nous qui sommes coupables.

— Coupables, nous, Éphraïm? en quoi?

— Nous ne l'avons pas assez solidement instruit dans la foi de nos pères. Nous avons sacrifié son éducation religieuse à ses travaux d'écolier. Nous ne nous sommes préoccupés que de son avenir, de sa position. Nous avons été grisés par le succès. Ce sont les grandeurs qui ont perdu Salomon. Les malheurs se sont toujours abattus sur Israël quand la bonne fortune a fait oublier le Seigneur.

— Est-ce bien notre faute, si René n'a pas voulu suivre nos leçons? Lui, si obéissant, si gentil pour tout le reste, il n'a jamais tenu compte de nos sermons. Toutes nos observations en matière de religion furent inutiles. Il travaillait avec goût tout ce que ses professeurs lui enseignaient au lycée, mais ses leçons d'hébreu et d'histoire sainte étaient pour lui un ennui. Tu

Digitized by Google

te rappelles combien nous avons eu à lutter lors de sa *barmitsfa*[1] ? C'est à peine si nous avons pu le décider à réciter sa *parsche*[2]. Depuis, il nous a souvent reproché de lui avoir imposé une cérémonie sans valeur à ses yeux.

— C'est juste. Mais peut-être lui aurions-nous inspiré plus de respect pour toutes ces choses si nous lui avions donné des maîtres capables de les lui expliquer comme il faut. Moi, j'étais souvent embarrassé lorsque, tout enfant, il me posait des questions sur les textes et sur l'histoire. Pour lui enseigner sa *parsche*, nous nous sommes adressés à un *schlemil*[3]. Aussi a-t-il toujours eu de la défiance pour des études moins brillamment représentées et moins savamment conduites que ses études classiques. Nous récoltons ce que nous avons semé, Becca.

— Oui, mais cela le justifie-t-il de vouloir épouser une catholique? Il y a bien des jeunes gens qui, au fond, ne sont pas meilleurs *yitts*[4] que René, mais ils se marient tout de même avec des jeunes filles élevées comme leur mère et leurs sœurs. Ils ne risquent pas d'introduire sous leur toit une femme qui court raconter leurs faits et

1. Première communion.
2. Chapitre de la Bible que les garçons lisent à haute voix à la synagogue lorsqu'ils atteignent leur treizième année.
3. Maladroit, pauvre diable.
4. Israélites.

(*Notes de l'auteur.*)

Digitized by Google

gestes à un confesseur, dès qu'ils ont le dos tourné.

— Réné ne se doute pas de l'appui moral dont il se prive : la religion a constitué la force de nos ancêtres; elle les a soutenus au milieu des persécutions; nous-mêmes nous y puisons les principes de la morale. Les jeunes gens d'aujourd'hui se rient de ses leçons parce qu'ils se croient à l'abri des misères passées. Vienne une ère de tracasseries : nous verrons s'ils ne seront pas heureux d'y trouver une consolation!

— Mais j'y pense, Éphraïm. René t'a-t-il dit exactement où en sont les choses? Moi, je ne sais rien.

— Réné et Mlle Dupan se sont, paraît-il, promis l'un à l'autre depuis longtemps. Maintenant que notre fils est docteur et chef de clinique et que sa situation est assurée, il songe à tenir ses engagements.

— Grâce à Dieu, il est sûr de réussir. De ce côté nous ne sommes pas inquiets. Mais s'il patientait un peu, quel mariage il pourrait faire dans notre monde! Ç'avait toujours été mon rêve de le voir s'allier un jour à quelque belle famille parmi *nos gens*.

— Pour ce qui est de la famille, nous n'aurions rien à dire contre les Dupan. Ils ont une situation très honorable et comptent dans leur entourage des personnes très haut placées. Le grand-père

Digitized by Google

était déjà architecte. M. Dupan passe pour avoir une clientèle très choisie. Il a un frère colonel et une sœur mariée à un ingénieur. Mais si nous connaissons bien Henri, l'ami de Réné, nous ignorons totalement les véritables idées de ses parents et le genre d'éducation qu'a reçu Mlle Dupan. Réné nous a toujours parlé d'elle comme d'une jeune fille jolie et intelligente. Mais c'est à peine si nous l'avons entrevue deux ou trois fois lorsqu'elle était gamine.

— Qu'est-ce que l'autre famille pense de leur projet de mariage?

— Tiens! s'écria M. Lewy, en se frottant les mains et en se levant, comme mû par un ressort, du fauteuil où il était demeuré assis, il ne m'a pas soufflé mot de l'accueil qui lui aurait été fait là-bas. S'il avait été nettement encouragé, il n'aurait pas manqué d'insister là-dessus pour chercher à me convaincre. D'ailleurs, il est peu probable qu'il se soit avancé chez les Dupan avant de nous avoir consultés...

— Ce ne serait pas dans son caractère.

— Donc rien n'est perdu encore. Nous trouverons probablement de ce côté une aide dont Réné ne se doute peut-être pas. Avec son bon cœur et sa droiture, il se refuse toujours à soupçonner les gens de fausseté. Il s'emporte contre nos préjugés. Il en rencontrera chez les autres de moins avouables. Oui, Becca, tu as

Digitized by Google

raison. Le mieux est de ne pas contrarier ouvertement notre fils. J'ai manqué de perspicacité tout à l'heure.

— Sais-tu si Rachel est au courant?

— Je ne crois pas. Réné n'a pas dû la mettre plus que nous dans la confidence. Nous verrons cela en quelques mots dès qu'elle rentrera.

— Si elle n'est pas au courant, es-tu d'avis de la renseigner, Éphraïm?

— Pourquoi pas? Ça lui servirait d'avertissement pour le cas où elle se mettrait en tête des idées semblables... mais Dieu soit loué! c'est peu probable.

— La chère enfant! Jamais elle ne prendrait de résolution un peu sérieuse sans s'inquiéter auparavant de notre opinion. Certes, je ne veux pas encore blâmer René, car il a toujours été pour nous une cause de joie et de fierté. Mais sa sœur partage bien plus que lui nos idées et nos sentiments.

— N'est-ce pas naturel, Becca? Cependant, rappelle-toi Ida, notre aînée. Ses idées ressemblaient beaucoup à celles de son frère. Il est vrai qu'elle a joliment changé depuis qu'elle est mariée.

— Enfin, ajouta Mme Lewy, comme pour conclure, nous n'avons pas à nous presser. Attendons pour voir comment tout cela tournera. La première surprise m'avait donné un coup! Je

Digitized by Google

n'aurais pas pu tenir sur mes jambes, tant j'étais émue!

— Moi, au contraire, cette discussion m'avait surexcité. J'ai une faim de loup. Qu'est-ce qu'il y aura ce soir?

— J'ai rapporté un peu de galantine. J'avais peur que le dîner fût un peu court, surtout si Rachel amène avec elle son amie, comme elle en avait manifesté l'intention : nous avons une carpe *à la yitt* et une *châlett* [1].

— Bon, j'aurai de quoi me régaler.

— Il faut que je presse la bonne; nous ne sommes pas en avance. »

Mme Lewy défit le paquet de galantine posé sur la table, sortit une assiette du buffet en vieux chêne qui occupait, à sa gauche, le milieu de la cloison, étala les tranches brunes tachetées de blanc et de vert; puis elle alla déposer sa mantille et son chapeau sur le lit de sa chambre à coucher, et se rendit à la cuisine afin de surveiller les apprêts du dîner.

La bonne ménagère, oubliant tout souci, s'était mise à la tâche, s'y adonnant entièrement. Elle surveillait le travail de la domestique, vérifiait la propreté des plats et des verres, constatait que la sauce du poisson était bien figée, goûtait la soupe à la julienne pour s'assurer si elle était suffisam-

1. Charlotte. (*Note de l'auteur.*)

Digitized by Google

ment salée, détachait de la forme en fonte la pâte du gâteau, le renversant d'un seul mouvement sur le plat pour ne pas l'émietter.

Mme Lewy pouvait avoir une cinquantaine d'années, mais elle était encore d'une vivacité remarquable. Plutôt grande, replète, elle avait conservé dans toute sa personne un air de jeunesse et de gaîté. Son visage était comme éclairé par ses yeux, des yeux grands ouverts, largement fendus, aux prunelles noires, et surmontés de sourcils très élevés dessinant l'arc de cercle de biais en remontant légèrement vers le front. La bouche petite et fine était arrêtée de chaque côté par une ligne plutôt indiquée que creusée qui semblait marquer un commencement de sourire toujours prêt à s'épanouir. Elle avait dû être fort jolie, car malgré l'empâtement du menton, la courbe exagérée du nez dont l'extrémité avait l'air de s'être affaissée, malgré les marbrures rougeâtres des joues et les échancrures de quelques dents, l'ensemble du visage conservait un charme qui séduisait au premier abord. Les cheveux grisonnants partagés en deux bandeaux découvraient dans toute sa hauteur le front bombé à peine marqué de rides. Elle personnifiait le génie du foyer : surveillant tout, songeant à tout, elle ne craignait pas de prendre un chiffon pour essuyer un meuble où traînaient des traces de poussière ou d'enseigner à sa bonne les recettes d'une cuisine raffinée;

Digitized by Google

l'art, déclarait-elle, consiste moins à imaginer des plats compliqués qu'à reconnaître le point de perfection pour la cuisson et les proportions exactes des condiments. C'était bien la maîtresse de maison régnant d'une autorité incontestée. C'était la conseillère de la famille, dont l'avis, mûrement réfléchi, finissait toujours par l'emporter : non pas qu'elle fût impérieuse ou jalouse de ses droits; au contraire, respectueuse de l'indépendance individuelle, sachant attendre qu'on eût recours à son jugement, elle avait conquis sur les siens une sorte d'ascendant par une multitude de petits succès remportés naturellement, doucement, grâce à la pondération de sa raison et aux généreux instincts de son cœur.

Elle jeta un dernier coup d'œil sur les préparatifs, puis sortit une nappe blanche de son armoire à linge. On était au vendredi. Sans pratiquer rigoureusement toutes les prescriptions du culte, elle et son mari étaient restés fidèles à certaines habitudes contractées dès l'enfance. C'est ainsi que, le vendredi soir, l'inauguration du sabbat était restée pour eux la fête familiale hebdomadaire où l'on renouvelle nappe et serviettes, où l'on utilise la vaisselle de réserve, où l'on convie de préférence les parents et les intimes, où l'on cuit quelqu'un de ces mets spéciaux, triomphe de la tradition juive, le vestige le plus indéniable, aimait à dire René pour

Digitized by Google

les taquiner, de la faveur accordée par le Tout-Puissant au peuple auquel il avait permis de passer la Mer Rouge sans se mouiller les pieds.

Tandis que Mme Lewy aidait la bonne à mettre le couvert et que de son côté M. Lewy lisait « le Temps » à la lueur d'une lampe à huile qu'on avait placée devant lui, un coup de sonnette retentit. C'était Rachel qui rentrait, accompagnée de son amie Jeanne Kaan, avec laquelle elle avait été jouer du piano une partie de l'après-midi.

« Mère, s'écria-t-elle joyeusement dès qu'on lui eut ouvert la porte, j'ai décidé non sans peine Jeanne à venir dîner avec nous. Elle avait peur de ne pouvoir se rassasier. Rassure-la.

— Jeanne sait qu'elle est toujours la bienvenue, dit Mme Lewy en s'approchant. Je lui reprocherais plutôt de ne pas venir plus souvent.

— Vous êtes bien aimable, madame, répondit la jeune fille, et vous savez que j'ai grand plaisir à vous voir. Mais mon père ne me permet pas facilement de dîner dehors. Il n'y a guère que Rachel à laquelle il consente à me confier.

— Voilà ce que c'est que de passer pour une fille sérieuse, reprit Rachel. Mon enfant, débarrassez-vous et ne vous gênez pas, ajouta-t-elle en se tournant vers son amie, et elle éclata de rire.

— Folle, fit Mme Lewy, tu fais pourtant ton possible pour ne pas mériter une telle réputation.

— Alors, Rosalie, dit Jeanne en s'adressant à la

Digitized by Google

femme de chambre qui les avait conduites, et qui se tenait devant la porte d'entrée, c'est convenu : vous me chercherez vers neuf heures et demie.

— Mais non, interrompit Rachel, ne vous dérangez pas. Vous préviendrez M. Kaan que nous accompagnerons mademoiselle. Il n'aura pas besoin de s'inquiéter.

— Je ferai la commission », répondit la femme de chambre, une grande fille de Bourgogne, et elle partit en lançant un : « Bonsoir, mesdames ! » sonore qui excita de nouveau la gaîté de Rachel.

M. Lewy reçut les deux jeunes filles en se levant. Il embrassa Rachel et tendit la main à Jeanne.

« Je suis bien content de vous voir, mademoiselle Kaan (il prononçait *Kâne*, avec une manie d'articuler à l'alsacienne tous les noms propres, qui, plus d'une fois, avait exaspéré René), d'autant plus content que votre présence nous empêchera de nous disputer, mon fils et moi.

— Vous disputer, quelle plaisanterie ! on n'a jamais vu de famille plus unie que la vôtre, monsieur Lewy.

— Eh ! eh ! » murmura le brave homme en hochant la tête.

Mme Lewy lui imposa silence d'un regard et reprit :

« Mon mari fait allusion à une petite querelle qu'ils ont eue tout à l'heure, comme en ont toujours les messieurs, à propos de questions

Digitized by Google

religieuses. C'est sans importance. Mon fils va d'ailleurs revenir d'un moment à l'autre.

— Il y a bien longtemps que je n'ai eu le plaisir de voir M. René, dit Jeanne.

— Nous ne le voyons pas souvent non plus. Il travaille tant .»

Puis les deux jeunes filles causèrent avec M. Lewy des morceaux qu'elles étudiaient et des concerts où elles avaient été ensemble. Très musiciennes, très studieuses, elles se donnaient régulièrement rendez-vous pour déchiffrer ensemble quelque partition ou travailler un passage qui leur plaisait particulièrement. Il n'y avait guère de semaine qu'une ou deux fois, l'une n'allât chez l'autre. Une grande communauté de goûts, une vive sympathie, les leçons des mêmes maîtres avaient fait naître entre elles une profonde amitié ; et cela, malgré la différence de leur caractère, de leur tempérament, de leur situation de fortune.

Il était difficile, en effet, d'imaginer plus frappant contraste. Rachel ressemblait à son père. Comme lui de petite taille, elle avait, comme lui, les yeux gris clair et le visage rond. La chevelure blonde formait un casque épais au-dessus de la tête. Son pince-nez, loin de la déparer, ainsi qu'il arrive fréquemment, donnait à sa physionomie quelque chose de piquant que complétait le pli ironique de la bouche. La ligne du nez était interrompue au milieu par un léger renflement et les

Digitized by Google

dents blanches et courtes étaient quelque peu séparées les unes des autres par des interstices égaux. Examinés séparément les détails ne présentaient rien qui approchât de la perfection; mais, malgré cela, l'ensemble des traits et de la personne dégageait un charme plus séducteur pour beaucoup de gens que la beauté régulière. Spirituelle, gaie, elle envisageait sans la moindre récrimination l'éventualité d'une existence gagnée par le travail quotidien. Elle coifferait probablement Sainte-Catherine, deviendrait une tante à lunettes que ses neveux et nièces feraient enrager, s'attacherait dans ses vieux jours à un chat ou à un perroquet. Après tout, la perspective n'avait rien d'effrayant. Elle ignorerait les soucis en même temps que les joies du ménage. Elle savait que son père ne pourrait pas lui constituer de dot. Ne croyant guère aux princes qui épousent des filles sans fortune, elle se préparait aux examens qui permettent aujourd'hui aux femmes l'accès de l'enseignement secondaire. Elle avait obtenu une classe de petites filles au lycée Racine et donnait en outre des leçons de français, de littérature ou de musique, acceptant les aubaines comme elles se présentaient. Grâce à son travail elle subvenait entièrement à ses besoins, et voyait avec plaisir son père à qui le métier d'instituteur avait permis d'élever sans trop de difficultés la petite famille, ne plus se

Digitized by Google

refuser les satisfactions d'une modeste aisance.

Jeanne, au contraire, grande, élancée, réalisait un des types les plus accomplis de la beauté juive : une superbe chevelure noire, frisant naturellement, des yeux foncés au regard moelleux comme le velours, un nez droit arrondi vers l'extrémité, une bouche bien dessinée, des dents admirables de régularité, un teint frais, une voix mélodieuse et, dominant le tout, un air de majesté, une gravité dans le geste et l'attitude, lui assuraient dans les soirées un succès incontesté. Alors qu'elle était encore enfant, elle avait perdu sa mère par suite d'un accident de voiture. Son père, riche commissionnaire en marchandises, l'aimait avec idolâtrie. Ses quatre frères la choyaient à l'envi. Mais à l'inverse de ce qui se produit pour beaucoup d'enfants dont les caprices sont satisfaits, elle témoignait une simplicité de goûts, un intérêt pour les choses de l'esprit et de l'art qui lui rendaient indifférents les futilités du luxe et les amusements creux du monde. Plusieurs fois déjà elle avait été demandée en mariage, mais elle avait refusé et les fats pourvus de quelque titre ronflant qui se croyaient des droits à une dot importante et les sots qui déclaraient ne vouloir épouser qu'une jolie fille, affichant par avance la vanité de posséder chez eux une femme dont ils fussent fondés à être fiers, comme s'il s'était agi d'un meuble rare. « C'est bien le moins, affir-

Digitized by Google

mait-elle, que j'aie la liberté de choisir l'homme que j'aurai le devoir d'aimer de par la loi. Je cherche l'âme sœur. » Et Rachel, toujours disposée à lancer quelque fusée, sans s'inquiéter de savoir si ses traits brillants avaient toujours au fond beaucoup de sens, lui dit un jour à ce propos : « Certainement tu aurais tort, ma chérie, de ne pas attendre l'âme sœur, puisque tu as déjà le capital frère ! »

Elles avaient, à quelques mois de différence, le même âge, vingt-deux ans, Rachel étant née en février, Jeanne en septembre. Elles avaient grandi à côté l'une de l'autre, car elles s'étaient trouvées réunies dans la même classe du lycée Fénelon depuis la division élémentaire jusqu'à la fin de leurs études. Elles avaient continuellement tenu les premières places, sans effort, sans affectation, en filles dont l'intelligence s'ouvre et se développe naturellement, par plaisir, Jeanne plus réfléchie, Rachel plus fantaisiste. On les surnommait les deux juives et durant le cours de leurs études les deux juives avaient été célèbres auprès de leurs professeurs et de leurs condisciples. A part quelques coups de langue, elles avaient, en somme, été entourées d'une sympathie générale. A la sortie du lycée, elles avaient continué à travailler ensemble, Rachel préparant des examens, Jeanne suivant des cours par simple désir de s'instruire.

Digitized by Google

Il n'y avait entre elles qu'un trait commun : au physique l'éclat du regard, au moral une entente de la vie, une compréhension de la société, une décision, un entrain dans le désir d'action beaucoup moins rare chez les jeunes filles israélites que chez leurs compagnes, façonnées par une éducation différente. M. Lewy, qui se piquait d'expliquer par l'histoire des vicissitudes auxquelles ils avaient été en butte, les caractères réels ou imaginaires attribués aux israélites, prétendait que les juives se signalaient nécessairement par des marques plus distinctives que leurs coreligionnaires masculins. Aux époques où l'injustice et l'ignorance avaient relégué les juifs dans des situations inférieures et les avaient condamnés à un petit nombre de métiers moins avilissants en fait que mal compris ou vaguement jalousés, c'étaient, affirmait-il, leurs mères, leurs femmes, leurs sœurs, leurs filles qui avaient été les grandes consolatrices, les gardiennes du foyer et des rites accumulés par la prévoyance des ancêtres autour de la vie domestique, les dispensatrices de la pitié. Moins exposées au contact d'une société inquiète, foncièrement superstitieuse, pour laquelle le christianisme était apparu, durant tout le moyen âge, plus par ses côtés extérieurs de fétichisme et d'intolérance que par la doctrine de l'humanité et de la charité d'origine juive, c'était par les femmes que la religion

Digitized by Google

hébraïque s'était maintenue et souvent fortifiée. René, dont les idées philosophiques étaient généralement en contradiction avec les convictions de son père et qui se refusait systématiquement à retrouver la moindre influence de race primitive chez les individus modernes, admettait néanmoins sur ce point une différence entre les israélites et les chrétiennes, notamment les catholiques : soustraites aux terreurs du surnaturel, aux élans mystiques, à la contagion des hystéries monacales, aux spéculations sur les récompenses problématiques dans une autre vie et aux fantasmagories des pratiques, les premières lui paraissaient pour la plupart plus saines moralement, moins déformées dès le bas âge dans leurs instincts d'affection, de dévouement désintéressé, de confiance. Il admettait donc qu'elles s'adaptassent en général avec moins d'efforts aux nécessités de l'existence. Mais par une sorte d'ironie, plus d'une, surtout dans les familles riches, usait maintenant de la liberté introduite en dépit des résistances dans les mœurs pour contrefaire l'affectation de dévotion, partie intégrante du soi-disant bon ton ; d'un autre côté, parmi les chrétiennes, les exceptions étaient très nombreuses : beaucoup d'entre elles étaient réfractaires aux manœuvres religieuses tendant à couler leur vie morale dans une espèce de moule uniforme ; d'ailleurs, la philosophie affran-

Digitized by Google

chissait de plus en plus les esprits aussi bien chez les femmes que chez les hommes des influences religieuses ébréchées, vacillantes, à moitié ternies et comme usées par la vétusté.

Jeanne et Rachel étaient en train de célébrer les mérites de l'école française et de la défendre contre M. Lewy qui préférait la musique wagnérienne et trouvait absurde d'apporter des préventions patriotiques en matière d'art, lorsque René rentra. Il était sept heures moins cinq.

« Tiens, mademoiselle Kaan, fit-il. Vous allez bien?

— Merci, monsieur, et vous-même? Il paraît que vous travaillez toujours beaucoup, trop peut-être.

— Travaille-t-on jamais trop? Bonsoir, Rachel. Vous avez au contraire, mesdemoiselles, un air de contentement, un air de sérénité...

— Tu crois donc que nous sommes originaires des Canaries? interrompit Rachel.

— Rachel, tu seras toujours la même enfant. Jusqu'à quand auras-tu dix ans?

— Jusqu'à ma mort. Et toi, mon cher frère, quand auras-tu moins de cinquante ans?

— Quand je les aurai. »

Sur ces entrefaites la bonne Caroline apporta le potage et l'on se mit à table.

Digitized by Google

III

« Hors de l'Église, point de salut! »
(*Encyclique « Mirari vos », août 1832.*)

La supposition de René avait été inexacte. Lorsqu'il s'était arrêté sur le quai de Béthune, à regarder au second étage les fenêtres éclairées du salon, Hélène n'était pas, ainsi qu'il se l'était imaginé, en train de lire, assise sur un fauteuil près du guéridon où elle aimait à s'accouder; elle ne penchait pas sa nuque éclatante de blancheur sous les rayons de la grande lampe à pétrole dont l'abat-jour s'étendait comme un dais au-dessus de son opulente chevelure châtain clair. Elle n'était même pas dans la pièce : c'étaient M. et Mme Dupan qui s'y trouvaient. Assistés de Mme Leguy, la sœur de Mme Dupan, ils accablaient Henri de reproches, l'accusaient d'avoir par ses théories absurdes tourné la tête à Hélène, de briser à la légère les traditions de famille, de préparer aux siens beaucoup de mécomptes.

Digitized by Google

Tandis que le jeune homme se défendait d'avoir exercé aucune pression sur l'esprit de sa sœur et déclarait plaindre ses parents de leurs idées arriérées, entretenues comme à plaisir par Mme Leguy, Hélène, retirée dans sa chambre, abattue sur son canapé, le corps tout secoué de sanglots, osait à peine se demander de quel front elle aborderait René le surlendemain. Car cela avait été convenu entre eux : C'était le dimanche qu'il devait chercher « la reconnaissance officielle de leur amour ». Il apporterait de son côté l'assentiment de M. et Mme Lewy. Comment lui annoncer la résistance inflexible qu'elle avait rencontrée? Existait-il encore un moyen de triompher? Henri parviendrait-il à convaincre son père que René et elle ne pouvaient plus vivre l'un sans l'autre? Mais avant tout, quel accueil lui faire lorsque, l'espérance au cœur, il s'avancerait vers elle la main tendue, guettant le « bonjour, mon fiancé », dont elle avait promis de le saluer? Jamais elle ne se résoudrait à lui rapporter le refus formel qu'elle venait d'essuyer. Alors qui se chargerait de l'avertir? Henri? Son père? C'était l'exposer à recevoir sans ménagement le coup cruel qui allait le frapper. Et puis, éviter de le revoir, c'était accepter sans appel le jugement de ses parents, c'était se résigner trop facilement à un avenir de tristesse, c'était renoncer à toute possibilité de vaincre encore les répugnances, somme

Digitized by Google

toute, peu raisonnées, de M. et Mme Dupan. Il fallait donc à tout prix qu'elle eût le courage d'envisager avec lui la situation de sang-froid. Mais la malheureuse avait beau retourner en tous sens les projets les plus opposés, toujours elle se voyait condamnée à des luttes terribles et ses larmes redoublaient. Ce qui l'épouvantait, c'était la brusquerie avec laquelle son père l'avait arrêtée dès les premières paroles. Elle s'était bien attendue à quelque surprise de sa part, elle avait pris son parti d'avoir à réfuter diverses objections, mais jamais elle n'aurait prévu une si autoritaire fin de non-recevoir. « Ça n'a pas le sens commun », s'était-il borné à répéter en haussant les épaules. Quant à sa mère, elle s'était tout bonnement écriée : « Moi, dire mon fils à ce juif, tu es folle, ma pauvre enfant! » Toutes les gentillesses dont elle avait fait provision pour venir à bout de leurs hésitations, les câlineries dont elle s'était promis d'user, les petites finesses, et les réticences, et les prières, et les serments, tout cela avait été réprimé net sans l'ombre d'un égard pour ses sentiments. Un essai d'Henri pour porter secours à sa sœur avait été aussi infructueux. « Toi, mon ami, avait déclaré M. Dupan, fais-moi le plaisir de te mêler de tes affaires. Si tu n'avais pas encouragé ces manigances, Hélène ne se serait pas précipitée tête baissée dans cette sotte aventure. Et puis en voilà assez. Vous êtes aussi

Digitized by Google

ineptes l'un que l'autre. » Était-il possible que leur père, toujours prêt à gâter ses enfants, se fût soudainement révolté? Était-il vrai que le bonheur rêvé s'écroulait en un instant? Hélène avait besoin de revivre les minutes écoulées pour s'assurer qu'elle n'était pas le jouet de quelque épouvantable cauchemar. D'ailleurs, les moindres incidents de la scène, les gestes et les attitudes de ses parents s'étaient enfoncés dans sa mémoire avec une précision ineffaçable et lorsqu'elle s'efforçait de comparer la réalité inexorable avec ce qu'elle et son frère avaient cru pouvoir préparer à leur guise, elle ne concevait pas sur quelle ignorance du véritable caractère de M. Dupan elle avait fondé de si doux projets suivis d'une si amère désillusion. Et sans cesse elle revenait sur ce qui s'était passé, cherchant le point où elle pourrait raccrocher ses espérances.

La tactique à suivre avait été décidée le matin même. Les lundis, mercredis et vendredis, jours de ses consultations, M. Dupan sortait à cinq heures de son cabinet de travail et se délassait pendant environ une demi-heure de ses occupations. Il grignotait un gâteau ou des petits fours, buvait une tasse de thé en compagnie de sa femme et de sa fille et oubliait de son mieux les entrepreneurs, les propriétaires et les plans, et les devis, et les mémoires. Lorsqu'Henri était à la maison, il ne manquait pas de se rendre ces jours-là au

Digitized by Google

« petit goûter familial » auquel l'accoutumance avait fini par prêter quelque attrait. Des intimes s'y rendaient de temps en temps. M. Dupan s'y montrait toujours d'excellente humeur. C'était pour lui la seule halte, avant la dernière partie de la journée, commencée souvent à sept heures et terminée vers huit.

Aussi Henri et Hélène avaient-ils choisi le moment du thé pour attaquer la position et l'enlever d'assaut. Car ils ne doutaient pas du succès final : Henri devancerait sa sœur au salon et, par des phrases insidieuses, laisserait entendre qu'elle avait certainement son petit secret, qu'il croyait bien l'avoir deviné, qu'il serait bon d'en avoir le cœur net. De la sorte, il sonderait ses parents et verrait vite s'ils se doutaient de quelque chose. En tout cas, les aveux d'Hélène seraient singulièrement simplifiés. Henri ne prononcerait pas le nom de René sauf si, par impossible, M. ou Mme Dupan avait eu vent de l'inclination des deux jeunes gens l'un pour l'autre. Mais une fois la révélation faite par sa sœur, il entonnerait l'éloge enthousiaste de son ami et tâcherait d'éblouir ses parents en rappelant les brillants succès que Lewy avait toujours remportés et en dépeignant sous de vives couleurs l'avenir que tout le monde lui prédisait dans sa carrière de chirurgien. Lorsqu'Hélène entrerait, son frère l'avertirait d'un signe : si le terrain semblait

Digitized by Google

très favorable il la regarderait et inclinerait la tête de haut en bas; si la situation était seulement déblayée, il tournerait les yeux vers la fenêtre; si enfin, par suite d'une circonstance extraordinaire, il jugeait le moment peu propice, il marcherait vivement à sa rencontre. Avec quelle émotion elle avait cherché son frère du regard, en ouvrant la porte! Comme son cœur battait, mais aussi, comme elle serait tranquille une fois les explications terminées, comme elle se réjouirait d'attendre René! ou plutôt non : elle lui enverrait un télégramme : « Bonjour, mon fiancé », qu'elle signerait « Hélène Lewy ». Elle sentait ses forces, son intelligence, l'acuité de ses sens décuplées. D'un coup d'œil elle avait parcouru la vaste chambre et passé en revue jusqu'aux plus menus objets du mobilier, adressant une sorte d'appel inconscient aux tapisseries, aux choses qui allaient être les témoins de sa démarche décisive et dont elle aurait souhaité se faire autant d'alliés : à gauche, au fond, dans une encoignure, le piano drapé de bleu et orné de ses trois petits bronzes; tout devant, le canapé aux teintes vieillottes avec son pendant de l'autre côté de la cheminée; sur la cheminée, la garniture classique composée de la pendule dorée et des candélabres, garniture remontant à deux générations et que Mme Dupan s'obstinait à conserver en dépit des modes nou-

Digitized by Google

velles; puis la vitrine, pleine de porcelaines, de camées et de statuettes, et surmontée d'un superbe coureur en bronze haut de quarante centimètres; au milieu de la pièce, la grande table laquée avec ses trois rangées d'objets d'art et de brimborions; sur le côté droit, les fauteuils en tapisserie, la console et près de la seconde fenêtre le guéridon, et, tout autour, les gravures et les tableaux parmi lesquels se détachait le portrait du grand-père Dupan, le fondateur de la maison, une excellente toile que les connaisseurs prisaient beaucoup. Hélène vit tout de suite Henri tourné de trois quarts vers la fenêtre de droite, les deux mains derrière le dos, s'appuyant sur le dossier d'une chaise. C'était donc un indice qu'elle pouvait parler. Elle s'avança résolument vers son père, qui justement levait du bras droit la théière au-dessus de sa tasse, debout à l'extrémité de la table. Mme Dupan était assise sur le canapé qui faisait face au piano et remuait lentement sa cuiller. M. Dupan leva la tête et d'un air enjoué :

« Eh bien, la petite dissimulée, dit-il, nous avons quelque amourette sous roche, paraît-il ? »

Hélène sourit.

« Pourquoi ne pas l'avoir avoué tout de suite, au lieu de nous déclarer à tout bout de champ que tu ne voulais pas te marier?

Digitized by Google

— Parce que nous n'étions pas prêts et que maintenant nous le sommes.

— Ah! ah! nous le sommes, répéta M. Dupan en imitant la voix et l'intonation de sa fille. Et si nous ne l'étions pas, ta mère et moi?

— Oh! vous l'êtes certainement, répliqua vivement Hélène, et vous le serez encore davantage lorsque vous saurez qui...

— Qui? » interrompit Mme Dupan, qui avait écouté sans mot dire les paroles préparatoires d'Henri et qui se tenait sur ses gardes.

« Qui j'ai choisi, acheva la jeune fille.

— Eh bien, qui est-ce? Ne nous fais pas languir.

— C'est le garçon le plus loyal, le plus distingué, le meilleur qui vienne à la maison.

— C'est-à-dire?

— M. René.

— René, qui ça René? » demanda M. Dupan en fixant Hélène, tandis que Mme Dupan fronçait le sourcil.

« René Lewy », dit à son tour Henri qui jugea opportun d'intervenir et qui s'avança entre son père et sa mère.

C'est alors qu'avait éclaté le conflit brutal entre les parents et les deux enfants. Il y eut chez M. et Mme Dupan un soubresaut d'indignation, une révolte de tous les principes légués par les ancêtres et enfoncés dans leurs esprits

Digitized by Google

par leur entourage. M. Dupan se contenta d'écarter d'un geste le nom de Lewy, comme s'il se fût agi de repousser un paradoxe. Mme Dupan au contraire s'était levée et donnait cours à ses réflexions par des apostrophes variées. « Faut-il que nous en soyons venus là? Et tu as pu penser que nous accepterions cela? Jamais de mon vivant une pareille chose ne se fera! Mais *qu'est-ce qu'on penserait de nous?* »

Et comme Hélène interdite tâchait d'obtenir au moins un semblant de discussion sans arracher à son père d'autre réponse que son : « Ça n'a pas le sens commun », qu'il répétait avec une conviction de plus en plus forte, elle crut reprendre l'avantage par un argument décisif à ses yeux :

« M. René Lewy et moi, nous nous sommes engagés l'un à l'autre.

— Tant pis pour vous, dit M. Dupan. Vous n'aurez qu'à reprendre votre parole. »

Et pour bien montrer que toute insistance était inutile, M. Dupan s'était adressé à Henri et lui avait reproché durement de s'être fait à la légère le complice d'un enfantillage ou d'une spéculation.

En repassant les phases, malheureusement si courtes de cette scène, Hélène éprouvait de nouveau l'impression douloureuse qu'avait produite sur elle l'expression de son père. Elle était

Digitized by Google

restée abasourdie de la supposition injurieuse qui s'était présentée tout de suite à l'esprit de ce dernier. Son premier mouvement était d'attribuer à René une vilaine pensée, un bas calcul. Dans son mécontentement, il donnait crûment cours à la malveillance, sans songer que l'affront infligé à l'absent retombait directement sur sa propre fille. Hélène avait été suffoquée par un flot de larmes et sans en entendre davantage, s'était sauvée du salon pour aller s'affaisser sur le canapé de sa chambre. C'est là qu'elle était encore à l'heure où René, attristé par les paroles de M. Lewy, était venu machinalement s'arrêter devant la maison des Dupan. C'est là que son père vint la chercher au moment du dîner, inquiet d'apprendre qu'elle n'avait pas bougé depuis le moment où elle les avait quittés, lui, sa femme et Henri.

Digitized by Google

IV

C'est ainsi, je vous le déclare, qu'il y aura plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui fait pénitence que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence. »
(*Évang. du IIIe dim. après la Pentec.*)

Sans prendre autrement garde au départ de leur fille, M. et Mme Dupan avaient tourné toute leur animosité contre leur fils. Celui-ci tint tête à l'orage, d'abord pour défendre les intérêts de sa sœur, ensuite, en se piquant au jeu, par conviction personnelle et par amour-propre.

« Je ne vois vraiment pas, avait-il répliqué à la sortie de son père, pourquoi vous employez les mots d'enfantillage ou de spéculation. René vient à la maison depuis assez longtemps pour avoir pu apprécier Hélène. Ma sœur, de son côté, n'a pas été insensible à ses grandes qualités d'esprit et de cœur. Leur inclination est toute naturelle et j'ajoute qu'une demande en mariage faite par un homme de cette trempe est plutôt flatteuse.

— Flatteuse, la demande d'un juif! dit en rica-

Digitized by Google

nant Mme Dupan. Tu perds la tête, mon garçon. A force de te laisser entortiller par ton Lewy, tu voudrais nous le faire prendre pour un être supérieur. C'est tout simplement un habile qui se sert de toi et de nous pour se créer des relations. Il encourage ta manie de peinture, il te complimente sur ton talent, et toi, comme un benêt, tout fier d'avoir un admirateur, tu prônes partout son bon goût et ses capacités et tu ne t'aperçois pas que tu es sa dupe. Voilà longtemps que ta tante m'a ouvert les yeux : nous serons moins naïfs que toi, nous mettrons le holà aux manœuvres de ce monsieur.

— Mais c'est abominable de salir de la sorte un jeune homme que vous connaissez à peine. Je discerne bien là les sourdes menées de ma chère tante. Il suffit décidément que cette âme charitable s'applique à juger une personne quelconque pour qu'aussitôt cette personne soit représentée sous des aspects odieux. Comment vous laissez-vous encore influencer par ses méchancetés doucereuses, par son bavardage qui sent le rance, par ses idées étroites, si tant est que ses paroles traduisent jamais des idées?...

— Ne t'échauffe pas tant et surtout ne file pas à côté, reprit M. Dupan très heureux de se sentir si fortement soutenu par sa femme. Ne mêlons pas ta tante à l'affaire. Ce n'est pas elle qui m'a soufflé mes opinions : je n'ai, Dieu merci, pas besoin

Digitized by Google

qu'on me dicte ma conduite. Mais ta mère et moi nous nous sommes rencontrés sans nous être consultés, dans une même conviction. Lewy est un garçon intelligent, d'accord, très intelligent même. Nous l'avons reçu avec plaisir parce que nous ne sommes pas assez intolérants pour refuser notre estime au mérite partout où il se manifeste. Mais ton ami manque vraiment trop de retenue. S'imaginer, parce qu'il s'est introduit dans une maison où il est traité sur le pied d'égalité, qu'il allait pénétrer de force dans la famille en faisant la cour à une jeune fille qui se trouve là, c'est trop d'aplomb. C'est le fait d'une âme vulgaire. Un autre se serait tenu à sa place ; il se serait montré reconnaissant des égards qu'on a eus pour lui. Mais le gaillard a trop de prétentions : tu diras tout ce que tu voudras, c'est là un trait de sa race. Ces gens-là sont d'une audace à toute épreuve. Ils sont toujours prêts à jouer gros jeu, et dame ! quand ils réussissent, les nigauds leur tirent la révérence.

— Père, je suis tout étonné de vous entendre tenir un pareil langage. Que mère parle de la sorte, elle est logique. Elle est restée fidèle à ses principes ; elle a toujours gardé un fonds de défiance à l'égard de René. Mais vous, un homme libéral ! Quels soupçons s'emparent de vous d'emblée ! Vous êtes en contradiction avec vos déclarations de tous les jours. Mieux eût valu fermer

Digitized by Google

votre porte à René que de l'entre-bâiller avec l'arrière-pensée que vous lui accordiez l'aumône de votre compagnie! »

Le fait est que M. Dupan aimait à se donner comme un libéral. Il passait même auprès de bien des gens pour un avancé. Sans cesse il protestait de son éclectisme; il acceptait, répétait-il, les idées saines, sans s'inquiéter de leur origine; il fallait marcher avec son temps, il fallait briser les cadres usés des anciennes castes, traiter en égaux tous ses concitoyens; il était temps de secouer la tutelle de l'Église, d'émanciper toutes les intelligences; toutefois la religion était la meilleure des sauvegardes pour les femmes et pour le peuple et l'oppression des consciences était plus grosse de dangers encore qu'immorale. Au fond, les assertions de M. Dupan étaient loin de reposer sur des convictions très solides. Sa largeur d'esprit était toute en superficie. Son libéralisme n'était guère qu'un genre. Il restait très attaché aux traditions bourgeoises dont il avait été imprégné dans son enfance, et s'il avait affecté une certaine indépendance vis-à-vis de sa mère, à l'époque de sa jeunesse, il n'avait pas été fâché de voir installer à son foyer par sa femme les mêmes habitudes et les mêmes théories au milieu desquelles il avait été élevé. C'était un représentant parfait de ce qu'on appelle un Monsieur comme il faut. Il avait cin-

Digitized by Google

quante-six ans. Portant beau, bien campé, regardant fixement devant lui, il rejetait la tête en arrière, ce qui accusait encore sa haute taille. Il était chauve, mais il avait conservé sur les côtés et par derrière des touffes abondantes qui grisonnaient à peine. Il les faisait bouffer d'un geste de main devenu familier, contracté à l'origine avec l'intention de mettre en relief une bague en or ornée d'un chiffre, qui lui était venue de son père. La barbe et la moustache étaient parsemées de poils blancs : la couleur s'en était lentement dégradée; elle avait passé du brun au châtain clair. Il portait la patte de lapin descendant assez bas, la moustache épaisse, galamment retroussée aux extrémités. Les traits du visage étaient réguliers; la poignée de main avenante, s'accompagnait toujours d'un sourire. Il dirigeait avec activité le cabinet que lui avait légué son père; il en avait fortement augmenté la clientèle; son rêve eût été de la céder à son fils, baptisé sous le nom d'Henri, comme lui-même, comme son père, son grand-père et son bisaïeul, comme toute la lignée des Dupan.

Malheureusement pour lui, son fils s'était montré absolument réfractaire à ses désirs : nature indépendante, doué d'une volonté peu commune, généreux, très accessible à l'enthousiasme, capable d'affections durables et de haines farouches, enclin à batailler, Henri s'était dérobé

Digitized by Google

aux sollicitations de ses parents et avait témoigné pour la position d'architecte une insurmontable répugnance. Le côté commercial des affaires, les démêlés avec les entrepreneurs et les ouvriers, les gérances des immeubles, les spéculations sur les terrains et les matériaux, les concessions aux exigences des propriétaires, tout cela n'inspirait que dégoût à ses aspirations d'artiste : en dépit des exhortations et des remontrances il avait obéi à sa vocation. A l'École des beaux-arts, M. Dupan avait dû se résigner à le laisser entrer dans la section de peinture. Quant à sa mère, elle l'avait boudé durant des années et n'avait commencé à désarmer que le jour où il avait touché deux mille francs pour un portrait. Mais elle affectait de ne pas le prendre au sérieux; secrètement elle nourrissait l'espoir qu'un jour ou l'autre il finirait par accepter « la suite de son père ». Elle ne pouvait se résoudre à l'idée de voir la maison changer de nom, et moins encore la situation pécuniaire de ses enfants risquer de s'amoindrir. Profondément imbue des principes dans lesquels on l'avait emprisonnée, elle subordonnait son existence à trois mobiles principaux : assurer le salut de son âme, conserver une bonne réputation, épargner. Son cœur et son cerveau étaient comme divisés l'un et l'autre en trois compartiments où tous les élans naturels venaient se mouler et parfois se figer. Elle avait apporté en naissant l'étoffe d'une

Digitized by Google

femme aimante et charitable; mais la contagion des exemples au sein de sa famille et l'infiltration méthodique de l'éducation religieuse avaient laissé sur son caractère une empreinte profonde. Fille de propriétaires fonciers habitant les environs de Limoges, élevée au couvent jusqu'à sa dix-neuvième année, puis restée parmi les siens jusqu'à sa majorité, privée de bonne heure de sa mère, elle avait pris l'habitude de toujours supputer la portée d'une action au point de vue de la vie future et de régler sa conduite d'après le qu'en-dira-t-on. Sans cesse elle mettait en balance les jugements célestes et les jugements mondains que semblait appeler la moindre démarche; elle ne prenait pas une décision sans avoir interrogé une sorte de témoin invisible qui tantôt lui répondait au nom de la morale chrétienne, tantôt au nom de la morale courante. Malléable et sensible toutefois, elle aurait pu élargir les horizons rétrécis par son éducation à moitié claustrale, à moitié provinciale, si son mari avait pris la peine de cultiver patiemment pour la redresser la plante encore vivace sous l'amas de feuilles desséchées. Or, M. Dupan, au début de son mariage, avait été trop occupé et, d'ailleurs, il était trop inconsistant lui-même pour conquérir sur l'esprit de sa femme un ascendant salutaire : elle était retombée alors sous la domination de Mme Leguy, sa sœur aînée, qui l'avait

Digitized by Google

déjà dirigée depuis la mort de leur mère, et qui représentait, outrés et encore quintessenciés, tous les préceptes de l'éducation première. « Cela se fait-il? cela ne se fait-il pas? Qu'aurait pensé la Supérieure? » Voilà quels étaient les points de repère par où cette dernière l'amenait toujours en définitive à suivre les conseils qu'elle lui donnait, et son influence avait encore grandi depuis son veuvage.

A son grand regret, il n'en avait pas été de même pour Henri et pour Hélène qui lui échappaient, Henri surtout. Mais elle ne lui en voulait pas trop parce qu'elle reconnaissait en lui certains traits de caractère propres à son père, M. Vandier. Elle et Mme Dupan constataient avec orgueil que le jeune homme « tenait surtout de leur côté ». En effet, avec ses yeux sombres profondément enfoncés sous l'arcade sourcillière, ses cheveux noirs relevés en brosse, son front droit, ses joues bien dessinées et soigneusement rasées, son nez régulier et sa mâchoire volontaire, avec sa taille ramassée, ses épaules larges et ses muscles vigoureux développés par les exercices physiques, Henri donnait bien une impression de force et d'énergie qui contrastait avec la belle prestance et les attitudes un peu molles, vaguement affectées de son père. M. Dupan, d'autre part, n'avait pas été mécontent de retrouver en son fils, mais plus affinées, plus intimement fon-

Digitized by Google

dues dans sa nature, les tendances artistiques qui s'étaient jadis manifestées chez lui en envolées passagères à l'époque de ses études, et qui avaient été en se développant chez trois générations d'architectes.

Henri et René s'étaient connus en classe. Ils avaient contracté une de ces amitiés de collège où l'instinct attire souvent les tempéraments d'apparence les plus opposés : les seules vraies, selon bien des gens, parce qu'elles se nouent à l'âge où l'enfant se donne pour ce qu'il est, sans pose comme sans supercherie. Le frottement quotidien des camarades, les observations des maîtres découvrent à chaque instant le fond des caractères; plus le choix est grand, moins il est rare de voir les natures douées de quelque supériorité intellectuelle ou morale se diriger spontanément vers celles qui peuvent les compléter ou les fortifier. C'est ainsi qu'Henri et René s'étaient vite rapprochés l'un de l'autre dans une franche sympathie. Réunis dans la même division jusqu'à la fin de leurs études, ils s'étaient peu à peu liés au point de ne plus goûter de plaisir l'un sans l'autre. Henri était entré en sixième au lycée Charlemagne, après avoir passé deux ans dans une école ecclésiastique et deux ans à la pension Massillon. Le petit Lewy occupait le premier rang en presque toutes les matières : il ne réussissait moins bien qu'en mathématiques, en dessin et en gymnas-

Digitized by Google

tique. Justement ce furent là les seuls succès scolaires de Dupan : capricieux, peu sensible aux bonnes notes et aux triomphes dans les compositions, s'intéressant par boutades à une branche, puis à une autre, il s'attacha d'emblée, par simple besoin de se singulariser, aux exercices que ses camarades négligeaient le plus.

Un jour qu'il crayonnait une figure sur son cahier pendant une explication, Lewy qui se trouvait à côté de lui exprima son admiration par cette appréciation naïve : « C'est très chic, ça; passe-le-moi, dis? » L'autre fut flatté dans son amour-propre d'artiste et déchira la page de son cahier. A quelque temps de là, Lewy durant une composition d'histoire se sentit pousser au coude : Dupan, complètement ignorant de la question, lui demandait sa copie. « Oh! c'est défendu de communiquer », répondit-il aussitôt, puis, tout rouge, il se remit à sa besogne. « C'est pas gentil; je te donnerai plus de dessin. — Je te parlerai à la fin de la classe. »

A la sortie, Lewy se précipita vers son camarade et lui expliqua que cela lui avait fait beaucoup de peine de lui refuser; mais le professeur l'avait mainte fois déclaré, c'était une tricherie que de prêter sa composition : on faisait du tort aux concurrents, et lui ne voulait à aucun prix se rendre coupable d'une indélicatesse; pour les devoirs ordinaires, il lui donnerait tous les renseigne-

Digitized by Google

ments qu'il pourrait; finalement, il le supplia de ne pas le considérer comme un « sale type ». Dupan, très touché de ce petit discours, tendit d'un geste noble la main à son condisciple, et de ce jour le pacte d'amitié fut conclu entre eux. René prêta ses devoirs de latin, ses thèmes grecs et allemands, Henri ses calques de cartes géographiques et ses problèmes de géométrie. Plus tard, « moniteur » à la gymnastique, il mit tout son zèle à gagner son ami aux voluptés des culbutes et des rétablissements; René, de son côté, lui remettait avant les classes le français des préparations.

Plus tard encore, ils visitèrent ensemble les musées : le premier donnait ses impressions en face des tableaux, le second racontait ce qu'il savait sur la vie des artistes et sur les temps où ils vivaient. En rhétorique et en philosophie, ils allèrent souvent de compagnie au parterre des Français ou de l'Odéon. Ils se chamaillaient les jours suivants, s'efforçant de se convaincre mutuellement au sujet de leurs appréciations sur les pièces et le jeu des acteurs, et ne s'apercevant pas qu'ils envisageaient chacun les œuvres à un point de vue différent, René recherchant partout la vérité, Henri ne se passionnant que pour la poésie et le pittoresque. Ils n'eurent pas de secrets l'un pour l'autre; ils se confièrent leurs plans d'avenir et se consultèrent en toute

Digitized by Google

occasion. Ils firent ensemble leur année de volontariat dans l'artillerie à Orléans : ils étaient arrivés au régiment amis intimes; ils le quittèrent inséparables. Lorsque René devint interne des hôpitaux, il ne se passa pas de semaine qu'Henri ne dînât à la salle de garde ou qu'il n'emmenât l'étudiant à son atelier.

Ce fut à l'époque où ils étaient en troisième que Dupan introduisit pour la première fois Lewy chez ses parents. Quinze jours auparavant, en sortant d'une classe, il était monté chez les Lewy; comme on l'y avait traité avec beaucoup d'amabilité, Mme Dupan ne voulut pas demeurer en reste. Elle chargea son fils d'inviter René à goûter pour le jeudi. Elle eut bien quelques hésitations à recevoir un petit juif, mais Henri vantait tant son camarade Lewy; il avait tous les ans de tels succès aux distributions de prix; tous les écoliers lui décernaient avec tant de conviction l'épithète de « type épatant », qu'elle ne fut pas fâchée de considérer d'un peu près ce descendant des Hébreux. D'ailleurs, à Paris, cela se faisait. De différents côtés, elle savait que de bonnes familles entretenaient des relations suivies avec des israélites; on en rencontrait de convenables : il y a des exceptions partout. Et puis, ne pas se montrer d'un rigorisme exagéré, cela donnait un petit cachet d'indépendance qui chatouillait à peu de frais la vanité. D'ailleurs qui sait? On citait dans les der-

Digitized by Google

nières années un certain nombre de juifs qui s'étaient convertis. Si par hasard on sauvait une âme? Enfin, on verrait. Mais Mme Dupan s'était trouvée en face d'un jeune garçon d'une maturité d'esprit, d'un tact, d'une douceur qui l'avaient déconcertée. Ses grands yeux rêveurs brillaient d'une vive flamme lorsqu'il parlait; son rire éclatait franc et sonore; sa voix avait des ondulations caressantes : il n'y avait pas à dire, c'était un charmant enfant, et Henri n'avait qu'à gagner en sa société. Les après-midi passés ensemble, tantôt chez Lewy, tantôt chez Dupan, s'étaient multipliés, plus tard les invitations à dîner, et, lorsque les Dupan recevaient, les invitations à leurs soirées.

M. Dupan aimait à discuter avec lui; il répétait en mainte occasion que toutes les religions se valaient, qu'il n'établissait personnellement de distinction qu'entre les braves gens et les autres. Cela ne l'empêchait pas de temps à autre de décocher, sans intention maligne d'ailleurs, à René des phrases comme celles-ci : *Vous autres israélites*... ou encore : *Un de vos coreligionnaires*..., qui établissaient toujours une ligne de démarcation entre son hôte et sa propre famille.

Quant à Mme Dupan, elle conservait vis-à-vis de René un air de protection presque imperceptible qui se trahissait principalement devant les étrangers par des riens, des sourires, des clignements

Digitized by Google

d'yeux, des hochements de tête, comme il convenait à une femme du monde animée de dispositions bienveillantes, mais consciente néanmoins d'être d'une essence supérieure.

Henri, au contraire, était fêté chez les Lewy avec une cordialité qu'il ne rencontrait nulle part ailleurs. Il n'était pas d'attention qu'on ne témoignât à l'ami de René. Mme Lewy savait les plats qu'il aimait et mettait toute sa science à les lui confectionner elle-même. Le père Lewy s'intéressait à ses tableaux comme aux travaux de son fils : il avait fini par l'appeler Henri tout court, et il aspirait l'h de Henri avec une conscience qui défiait les corrections. A la noce d'Ida, l'aînée de la famille, Dupan avait été le seul « goy » invité au repas, ce qui avait donné matière à des plaisanteries innombrables parmi les invités masculins. Il s'était franchement amusé et avait demandé, sur le ton de pince-sans-rire dont il tirait parfois des effets les plus comiques, si l'on ne l'avait pas « commandé » pour l'immoler en guise de victime expiatoire. Une brave cousine des Lewy, qui ne le connaissait pas, se crut obligée de lui faire, à la grande joie de l'auditoire, une longue leçon sur les rites israélites où jamais il n'avait été fait mention de sacrifices humains. Henri avait répondu le plus tranquillement du monde : « Je suis bien content de ce que vous me dites là, madame, car j'ai toujours considéré les israélites comme un

Digitized by Google

peu sauvages. » Il avait obtenu tout le long de la soirée un succès fou.

Hélène, de huit ans plus jeune que son frère, tout enfant lorsque René avait commencé à fréquenter la maison, avait pris vis-à-vis de lui le ton d'une cordiale camaraderie. Au début, elle avait éprouvé pour lui l'admiration naïve de la petite fille qui, continuellement, entend célébrer les louanges d'un garçon plus vieux qu'elle; puis elle fut pénétrée d'une sorte de respect mêlé de fierté, la fierté de pouvoir l'approcher et causer avec lui sans gêne; enfin l'affection naquit sous forme de confiance très douce et glissa par une pente insensible vers l'amour. Comment cela ne fût-il pas arrivé? Elle avait suivi, presque jour par jour, les étapes de sa carrière, étapes marquées par des succès au lycée, dans les examens, dans les concours; elle était, grâce à son frère, au courant de tous ses actes; elle tenait de sa propre bouche des détails sur sa famille, surtout sur sa sœur dont elle était presque la contemporaine; elle savait qu'outre les classes, il avait trouvé le moyen de suivre le soir des cours municipaux pour apprendre la sténographie et l'anglais ; que, désireux d'alléger les charges de son père, il commençait dès la philosophie à donner des leçons à de jeunes élèves, puis dans ses premières années d'études arrivait presque à subvenir à ses besoins, tantôt en résumant des

Digitized by Google

cours pour des journaux, tantôt en servant de secrétaire à des médecins en vue, tantôt encore en obtenant une place de préparateur dans un laboratoire; elle l'avait entendu mainte fois parler de sa profession avec une chaleur, une conviction ardente où il mettait tout son cœur; elle avait assisté à plus d'une discussion où toujours il soutenait la cause de la justice et de la solidarité humaine, défendant les humbles contre les puissants, les déshérités contre les heureux, et tout cela, sans déclamation, avec des récits touchants tirés des exemples qu'il avait eus sous les yeux à l'hôpital, avec l'émotion d'un homme qui considère sa carrière comme un apostolat et qui se prépare de toutes ses forces à jouer un rôle dans la grande lutte contre les infirmités de la nature, contre les révoltantes persécutions de la destinée, contre les souffrances, contre la mort.

Ce qui l'avait charmée surtout, c'est que jamais il n'avait pris à son égard l'attitude hautaine des grands garçons qui repoussent dédaigneusement les petites filles. Il s'était intéressé à son babil, lui avait donné des explications lorsqu'elle lui en avait demandé; il lui avait prêté des livres, non pas des livres bêtes comme tout le monde lui en mettait de force entre les mains, mais des livres qui s'adressaient à la raison et n'avaient pas l'air de sermonner sans cesse les lecteurs, des relations de voyage, des contes, des ouvrages scientifiques;

Digitized by Google

jamais il ne lui en avait remis un banal ou ennuyeux. Quelquefois elle venait frapper à la porte d'Henri, sous prétexte d'un renseignement à demander, lorsqu'elle savait René présent, et s'arrangeait alors de façon à demeurer quelques moments dans la chambre.

Ce fut de la sorte que, vers l'époque de sa première communion, elle se présenta toute troublée dans la chambre de son frère : Henri s'efforçait, ses pinceaux en main, de reproduire un mouvement de bras tandis que René derrière lui, une planche d'anatomie sous les yeux, suivait ses tentatives, critiquant les lignes extérieures d'après le jeu des muscles qu'elles devaient, selon lui, traduire fidèlement. Hélène, sans s'attarder à de longs préambules, leur exposa qu'elle était tourmentée depuis que, dans une prédication, elle avait entendu rejeter sur les juifs les maux dont avaient souffert les chrétiens en tous temps : non contents d'avoir trahi, martyrisé, tué le représentant de Dieu sur terre, d'avoir ajourné à des temps indéfiniment reculés l'œuvre de pacification et de miséricorde, ils avaient continué à se multiplier, foisonnant en tous pays, se dressant partout comme les irréconciliables adversaires de l'Église, la défiant par leur arrogance, par leurs pratiques, leurs menées sourdes, s'ingéniant à poursuivre dans le détail la religion qu'ils ne pouvaient attaquer de front, s'acharnant à ruiner les

Digitized by Google

individus, s'adonnant au lucre à travers les âges, avides, rapaces, usuriers, rampants, sans feu ni lieu, sans foi ni loi, race maudite que le Créateur n'avait laissé subsister que pour incarner le mal et les plus honteux instincts de l'homme. Le thème s'était ainsi déroulé en anathèmes de convention, sans que le brave homme qui récitait sa leçon se doutât dans son ignorance passive, qu'il jouait le rôle d'un instrument habilement façonné pour continuer la confusion et l'identification de la Religion et de l'Église.

Hélène, avec son esprit ouvert et sa curiosité de bon aloi, n'avait pu s'empêcher de songer à l'ami de son frère et des doutes l'avaient envahie : Était-il vrai que René était un méchant? Ou alors le prêtre mentait-il? Elle était trop fine pour ne pas comprendre d'instinct qu'il ne fallait espérer d'éclaircissements sincères ni de la part des bonnes sœurs, ni de la part de sa mère et de sa tante, et elle avait attendu dans l'anxiété que le bon camarade fût là, pour s'ouvrir à lui devant son frère. Elle rapporta les paroles du prêtre, elle exposa ses angoisses avec une sincérité charmante et termina par ces mots qui allèrent au cœur de René : « Ça me ferait tout de même du chagrin si vous étiez un vilain homme. »

Il avait souri, hoché la tête, puis regardé Henri comme pour lui dire de répondre ; car il hésitait à saper les croyances de cette enfant. D'autre

Digitized by Google

part, il était indigné que de semblables calomnies fussent encore tous les jours versées du haut des chaires dans la masse. Henri devina ses scrupules et dit : « Tu as bien fait, petite sœur, de t'adresser à nous. Tout ce que tu nous as raconté est idiot, idiot. Tant pis si mère n'est pas contente, mais chaque fois qu'on te débitera des inepties et que tu auras besoin de mon avis, n'aie pas peur de me consulter. Je te donnerai mon opinion. » Et les commentaires qui suivirent, et les explications précises de René avaient causé à la jeune fille une joie débordante. Elle avait battu des mains; elle avait remercié René avec effusion. Mais aussi, ç'avait été pour elle le commencement du vertige, le signal de la crise où les croyances chancellent; ç'avait été le coin enfoncé dans le bloc des dogmes et des articles de foi. Son esprit critique une fois éveillé, elle avait assisté avec défiance aux offices. Au catéchisme, au cours des exercices de piété, durant les leçons de ses maîtresses, elle contrôla toutes les assertions; lorsqu'elle surprenait des contradictions ou des erreurs, elle tressaillait d'aise. Elle fit son examen de conscience, et passa au crible tout ce qu'elle avait accepté sans réflexion et s'étonna des ressemblances qu'elle trouva entre les prétendues vérités qu'on lui avait enseignées et les contes poétiques auxquels personne ne s'imaginait de prêter aucune réalité. Secrètement encouragée

Digitized by Google

par son frère, qui, lui aussi, avait parcouru, mais plus tôt et plus subitement, le même cycle de pensées, elle rejeta successivement la plupart des enseignements religieux qu'on lui avait imposés ; les cérémonies auxquelles sa mère ne lui aurait certes pas permis de se soustraire, la messe, la confession devinrent pour elle de simples corvées; elle fit le procès du couvent où elle suivait des cours dans le quartier du Marais et obtint d'assister aux leçons d'une pension où du moins elle pût s'instruire. Elle déclarait que, ne se sentant aucune vocation pour l'état de nonne, elle n'avait pas besoin de passer la moitié de sa journée à des chants pieux, à des prières, à des études sur la vie des saints et la célébration de toutes les fêtes, et qu'elle prenait ses compagnes en grippe. Force fut bien à Mme Dupan de céder à ses instances et de l'envoyer dans une pension : là, elle trouva des professeurs capables de l'élever au-dessus des notions primaires où l'éducation du couvent maintenait les jeunes demoiselles.

Mme Dupan et son mari n'avaient pas été sans appréhension lorsqu'ils avaient vu leur fille s'émanciper; mais comme, à droite et à gauche, ils entendaient dans leurs relations des plaintes sur l'affaiblissement des sentiments religieux chez les jeunes générations, comme partout on se rendait à la nécessité de donner aux femmes une instruction plus solide, ils en avaient pris leur parti et

Digitized by Google

s'étaient consolés en joignant leur note personnelle au concert des doléances. Ils ne s'étaient guère inquiétés de voir Henri tourner délibérément vers la libre pensée : c'était bien porté pour les messieurs et, d'ailleurs, en jugeant d'après son propre exemple, M. Dupan était assez fondé à supposer que son fils forçait ses opinions et reviendrait plus tard à des tendances plus modérées. Quant à leur fille, ils ne soupçonnèrent pas le degré d'incrédulité auquel elle en était arrivée. A quinze ans, elle se passionna contre le clergé ; à partir de dix-sept, elle devint absolument indifférente. Ils se bornèrent à constater qu'elle n'était pas dévote : c'était à leurs yeux une question de plus ou de moins ; Hélène serait moins pratiquante que sa mère, comme celle-ci l'était moins que Mme Leguy. Voilà tout. Ils ne se rendaient pas compte que si les personnalités médiocres se complaisent dans les aperceptions grises et les demi-réflexions, les natures vigoureuses vont nécessairement aux convictions extrêmes. Mystiques ou bigotes lorsque l'imagination est prépondérante, sœurs de charité lorsque le besoin de dévouement les aiguillonne et les pousse à l'action, les femmes catholiques ne considèrent plus les manifestations de leur culte que comme une série de spectacles plus ou moins réussis, pour peu qu'elles commencent à douter, et, comme l'abstraction pure de la philo-

Digitized by Google

sophie répugne d'ordinaire à leurs penchants; comme, malgré elles, elles apportent une part de sentiment dans toute leur vie spirituelle, elles se prennent à détester ceux qui représentent la religion, ceux qui la soutiennent, ceux qui la défendent. Par une conséquence inévitable, elles s'attachent à ceux en qui elles croient pouvoir incarner le contraire de leurs premières croyances et, dans leur for intérieur, les érigent en prêtres d'une religion à rebours et, pour ainsi dire, d'une foi négative.

C'est ainsi qu'à son insu, elle s'était assimilé les opinions de son frère et de René. Elle savait qu'ils étaient d'accord pour considérer les cultes comme des amas de superstitions codifiées et de fantasmagories puériles; pour mettre leurs espérances dans le progrès lent, mais incessant, de l'humanité; pour croire en la raison, dominatrice des forces multiples, brutales, inconscientes, souvent opposées les unes aux autres, avec lesquelles les êtres vivants sont aux prises; pour déclarer prématurées toutes les métaphysiques; pour rêver à l'amélioration de la vie terrestre, la seule qui ne fût pas problématique. Elle s'était entièrement laissé gagner à leurs idées. René les exprimait avec tant de force, ses paroles étaient si mûries et si lumineuses qu'elle les acceptait sans plus même les discuter avec elle-même.

Digitized by Google

René, de son côté, n'avait pu se défendre d'une vive sympathie pour cette enfant à l'esprit ouvert, à la curiosité éveillée, au caractère si franc et si vif. Depuis le jour où, si gentiment, elle avait révélé l'affection qu'elle lui portait, il avait suivi d'un œil vigilant le graduel développement de son intelligence ainsi que la transformation de la fillette en jeune fille. L'éclosion s'était faite très vite, comme il arrive souvent chez les constitutions très saines. En quelques mois, le corps s'était étoffé, les lignes de la physionomie avaient perdu le flou de l'adolescence, la taille s'était dessinée, la croissance avait atteint ses limites et la petite camarade s'était présentée à lui sous l'aspect d'une charmante personne bien équilibrée, plus forte que gracieuse, plus avenante que jolie, avec ses formes arrondies, son visage régulier, légèrement ovale, son front haut et droit, ses yeux teintés de bleu, son nez un peu trop épais, sa mâchoire saillante comme celle de son frère, et surtout son cou et sa nuque admirables d'éclat et de lignes sous la chevelure relevée en torsade volumineuse. Il avait souvent l'occasion de causer avec elle, soit qu'après avoir dîné chez les Dupan, il s'assît auprès d'elle sur l'un des canapés du salon, soit qu'il se plaçât à l'écart avec elle durant une danse au cours d'une sauterie plus ou moins préméditée, soit encore qu'en été il vînt, pour un jour ou deux, rejoindre Henri à

Digitized by Google

la campagne ou à la mer. D'ailleurs, il ne se permettait guère d'autres sorties.

Lors de sa première année d'internat, les Dupan avaient précisément loué une villa au Tréport pour la saison. Sur les instances réitérées de son ami, il se décida vers le mois d'août à passer quelques jours à ce bain de mer. Hélène allait avoir dix-huit ans. Les parties de croquet sur la plage, les bains, les excursions, la pêche aux crevettes, les promenades à âne, et le soir, les bals du Casino les mirent en présence l'un de l'autre pendant des journées entières. Ils s'aperçurent qu'ils s'aimaient sans se l'être avoué à eux-mêmes; ils se le dirent simplement, de la façon la plus naturelle, et se trouvèrent fiancés avant d'avoir envisagé les difficultés qu'ils rencontreraient certainement sur leur route.

C'était un après-midi. On avait organisé une grande excursion à une ferme des environs. Plusieurs familles s'étaient réunies. Deux tapissières devaient transporter tout le monde, mais il fallait gravir la falaise. Pour éviter un long détour, il avait été convenu que les véhicules attendraient en haut et que la compagnie se rendrait à pied au lieu de rendez-vous. Sur le sentier étroit de petits groupes s'étaient formés. Hélène et René se trouvèrent isolés. Ils parlèrent de la médecine et de la place que les médecins occupaient dans la société. Hélène regrettait

Digitized by Google

presque de n'être pas poussée par la nécessité à choisir une profession : elle aurait eu pour les études médicales une vraie vocation. La vocation, expliquait René, ne suffisait malheureusement pas. La carrière s'encombrait de plus en plus, surtout à Paris, et pour percer, il fallait une rare persévérance et de la chance.

« Oh ! pour vous personnellement, monsieur René, je ne suis guère inquiète sur votre compte.

— Votre bonne opinion me flatte, mais je vous assure que je ne suis pas si rassuré.

— Voyons, qui ne réussirait pas, si vous n'étiez pas certain du succès, après vos triomphes... et ceux qui vous attendent encore ?

— Vous ne tenez pas compte, mademoiselle, des caprices qui dirigent la clientèle dans le choix d'un médecin, encore plus d'un chirurgien. Le savoir, le talent, les titres, qu'est-ce que cela auprès de la mode et de la vogue ? Il s'agit avant tout de plaire, et moi, j'aurai pour bien des gens un vice rédhibitoire.

— Lequel donc ?

— Eh, ma qualité d'israélite, parbleu !

— Quel tort cela peut-il vous causer ?

— Ah ! si vous saviez combien de gens s'imaginent encore qu'un juif est un être inférieur ; tous les jours j'aurais l'occasion de me mettre en colère si je voulais réfuter toutes les énormités qui m'arrivent aux oreilles.

Digitized by Google

— Vous êtes sans doute trop susceptible; vous vous exagérez les choses.

— Au contraire, je conserve encore à cet égard trop d'illusions. Si je vous disais que chez mes meilleurs amis, je découvre à chaque instant cachés au fin fond de la mémoire d'absurdes préventions qui surgissent à l'improviste et qui me déconcerteraient si je n'avais pas pris le parti de n'y plus attacher d'importance?

— J'aime à croire que vous ne parlez pas pour nous?

— Qui ça, nous?

— Ma famille donc.

— Évidemment non... encore y aurait-il à établir bien des distinctions.

— Ma tante Leguy peut-être?

— Non, d'autres personnes encore.

— Ah! par exemple, tout le monde vous traite en ami sans arrière-pensée à la maison.

— Sans arrière-pensée aucune, je n'en jurerais pas.

— J'avoue que je ne comprends plus.

— Tenez, vous-même, mademoiselle, qui êtes pourtant pour moi une excellente camarade, eh bien, je ne suis pas absolument sûr que vous n'ayez pas dans un petit coin de votre cœur un je ne sais quoi contre moi.

— Qu'est-ce qui vous autorise à supposer une chose pareille?

Digitized by Google

— Voulez-vous me permettre d'être tout à fait franc avec vous?

— Certainement.

— Alors ne parlons plus de moi. Admettez pour un instant que vous ayez rencontré un jeune homme bien élevé, ayant une situation honorable et qui vous plût. Ce jeune homme, vous apprendriez qu'il est israélite. Accepteriez-vous de l'épouser?

— Sans hésitation, à condition que de son côté...

— Oui? »

Il l'avait interrompue. Le « oui? » par lequel il l'invitait à confirmer sa réponse sonna si joyeusement qu'Hélène le regarda. Il s'était arrêté; il se tenait juste devant elle, à deux pas plus haut du sentier. Il fixa ses yeux sur les siens. Elle soutint son regard, sans avoir l'air de s'émouvoir, et répéta :

« Sans hésitation; j'ai dit : sans hésitation, monsieur René. »

Ils étaient à un coude du chemin. Au-dessus d'eux, ils percevaient le bruit d'autres promeneurs qui continuaient à monter; à quelques mètres au-dessous d'eux, des voix se rapprochaient. A droite, on découvrait l'immense plaine de la mer, tachetée de voiles blanches.

Le jeune homme, obéissant à une de ces impulsions violentes qui souvent, dans les circonstances importantes, décident de l'existence sans que la réflexion ait eu le temps d'intervenir, avait de la

Digitized by Google

main gauche saisi la main d'Hélène, tandis que de son bras droit il lui enlaçait la taille et l'attirait, effleurant sa joue des lèvres. Elle rougit, se dégagea doucement, murmura : « Oh! monsieur René! » puis, se ressaisissant, ajouta d'un ton enjoué : « Pardon, nous avions admis que votre... israélite était bien élevé et qu'il me plaisait!

— Et l'une des deux conditions fait défaut?

— Je ne dis pas cela; mais il est un peu indiscret, monsieur René. Si vous le connaissez, dites-lui que je ne demande pas mieux que de reparler de cela un autre jour, dans un endroit plus propice, à tête reposée .» Et comme des voix se faisaient entendre tout près :

« Quelle belle journée! fit-elle, comme toutes ces embarcations sont jolies dans cette immense cuvette, là-bas! A la place d'Henri, je prendrais un croquis. »

Elle étendit la main et d'un geste large montra la mer et l'horizon. D'autres promeneurs les avaient rejoints. L'excursion se poursuivit sans incident. René se montra seulement exubérant. Henri lui répéta à plusieurs reprises :

« Tu es épatant d'entrain aujourd'hui, mon vieux; tu vois que j'ai bien fait de te forcer à venir.

— Oui, tu as eu une fière idée. Quelle journée délicieuse! N'est-ce pas, mademoiselle Hélène, c'est une journée délicieuse?

— Idéale, monsieur René. »

Digitized by Google

Sans le moindre embarras, ils avaient le lendemain repassé tous leurs souvenirs et s'étaient longuement arrêtés sur cette émotion où jadis un sermon avait jeté la jeune fille.

« Alors, vraiment, vous n'avez plus ombre de scrupule à devenir la femme d'un juif?

— Et vous, vous ne vous repentirez pas de vous être engagé vis-à-vis de votre petite camarade?

— Méchante! »

Ils avaient arrangé leur existence. Sans dire rien à personne, ils attendraient que René eût fini son internat et commençât à gagner suffisamment pour entrer en ménage. Ils avaient plusieurs années devant eux pour se préparer à vivre en commun. Ils révéleraient leur secret lorsqu'ils pourraient l'un et l'autre répondre à toutes les objections qu'on leur ferait. Dans l'intervalle, ils se montreraient très réservés l'un à l'égard de l'autre, pour qu'aucune imprudence ne les trahît.

Henri n'avait pas tardé à s'apercevoir « qu'il y avait quelque chose » entre sa sœur et René. Avec infiniment de tact, il avait fait en sorte de provoquer leurs confidences en leur montrant par des allusions discrètes qu'il n'était pas dupe de leur apparente froideur; il ne leur avait pas dissimulé les craintes que lui inspiraient les convictions de Mme Dupan, mais il s'était, lui aussi, laissé gagner à l'espoir qu'il trouverait facilement dans son père un auxiliaire facile à convaincre.

Digitized by Google

Quant à M. et à Mme Dupan, aveugles comme beaucoup de parents, ils n'avaient jamais prêté attention aux bons rapports qui existaient entre leur fille encore enfant et l'ami de leur fils, encore moins à la retenue presque exagérée qui s'accusa tout d'un coup après la visite à eux rendue au Tréport par René. Ils étaient tous deux trop convaincus des effets d'une bonne éducation sur une jeune fille pour supposer qu'Hélène fût exposée dans leur propre maison aux dangers d'une intrigue. Croyant aux vertus des convenances et des principes, ils estimaient la passion chose rare dans les milieux de bon ton; les accidents n'étaient à redouter que dans les familles où l'on élève les enfants dans les idées romanesques, où l'on tolère qu'ils s'exaltent l'imagination dans la fréquentation des héros et des héroïnes de roman; où l'on ne les prépare pas comme il convient à la vie réelle. Grâce au ciel, ils avaient l'un et l'autre suffisamment surveillé leur fille, prémunie par les bonnes leçons premières qu'elle avait reçues au couvent contre les erreurs de conduite. Ils étaient tranquilles; Hélène se montrait d'ailleurs une jeune fille très posée, très peu encline aux coups de tête. Lorsqu'une ou deux fois on avait prononcé devant elle le mot de mariage, elle avait déclaré qu'elle se trouvait très heureuse chez ses parents, qu'elle n'était pas pressée d'échanger son existence calme et libre contre les soucis d'un

Digitized by Google

ménage; elle ajoutait seulement, par manière d'indication, qu'elle aimerait mieux ne pas se marier que d'épouser le premier venu : elle ne comprenait, du moins pour elle, qu'une union fondée sur une très forte sympathie et elle attendait patiemment que le prétendant à elle destiné par la Providence se révélât. Jamais M. et Mme Dupan n'avaient soupçonné le sens véritable des paroles prononcées par Hélène.

Aussi dans le mécontentement aigu qu'ils ressentirent en apprenant l'inclination de leur fille pour Lewy entrèrent comme éléments essentiels la surprise de leur propre imprévoyance et la vanité blessée : leurs enfants s'affranchissaient entièrement de leur direction; leur fille, non seulement aimait à leur insu, mais encore s'était engagée sans prendre leur avis, préférant les conseils de son frère aux leurs; tous deux prétendaient imposer leurs vues au lieu d'accepter celles de leurs parents. C'était le renversement de tous les usages consacrés. C'était un défi porté à leur autorité. Et pour comble de prétentions sur quel jeune homme avait-elle jeté son dévolu? Sur un juif dont ils toléraient la société eu égard à ses capacités exceptionnelles, mais qui n'en restait pas moins un juif, un personnage d'origine douteuse que jamais leur monde ne se résoudrait à traiter d'égal à égal. En vérité, c'était par trop ridicule; ils n'en revenaient pas. Pour

Digitized by Google

excuser Hélène qui, après tout, n'était qu'une grande enfant sans expérience, il leur fallait imaginer toute une machination, un travail sourd dont toute la responsabilité retombait sur Henri, complice plus ou moins conscient, et sur le juif insolent qui avait le front d'aspirer à la main d'Hélène.

Une fois lancés sur cette piste, ils ne voulurent plus rien entendre. Ils s'entêtèrent dans leur malveillance, exaspérant mutuellement leur rancune et retrouvant en une minute le fonds des haines séculaires qui sommeillait depuis quelques années. Henri demeurait confondu devant les insultes dont on couvrait son ami absent; les plus délicates attentions de René donnaient prétexte à de méchantes interprétations : il en vint à oublier sa sœur, à ne plus songer qu'à l'absent indignement calomnié.

« Il n'y a pas de libéral qui tienne, reprenait M. Dupan. Cela crève les yeux. Ah, il est malin, le Lewy. Il s'est dit que, par nous, il pénétrerait plus facilement dans la bonne société et qu'il aurait ainsi, tout de suite, un noyau de clientèle. C'est fort bien combiné.

— Sans compter, appuya Mme Dupan, qu'il a préparé les choses de longue main. Il a compris qu'Henri avait la naïveté de le croire désintéressé et c'est lui qu'il a suborné.

— C'est invraisemblable, riposta Henri. Vous

Digitized by Google

oubliez qui est René et qu'il n'a pas besoin de vous. Il se moque bien de votre monde. Partout considéré comme un homme de premier ordre, médaille d'or, il sera certainement chirurgien des hôpitaux, agrégé de la Faculté, peut-être membre de l'Académie de médecine. En quoi a-t-il besoin de vous? C'est vous qui vous montez la tête!

— Ta, ta, ta. Pour arriver à une haute situation en chirurgie, il faut du temps, de l'argent et des relations. Les titres ne suffisent pas. La clientèle ne vient pas toute seule. Il faut un commencement à tout. Alors, un beau mariage, venant à point, permet de nourrir les plus hautes ambitions. C'est, comme tu disais, très flatteur d'être choisi pour lui servir de tremplin!

— S'il avait eu de ces visées, ne trouverait-il pas dix fois pour une dans le monde israélite des partis qui valent largement ma sœur au point de vue de la fortune?

— Au point de vue de la fortune peut-être, mais au point de vue de l'honorabilité, c'est autre chose, reprit Mme Dupan. Lewy a très bien saisi la nuance. Une fois qu'il a pris pied chez nous, il a compris l'avantage qu'il pourrait tirer de nos relations; il s'est cramponné à toi, t'a poussé à faire de l'art, comme tu dis, t'a encouragé à nous résister lorsque nous te donnions de bons conseils; il n'a pas cessé de nous cultiver, et un

Digitized by Google

beau jour, il s'est mis à conter fleurette à ta sœur. Mais ça ne prendra pas. »

La discussion tournait sur elle-même. M. et Mme Dupan reprenaient les mêmes arguments. Lorsque leur fils trouvait une réponse péremptoire, ils prenaient un biais pour revenir à des accusations générales contre les juifs dont on ne saurait décidément trop se méfier, contre « ces gens-là » dénués de toute vergogne et toujours en quête de ruses nouvelles pour passer sur le dos des autres. Henri, hors de lui, s'obstinait à les ramener à des questions précises, mais en vain. Ils retombaient toujours sur leurs pieds. Longtemps encore, ils auraient continué sur le même ton, si l'arrivée de Mme Leguy, en amenant du renfort à M. et Mme Dupan, n'avait pas changé le cours de leurs soi-disant raisonnements.

Digitized by Google

V

« Seigneur, si vous nous traitiez comme nos péchés le méritent, qui pourrait subsister en votre présence? »

(*De Profundis.*)

Aussitôt qu'il avait reconnu la voix de sa tante, Henri, par une sorte de pudeur, avait instamment prié son père et sa mère de suspendre leurs remontrances, quitte à pester de plus belle en famille. Mais déjà, Mme Leguy était entrée dans le salon, avait embrassé sa sœur, tendu la main à son beau-frère et à son neveu, demandé pourquoi tous trois avaient « l'air chose ». Déjà, Mme Dupan l'avait mise au courant de « l'extravagance » et rapportait sa réponse et celle de son mari. Elle avait hâte de parer à tout revirement possible, et de lancer sur le champ de bataille une auxiliaire sûre, capable de couper court à toute velléité de retraite.

Plus habile que les Dupan, Mme Leguy ne s'étonna point, ne se fâcha point. Elle s'attendrit

Digitized by Google

sur l'erreur de cette pauvre Hélène, écrasa Henri de sa pitié, sans oublier de mettre en lumière sa propre perspicacité. N'avait-elle pas assez signalé les allures louches de Lewy? N'avait-elle pas démasqué l'ambitieux sans scrupule? N'avait-elle pas de tout temps regardé l'amitié d'Henri comme un leurre? Il y avait beaux jours que ses propres yeux s'étaient dessillés. Ce n'est pas dans sa maison qu'une pareille énormité se serait produite. C'était d'ailleurs la punition que son frère et sa sœur avaient attirée de gaîté de cœur sur leur fille, en se relâchant de l'austère éducation qui convient aux demoiselles de bonne naissance. Combien de fois n'avait-elle pas crié gare, recommandé une surveillance plus étroite? Ce n'est pas elle qui aurait cédé à de puérils caprices. Elle aurait laissé l'enfant au couvent en dépit de ses protestations, et l'enfant se serait assagie. Mais voilà, on avait fait fi de ses conseils. Toutefois Dieu était plein de miséricorde. L'avertissement serait salutaire. Le passé était le passé. L'important, c'était de songer au présent. Le dommage était réparable. Personne, heureusement, ne se doutait de la chose. Donc, il fallait empêcher l'affaire de transpirer pour ne pas « faire de tort » à Hélène, et puis, il fallait donner une bonne leçon de savoir-vivre au juif insinuant et prétentieux....

Elle parlait d'un ton doucereux, sans élever la

Digitized by Google

voix, sans tenir compte des exclamations d'Henri qui bouillonnait de fureur, — maternelle et vénérable. Cependant, à la bien considérer, on discernait sous les apparences onctueuses son caractère véritable : l'instinct autoritaire, le besoin de dominer, l'entêtement borné qui se dénotaient dans les lèvres pincées, le front étroit et une certaine sécheresse générale mal dissimulée sous les gestes trop caressants et le langage trop aimable. Plus grande que sa sœur, elle passait pour une femme de manières très distinguées. Cela signifiait, à proprement parler, qu'elle était maigre, la maigreur s'alliant, selon les conceptions courantes, à la suprême distinction. Ses cheveux gris blanchis à la poudre, ses paroles mielleuses, ses allures calmes et lentes lui donnaient ce qu'on est convenu d'appeler l'air respectable. Pour conquérir son monde, elle abusait des termes affectueux : « mon enfant, ma belle, ma chérie, mon bon ami, mon cher frère ». Elle émaillait ses discours de certains mots qui ponctuaient ses phrases à la façon d'un refrain : « principes, vertus, bonté, miséricorde, charité » ; et les épithètes de brave, de digne, de saint accompagnaient les noms des personnes qu'elle aimait à citer, annonçant toujours quelque trait admirable salué, honoré, souligné du qualificatif « chrétien » ou « très chrétien ».

Plus elle voyait Henri s'irriter, plus elle affec-

Digitized by Google

tait le sang-froid. Elle se vengeait d'un seul coup de toutes les railleries que le jeune homme s'était habitué à lui décocher devant le monde, menaçant son autorité. Dix fois, n'y pouvant plus tenir, celui-ci fut sur le point de lui jeter au visage quelque grossièreté, ou de sortir en faisant claquer la porte; mais il eut le courage de résister à la tentation. Il comprenait que, lui parti, les médisances s'accumuleraient de plus belle sur la tête de René et que c'en serait fait à jamais du bonheur d'Hélène. Finalement, il se posta devant sa tante les bras croisés :

« Mais enfin, ma tante, cria-t-il, de quoi vous mêlez-vous donc? Je ne vous ai pas demandé votre avis, moi. J'ai assez de tact pour ne jamais vous dire ce que je pense de tous vos calotins qui me dégoûtent; vous devriez au moins mettre plus de décence dans vos appréciations sur mon meilleur ami. En fait de leçon, en voilà une!

— Henri, intercéda sa mère, tu t'oublies.

— Laisse, ma bonne Marie-Anne, reprit Mme Leguy, cette fougue ne m'effraie pas. Ce cher Henri est emporté; notre pauvre père l'était aussi et cela ne l'empêchait pas d'être au fond bien bon et bien digne. Henri est, je le sais, un brave garçon. Mais que peut la colère contre le bon sens? Dans cette histoire, tu oublies, mon cher enfant, ajouta-t-elle en feignant de s'adresser à son neveu, mais en parlant pour M. et Mme Dupan, tu oublies

Digitized by Google

que le mariage est avant tout une question de famille : même si ton ami était ce que tu le crois, la fille de M. Dupan, l'architecte, ne pourrait pas devenir Mme Lewy, la bru de je ne sais quel brocanteur.

— Vous savez aussi bien que moi, que son père a été directeur d'une école.

— D'une école juive...

— Sûrement ce n'était pas chez les frères de la Doctrine chrétienne !

— Toujours est-il que ces gens sont de condition inférieure.

— Et puis à quoi bon épiloguer sans cesse ? dit M. Dupan, que l'impatience avait gagné aussi. Tout cela n'a pas le sens commun, comme je l'ai répété à Hélène. Vous avez eu raison de dire, ma chère Camille, qu'il fallait en finir au plus tôt. Occupons-nous seulement d'Hélène. Il s'agit d'éviter qu'elle se tourmente outre mesure. Causez-en toutes deux. J'ai une course à faire. Je suis même en retard. Nous reparlerons de cela au dîner. Quant à toi, Henri, tu t'arrangeras comme tu l'entendras avec ton Lewy, mais je te déclare qu'il ne remettra plus les pieds ici. »

Et il quitta la chambre précipitamment, comme s'il appréhendait une réponse de son fils.

Henri fit deux pas, pour le rattraper, puis, se ravisant, retourna vers sa tante assise près de la table et dit ces simples mots :

Digitized by Google

« Vous avez de la chance, madame, d'être veuve et de n'avoir pas de fils ! »

A son tour il sortit.

Les deux femmes se regardèrent, tremblantes d'émotion. Mme Leguy, prompte à se remettre, murmura : « Bah, ces grandes phrases ne tirent pas à conséquence. Henri se calmera. »

Le conciliabule commença, ou plutôt l'apparence de conciliabule ; car la formule que répétait à mainte reprise Mme Leguy : « Ma chère amie, voilà ce qu'il faut faire », indiquait clairement qu'elle était bien la maîtresse de la situation.

Henri une fois hors du salon, serrait les dents, crispait les poings, à s'enfoncer les ongles dans la chair, éprouvait le besoin de donner des coups à quelqu'un. Lorsqu'il fut dans le vestibule, il pensa que sa sœur devait être triste, triste comme une âme brisée. Il pensa que ni son père ni sa mère n'avaient eu l'idée, pourtant bien naturelle, d'aller la rejoindre pour atténuer le chagrin qu'ils lui infligeaient. Il pensa aussi que, forcément, ses propres relations avec René allaient souffrir de la fausse situation où ils se trouveraient l'un vis-à-vis de l'autre. Un immense découragement l'envahit, fait de pitié, de rage impuissante et de dégoût, et il lui sembla qu'en lui aussi quelque chose se déchirait : il devenait étranger parmi les siens ; il perdait son meilleur ami ; il était seul.

Lentement il longea le corridor, s'arrêta devant

Digitized by Google

la porte de sa sœur, frappa. Aucune réponse. Il eut peur. « Hélène n'est pas capable d'avoir commis quelque sottise ! » pensa-t-il. Il tourna le bouton. La jeune fille ne bougea pas. Abattue sur son canapé, le visage dans ses mains, le corps tout secoué de sanglots, elle lui parut plus à plaindre encore qu'il ne se l'était imaginé et il se sentit près de pleurer. Mais il se raidit contre l'attendrissement. Son devoir était de soulager la douleur d'Hélène. Il fallait remonter son courage, au besoin ranimer ses illusions.

« Petite sœur », fit-il en s'approchant.

Elle releva la tête, découvrant ses yeux rougis et gonflés.

« Ne te désole pas ainsi. Tout n'est pas perdu. »

Elle fit un signe de tête négatif.

« Je t'assure que cela pourra s'arranger... à la longue, si tu ne faiblis pas.

— Qu'est-ce qu'ils t'ont dit ?

— Tu t'en doutes bien, petite sœur, mais j'ai tenu bon. Au fond, ils ont surtout été vexés de n'avoir pas été consultés. Mais s'ils te voient résolue à leur tenir tête, ils céderont. Père est loin d'être un ogre.

— Mais mère l'empêchera de revenir sur sa parole. En attendant, qu'est-ce que je vais dire à Monsieur René ? »

Elle remuait la tête, lamentable.

Digitized by Google

Henri n'osa pas lui avouer la résolution prise par son père de ne plus recevoir Lewy.

« René ne s'effraiera pas plus qu'il ne faut du peu d'enthousiasme avec lequel nos parents l'accueilleront, mais il saura leur parler. Ils seront bien forcés de le voir tel qu'il est, lorsqu'ils seront en face de lui.

— Il est si bon, si loyal... Consentiront-ils seulement à le recevoir? »

Henri prit une contenance embarrassée qu'il ne fut pas maître de dissimuler.

« Ah! tu vois bien; tu ne me réponds pas. Il faut que j'en aie le cœur net, je vais retourner au salon et leur demander... »

Elle s'était levée, frémissante, retrouvant d'un coup l'énergie qui l'avait abandonnée.

Henri se plaça devant elle.

« Cela ne servirait de rien pour l'instant. Écoute-moi.

— Non, je veux connaître leurs intentions.

— Père est sorti, et mère n'est pas seule.

— Qui est avec elle?

— Tante Camille.

— On l'a mise au courant?

— J'ai tout fait pour l'éviter, mais...

— Oh! alors, c'est fini, bien fini. Ne cherche pas à m'abuser davantage. »

Elle se rejeta sur le canapé, en proie à un désespoir sans bornes et répéta d'une voix haletante :

Digitized by Google

« Que je suis malheureuse !... René, René !... »

Henri fit de vains efforts pour obtenir d'elle d'autres paroles. Tout ce qu'il parvint à lui arracher, ce fut cette exclamation : « Laisse-moi, je t'en prie. Ah ! j'en deviendrai folle. »

Il comprit que le mieux était en effet de la quitter. Aussitôt hors de la chambre, il fut repris d'une fureur presque bestiale qui s'exhalait en courtes invectives : « Crétins... bourgeois... quelles brutes ! » Il se rendit à son cercle d'escrime, fit un assaut violent qui amena la détente nerveuse dont il avait besoin, rentra à son atelier, et, cédant à l'instinct qui le poussait à traduire en œuvre d'art ses sentiments, il brossa d'arrache-pied, jusqu'à la nuit, une horrible sorcière qui avait les traits de sa tante.

Hélène roula dans sa tête les desseins les plus contradictoires. Puisque ses parents n'hésitaient pas à la faire souffrir, qu'est-ce qui la retenait auprès d'eux? Elle était majeure. Elle se passerait de leur consentement et leur prouverait qu'elle n'était plus une enfant. La tante Leguy aurait là un beau thème à sermon ! Elle ne serait pas la première à secouer le joug de la tyrannie paternelle et maternelle. Mais René se résoudrait-il à un enlèvement? Sa situation le lui permettrait-elle? Sa droiture s'accommoderait-elle de la violence? A tout prix, elle avait besoin de le voir. Si ses parents prétendaient l'en empêcher,

Digitized by Google

elle trouverait moyen de passer outre à leur défense. Cela, elle y était décidée. Renoncer à épouser René pour le moment, ajourner leur union, à la rigueur. Mais rompre à tout jamais, ne plus échanger d'idées avec lui, c'était impossible. C'était pour elle perdre son appui moral, sa raison d'être. Plutôt mourir. Et la pensée de la mort la hanta. Elle repassa les genres de suicide qu'elle avait lus dans les faits divers, dans les romans. Elle s'imagina l'horreur de ses parents, lorsqu'ils la trouveraient froide dans son lit ou lorsqu'on la rapporterait noyée. Elle serait vengée des tourments qu'ils avaient voulu lui causer! Mais René, que deviendrait-il au milieu de tout cela? Sans aucun doute, la vie sans Hélène serait pour lui intolérable. Ah! s'ils pouvaient mourir ensemble! Et de nouveau d'autres images se présentaient à sa mémoire : des morts d'amoureux, s'asphyxiant ou s'empoisonnant de concert. Et de nouveau ses réflexions se concentraient sur ce point : voir René le plus tôt possible, suivre aveuglément ses conseils. Car en lui et par lui était le salut.

Le temps passait sans qu'Hélène s'en aperçût. Sa chambre s'emplissait d'ombre. Les meubles prenaient des formes vagues : le lit aux rideaux de mousseline, la commode garnie de brosses en ivoire, et la tablette chargée de flacons. Des tentures semblaient se détacher des figures gri-

Digitized by Google

maçantes, les unes grotesques, les autres terrifiantes ou fantastiques, qui s'agitaient le long des murs.

Soudain, M. Dupan dressa sa haute taille devant elle. Elle ne l'avait même pas entendu.

« Voyons, Hélène, qu'est-ce que cela signifie? Voilà deux fois que la bonne t'appelle, et tu ne réponds pas. Il est l'heure de dîner.

— Merci. Je n'ai pas faim.

— Allons, viens tout de même. Cela n'a pas le sens commun de t'enfermer ainsi dans ta chambre. »

Et M. Dupan lui prend la main pour l'entraîner. Il est frappé de la sentir si chaude.

« Tu as de la fièvre?

— Je ne sais pas.

— Allons, mon enfant, viens. »

Hélène retira sa main.

« Si tu n'es pas à ton aise, va te coucher.

— C'est ce que je vais faire. »

M. Dupan retourne dans la salle à manger auprès de sa femme et de Mme Leguy. Il est fort ennuyé.

« Hélène est dans tous ses états. Elle ne veut pas dîner. Elle a de la fièvre. »

Mme Dupan s'inquiète, se reproche de n'avoir pas été auprès de sa fille. C'est Mme Leguy qui l'en a détournée et qui l'en empêche encore.

« Laisse donc, ma bonne. Ce sont de petites

Digitized by Google

crises qui ne durent pas et qui tombent d'autant plus vite qu'on s'en préoccupe moins. Ah! c'est qu'elle a reçu une douche d'eau glacée, la mignonne. Elle expie d'un coup toutes ses cachoteries. Mais Dieu aura pitié d'elle.

— Si elle tombait malade cependant?

— Ne vous faites pas de bile, mon cher frère. Hélène est robuste. Si toutes les jeunes filles qui s'amourachent du premier venu et dont on contrarie le caprice devaient y laisser la santé, ce serait à désespérer du monde. Si ma nièce avait d'autres idées, elle aurait la ressource de la prière. Au fond, une petite épreuve comme celle-là contribuera sans doute mieux que toutes les exhortations à la ramener dans le droit chemin. Dans tous les cas, distrayez-le au plus vite, et surtout mettez-la en face d'un brave jeune homme, bien élevé, qui lui fasse convenablement la cour et Môssieu Lewy sera bientôt oublié. Un clou chasse l'autre.

— Hélène n'a jamais voulu entendre parler de personne.

— Naturellement, puisqu'elle avait son juif en tête. Mais si elle voit que c'est une histoire terminée, elle ne tardera pas à l'oublier. Je vous avais déjà à plusieurs reprises touché un mot du jeune Bétourné. C'est un charmant garçon, très distingué, qui possède une gentille fortune et qui ne demande qu'à se marier pour acheter une

Digitized by Google

charge d'avoué. Il s'est ouvert à moi de ses intentions. Hélène lui plaît et je vous garantis que si vous savez vous y prendre, notre chère enfant sera Mme Bétourné avant que le Lewy soit revenu de sa surprise ! »

Le dîner fut morose. Mme Leguy continua à développer ses idées favorites, tandis que M. et Mme Dupan l'écoutaient d'une oreille distraite.

Après le repas, ils allèrent tous deux voir Hélène. La jeune fille leur déclara qu'elle se sentait très bien, seulement un peu fatiguée, et ils se retirèrent en lui souhaitant un bon repos.

M. Dupan garda pour lui l'inquiétude que lui causait l'absence d'Henri. Il s'était informé auprès de la femme de chambre. Mais M. Henri était parti sans rien dire. C'était la première fois que son fils négligeait de prévenir qu'il ne rentrerait pas. M. Dupan crut, afin de ne pas augmenter les soucis de sa femme, devoir dire qu'Henri lui avait laissé un mot pour l'avertir qu'il dînerait dehors.

Digitized by Google

Digitized by Google

VI

« C'est toi que l'Éternel a choisi pour être son peuple de prédilection parmi tous les peuples qui sont sur la surface de la terre. »

(*Deut.*, VII, 6.)

M. Lewy avait pris sa place accoutumée et tournait le dos à la fenêtre. Mme Lewy, d'ordinaire assise en face de lui, recula son couvert du côté droit pour laisser plus d'espace à Mlle Kaan et à son fils. Rachel s'installa à gauche de son père, vis-à-vis de son amie. M. Lewy mit une calotte de soie noire sur la tête et murmura quelques paroles en hébreu ; il but une gorgée de vin et cassa une petite croûte de pain qu'il porta à la bouche. Il avait conservé l'usage de la prière avant le repas : c'était devenu pour lui un acte à moitié mécanique, le préliminaire naturel du dîner. René regardait fixement son assiette et s'abîmait dans ses réflexions. Sa mère lui demanda pourquoi il oubliait de servir sa voisine. Il tressaillit comme un enfant pris en faute.

Digitized by Google

« A quoi donc penses-tu donc, René ? demanda Rachel.

— Sans doute, répondit Jeanne, M. René songe à quelque cas intéressant qu'il étudie.

— Oh non, je réfléchissais à toute autre chose. »

Il aperçut le regard de son père malicieusement fixé sur lui :

« Serait-il indiscret de te demander quelle est cette chose ? dit M. Lewy en tendant à son fils une assiettée de soupe.

— Nullement. Mais si je te réponds franchement, je vais probablement soulever des questions qui nous diviseront, et je n'ai pas envie de recommencer la petite scène de tantôt !

— Il paraît que vous vous êtes disputés, fit Rachel.

— Ah ! père s'est empressé de vous conter cela », reprit René d'un ton de mauvaise humeur.

Mme Lewy crut bon d'intervenir pour le rassurer :

« Mais non, mon ami, nous n'avons rien raconté du tout ; ton père a seulement dit que vous n'étiez jamais d'accord sur les questions de religion.

— Pour ça, père a eu raison. C'est justement à quoi je songeais pendant que tu faisais ta prière. Je me demandais une fois de plus si jamais on a pu citer l'exemple d'un homme digérant mieux pour avoir prié, ou plus mal parce qu'il n'avait pas réclamé le coup de pouce de l'Éternel.

— C'est là, monsieur, à mon sens, une pure

Digitized by Google

question de sentiment, dit Jeanne, et tous les arguments pour ou contre n'y changeront rien. Aussi, sur ce chapitre, je ne comprends pas que chacun ne soit pas entièrement libre; cela ne gêne pas le voisin.

— Parfaitement, mademoiselle, mais à la condition que vous insistiez sur la nécessité de ne pas gêner le voisin. Or, chercher à peser sur les décisions des autres, blâmer leur manière de voir, c'est ce que font à chaque instant ceux qui pratiquent.

— C'est ce que font aussi ceux qui ne pratiquent pas.

— Bravo, Jeanne », cria Rachel.

René leva les yeux sur l'amie de sa sœur et fut frappé du sérieux avec lequel la jeune fille avait parlé.

« Vous avez raison, mademoiselle, reprit-il. L'homme est un être bizarre. Quand il n'imite pas les autres, il prétend qu'on l'imite lui-même. Fait pour vivre en troupeau, il a besoin de se sentir pressé par d'autres moutons.

— Je n'ai jamais saisi, quant à moi, poursuivit Jeanne, l'utilité des discussions sur ces sujets. Puisqu'il est bien établi que la différence des sentiments provient de la différence des natures, la plus grande tolérance devrait être la règle, du moins chez ceux qui pensent.

— Vous parlez comme une personne très sage,

Digitized by Google

mademoiselle, mais vous oubliez les conséquences de nos sentiments dans la vie quotidienne. Comme nos sentiments déterminent souvent nos actes et nos passions, c'est bien sur les sentiments qu'il faut exercer une influence si l'on veut modifier chez les autres des actes qui nous gênent ou mettre un frein à des passions qui s'opposent aux nôtres.

— Cela ne serait pas nécessaire, monsieur, si l'on élevait les enfants dans le respect de toute opinion sincère. Mais le malheur, c'est qu'on commence à façonner des sectaires avant même que les enfants aient conscience de leur pensée. Alors, au lieu d'avancer, les générations qui se succèdent, tournent toujours dans le même cercle.

— Prenez garde, mademoiselle; vous allez abonder dans mon sens. C'est le procès de toutes les religions que vous faites en ce moment. Tout esprit philosophique arrive à déplorer qu'on s'empare des âmes enfantines de par le droit des convictions qu'on professe, convictions laborieusement acquises ou acceptées passivement. Chaque religion vous crie par la voix de ses représentants officiels : C'est la mienne la seule, la vraie; ma morale est la seule divine; les autres ne sont qu'hérésies, mensonges, marchandises frelatées. Prenez mon ours! Apportez-moi votre appui, votre argent, votre exemple, et, dans la mesure de

Digitized by Google

vos forces, aidez-moi à combattre, à détruire, à extirper les croyances voisines. Surtout n'allez pas à la maison d'en face ! Les prêtres, et je mets les prêtres de tous les cultes dans le même sac, pour qui les croyances des hommes présentent un intérêt vital, surenchérissent sur les simples fidèles ; et voilà pourquoi nous sommes enserrés dans les mailles d'un vaste filet savamment tendu autour de nous, dont bien peu arrivent à se dépêtrer.

— Et voilà pourquoi les mariages mixtes sont presque impossibles ou donnent de mauvais résultats », dit M. Lewy avec un sourire : il guettait depuis un moment l'occasion de porter un coup droit à son fils.

René s'arrêta stupéfait. Il ne s'attendait pas à voir mettre brusquement sur le tapis la question qui lui tenait tant à cœur et qui remuait jusqu'aux plus secrètes fibres de son être. Comme il cherchait à établir une théorie qui lui permît de justifier ses propres desseins, sans cependant livrer explicitement son amour pour Hélène à la discussion, Rachel et Jeanne s'emparèrent du sujet et menèrent la conversation sans qu'il lui fût possible de se dérober.

« Tant que toutes les religions particulières, repartit Rachel, ne se seront pas fondues en une seule ou n'auront pas été remplacées par une doctrine morale acceptée dans ses lignes essen-

Digitized by Google

tielles par tous les peuples civilisés, les mariages mixtes seront une source de malheurs.

— Nous en connaissons qui ont parfaitement réussi.

— Oui, reprit Rachel, mais combien en proportion des autres? Et encore ne savons-nous pas quelles crises cachées ont traversé les ménages établis sur des compromis.

— Je pourrais en citer plusieurs où l'un des époux était catholique et l'autre protestant. Il était convenu par avance que les garçons suivraient la religion du père, et les filles celle de la mère, et toute difficulté s'est trouvée aplanie.

— Pardon, dit à son tour Mme Lewy, entre catholiques et protestants, c'est un cas tout spécial, car les uns et les autres reçoivent un genre d'éducation qui présente bien des points communs. C'est entre yitts et goym qu'il s'agirait de savoir si l'entente est possible dans un ménage.

— Pourquoi pas? Naturellement, il ne faut pas prendre des gens très attachés à leur foi. Mais à notre époque, l'ardeur des convictions se refroidit sensiblement dans les différents cultes et l'on arrive de part et d'autre à une indifférence qui établit des ponts d'une croyance à une autre.

— En théorie, oui, répliqua Rachel. Mais lorsqu'il s'agit du contact incessant de deux êtres qui, indépendamment de leurs sentiments personnels, ont plus ou moins subi l'influence

Digitized by Google

première d'impressions différentes, il y a bien des chances pour qu'en certaines circonstances le fonds des principes inculqués à l'enfant remonte à la mémoire et c'est alors qu'il y a choc de souvenirs, par conséquent d'idées, de sentiments ou de superstitions contradictoires.

— Et puis, monsieur, ajouta Jeanne, — vous allez peut-être vous moquer de moi, mais enfin ce sont des théories passées dans le domaine public, — il y a l'hérédité qui pèse sur nous en dépit que nous en ayons, et il semble qu'il faille de longues périodes pour que les divisions et les haines créées par les ancêtres s'effacent chez les descendants.

— C'est juste, mais l'éducation en commun contre-balance dans une large mesure les influences latentes de l'hérédité.

— L'éducation en commun, mon cher René, dit à son tour Rachel, tu me permettras d'en parler, à moi qui fais des observations tous les jours sur de petites filles? Eh bien, je t'assure qu'avant d'être envoyées en classe, les enfants sont déjà marquées au coin de la famille où elles ont été élevées dès le premier âge, et il doit en être pour les garçons comme pour les filles. J'admets que certains esprits soient assez fortement trempés pour se redresser d'eux-mêmes, j'admets que l'éducation en commun adoucisse certains angles, mais la grande majorité, cela est

Digitized by Google

certain, conserve l'empreinte première. Nous nous en sommes bien souvent aperçues au cours de nos études, n'est-ce pas, Jeanne?

— Te souviens-tu, entre autres exemples, du jour où Odette Lamy et Charlotte Chéronvrié racontèrent les transes où les avaient jetées les menaces du prêtre?

— Je m'en souviens très bien; et la fois où nos camarades plaisantèrent Madeleine Dozé parce qu'elle avait brûlé un cierge en l'honneur de son frère, candidat à Saint-Cyr, te rappelles-tu comme toutes, même les moins crédules, se liguèrent contre moi parce que je m'étais permis de rire aussi, et comme Madeleine s'écria sèchement : « Ma pauvre demoiselle, vous ne pouvez pas « comprendre ces choses-là! »?

— Et leur trouble à la plupart, lorsqu'elles revenaient de la confession? Je ne sais plus laquelle m'a posé des questions que je ne comprenais pas. Elle m'a entretenue pendant un quart d'heure de la chair et de la mortification et du péché de l'amour au point que je l'ai envoyée promener.

— Même chez les toutes petites, j'observe des choses singulières. Dans ma classe, il y en a bien dix-huit sur vingt et une qui parlent des anges et des saints avec une telle assurance qu'elles ont l'air de vivre journellement dans la compagnie de ces personnages et de les connaître

Digitized by Google

intimement. Et je puis t'assurer, René, qu'elles prononcent à chaque instant certains mots qui me choquent et que je n'oserais pas répéter.

— Tu attaches un sens trop précis à des niaiseries sans importance.

— Oui, mais ces niaiseries sans importance, on ne les a pas moins semées dans l'imagination des enfants, et tôt ou tard, elles germeront. Et note bien que les fillettes dont je te parle appartiennent à des familles relativement détachées de l'Église. Qu'est-ce que cela doit être pour celles qui, durant toute leur jeunesse, sont entretenues dans l'exaltation par des cérémonies, des vœux, des prières, des leçons et des interrogations de toute sorte! Autant que je puis connaître les femmes, il paraît bien difficile qu'elles rejettent complètement tous les sentiments religieux qui ont été plus ou moins développés en elles dans leur enfance. C'est ce qui a permis à tant de gens de parler de la foi innée chez les créatures humaines.

— Vous m'accorderez bien cependant, répliqua René que ces remarques trop serrées des deux jeunes filles commençaient à énerver, vous m'accorderez que les femmes ne sont pas forcément esclaves des superstitions?

— Il est bien difficile, monsieur, reprit Jeanne, tout au moins chez les femmes, d'indiquer où commence la superstition. Je ne suis, du reste,

Digitized by Google

pas très sûre qu'il y ait entre les hommes et les femmes, à ce point de vue, une si grande différence que les messieurs veulent bien le dire. En apparence, plus d'un affecte une désinvolture qu'il abandonnerait vite s'il n'était soutenu par la vanité de jouer à l'esprit fort; tous les jours.... »

De nouveau René leva les yeux sur sa voisine. Malgré les préoccupations sourdes qui lancinaient son cerveau, malgré l'agacement que produisait sur lui la conversation, il ne put s'empêcher d'admirer la solide réflexion et le bon sens que de tels propos reflétaient. Il eut plaisir à constater les détails charmants du visage : l'éclat des dents, la douceur du regard qui se voila sous les longs cils noirs.

« C'est une belle fille, pensa-t-il, que l'amie de Rachel et une fille fort intelligente. » Puis, par une pente naturelle à tout homme qui détaille les attraits d'une femme, il suivit la ligne de la gorge, la taille gracieuse et la main au grain soyeux, et les longs doigts effilés et les ongles bombés et roses.

Devina-t-elle l'investigation secrète à laquelle se livrait René? Fut-elle gênée de son silence ou craignit-elle de s'être trop avancée? Toujours est-il qu'elle demeura court et rougit.

« Pourquoi n'achevez-vous pas, mademoiselle? demanda René.

Digitized by Google

— J'ai peur que vous ne me railliez.

— Par exemple ! Et de quel droit?

— Mon Dieu, du droit que s'arrogent souvent les jeunes gens très instruits de mépriser les jeunes filles, comme incapables de s'intéresser aux choses sérieuses.

— Attrape, René », dit Rachel en riant.

Elle avait observé son frère et surpris le trouble momentané de Jeanne.

« Ma chérie, ajouta-t-elle, en s'adressant à sa compagne, je te remercie de la leçon que tu viens de donner au monsieur. Il y a longtemps qu'il m'aurait imposé silence en déclarant suivant son habitude : Les femmes ne comprennent rien à ces choses-là.

— Ne la croyez pas, mademoiselle. Rachel essaie de me faire plus méchant que je ne suis.

— Oh ! monsieur, je sais que vous n'êtes pas méchant du tout, et souvent votre sœur m'a dit au contraire combien vous étiez bon pour tout le monde et surtout pour votre famille. »

M. et Mme Lewy échangèrent un sourire.

« Ah ! elle vous a parlé de moi? fit René légèrement flatté.

— Cela t'étonne, riposta gaîment Rachel, parce que, égoïste comme tous les garçons, tu ne souffles jamais mot de ta sœur à tes amis !

— Que veux-tu dire ?

— C'est vrai. Je célèbre les louanges de mon

Digitized by Google

frère auprès de toutes mes amies, au risque de leur tourner la tête, et toi, il ne te vient pas à l'idée de glisser, devant l'un ou l'autre de tes camarades, un éloge bien senti pour essayer de caser ta sœur! »

L'espièglerie de Rachel divertit beaucoup M. et Mme Lewy. René ne put s'empêcher de trouver sa remarque drôle. Quant à Jeanne, elle eut un rire forcé et s'abîma dans la contemplation de son couteau.

Le dîner se poursuivit de la sorte, entrecoupé par les réflexions de M. et Mme Lewy sur les mets qu'apportait la domestique. C'était un repas absolument sans façons; il fallait ne pas se gêner et se servir copieusement du plat qui tentait chacun.

On effleura différents sujets. Rachel entretenait la bonne humeur par quelque quolibet. René finissait par se laisser gagner à l'entrain général. Il oubliait son ressentiment. Comme on parlait de la situation de plus en plus considérable des femmes dans la société, et qu'on prononçait à diverses reprises le mot de progrès, M. Lewy s'étonna qu'à la même époque, on eût à constater un grand adoucissement dans les mœurs et des retours en arrière regrettables, et la question de l'antisémitisme fut mise sur le tapis.

René déclara qu'à son avis l'antisémitisme, sous sa forme moderne, était, à le bien prendre,

Digitized by Google

une crise salutaire. Les menées les plus violentes n'arrivaient plus, de nos jours, à déchaîner les voies de fait. Par conséquent, l'antisémitisme servirait de modérateur aux excès d'un petit nombre d'israélites, d'après lesquels l'ensemble des gens jugeait tous les autres. Il était certain qu'une poignée de juifs occupaient dans la finance une place trop considérable : ils éclaboussaient tout le monde de leur luxe; ils étalaient une satisfaction béate qui tranchait avec la réserve, souvent simulée d'ailleurs, de leurs compatriotes, et si l'on rabaissait un peu leur caquet, il n'y verrait, quant à lui, que des avantages.

Mme Lewy s'indigna qu'un israélite jetât la pierre à ses coreligionnaires. Non seulement c'était un vilain sentiment chez certains jeunes gens que de faire du *richess*[1], c'était encore une faute. Car tôt, ou tard, ils seraient englobés dans les médisances qu'ils avaient propagées.

Jeanne et Rachel protestèrent contre la naïveté de ceux qui se laissaient gagner à une cause toute spécieuse. Les juifs ressemblaient absolument aux chrétiens. Il y en avait d'arrogants et de modestes, de timides et d'audacieux, de méchants et de doux. Ils n'étaient autres que lorsqu'on les rendait autres à force de tracasseries. La diversité même des reproches qu'on leur adressait prouvait

1. Répandre des calomnies contre les juifs. (*Note de l'auteur.*)

Digitized by Google

surabondamment l'inanité des préjugés que les prêtres catholiques seuls avaient intérêt à nourrir contre eux.

« Il est certain, expliquait M. Lewy, que les accusations portées contre les yitts ne tiennent pas debout. Les uns les blâment de se confiner dans le commerce ou dans la banque, les autres de se faufiler partout, d'encombrer les professions libérales et les carrières de l'État. Quand ils sont riches et font du bien, c'est de l'ostentation; quand ils ne donnent pas libéralement, c'est de l'avarice; quand ils réussissent, c'est qu'ils se connaissent tous entre eux et se font la courte échelle; quand ils font faillite, c'est manque de scrupule. Ils ne sont pas agriculteurs, découvre celui-ci. Ils sont d'une race à part, clame celui-là. Ils ne sont pas nés du sol français, braille un troisième. Comme si les races ne s'étaient pas succédé dans tous les pays habités, comme si les Français étaient une race! Comme si les yitts étaient responsables d'avoir été chassés des villages qui se groupaient autour des églises et d'avoir été filtrés à travers une société qui s'est laissé, pendant des siècles, lier pieds et poings par les prêtres catholiques! La vérité, c'est qu'on ne leur a jamais pardonné de se dresser comme une preuve vivante que le christianisme n'était pas la religion universelle. Ils ont fait ce qu'ils ont pu pour vivre. Chaque fois qu'ils ont pu respirer, il s'est trouvé des

Digitized by Google

chrétiens charitables pour les dépouiller de leurs fortunes et les condamner à des besognes dont ils n'osaient pas se charger eux-mêmes. Aujourd'hui, ils se croient libres ; ils se portent suivant leurs goûts et leurs aptitudes vers les débouchés qui sont ouverts. On ne se soucie pas de ceux qui échouent. Mais dès qu'un d'eux fait son chemin ici ou là, il y a dix, vingt concurrents qui se liguent pour crier : « Au voleur ! Arrière ! Un juif m'a pris la place que je guignais. Ce n'est pas juste !

— Tu as raison, père. Mais il y a un reproche qui est fondé, c'est que nous faisons bande à part, et ne nous mêlons pas aux autres.

— Ah ! c'est trop fort, nom d'un petit bonhomme ! Est-ce nous qui ne nous sommes pas mélangés, où sont-ce les autres qui nous ont repoussés ? Est-ce qu'on en veut aux Bretons de ne pas aller tous se fondre dans les Auvergnats et les Languedociens ? Les juifs se sont répandus de différents côtés parce qu'on les a pourchassée durant des siècles. Qu'on leur laisse la liberté, ils se fixeront comme tout homme civilisé là où ils auront leur gagne-pain assuré et leur famille !

— Il est à souhaiter aussi que les juifs renoncent une bonne fois à crier haro sur ceux d'entre eux qui s'allient à des familles chrétiennes. »

Cette fois, c'était René qui, dans l'ardeur de la discussion, revenait par un détour au sujet dont il

Digitized by Google

était plein et qu'il avait voulu éviter auparavant. Il s'aperçut aussitôt qu'il donnait barre sur lui à ses parents et voulut se reprendre; mais il était trop tard. Bon gré mal gré, il dut aller jusqu'au bout de sa pensée.

« Personne ne leur en veut, répliqua M. Lewy; mais tu ne peux pourtant pas empêcher une communauté religieuse de discuter les avantages après lesquels courent ceux qui la quittent?

— Et puis, dit Mme Lewy, c'est bien le moins que les autres yitts suivent attentivement les mariages mixtes pour voir les résultats que cela donne. Les exemples que je connais ne sont pas très encourageants. Tu te rappelles Lœb, le marchand de soieries?

— Oui, eh bien?

— Il avait épousé la fille de son associé, une goye. On prétendait que le ménage marchait très bien. Il m'a raconté que son jeune fils était revenu un jour de l'école en rapportant que ses camarades l'avaient appelé fils de juif. Alors son père lui demanda ce que cela pouvait bien lui faire, et l'enfant répondit : « Tiens, je ne veux pas qu'on « me dise des injures. »

— Ce sont des vétilles.

— Oui, mais des vétilles comme celles-là blessent un père jusqu'au plus profond du cœur. Et, à chaque instant, on éprouve alors des froissements d'amour-propre qui empoisonnent l'existence.

Digitized by Google

— Ce Lœb était un maladroit. Il n'avait qu'à mieux élever son fils.

— Est-ce que tu oublies les parents et les amis de la femme? Les gens qui approchent de la maison se font un malin plaisir de lancer indirectement au père, par l'intermédiaire des enfants, des coups de griffe; sans compter que la mère est très fière d'attirer ses enfants dans le sens où elle a été élevée elle-même. Va, tu auras beau faire, René : même marié à une chrétienne, un juif reste un juif, un sale juif pour la plupart des gens.

— Vous vous amusez, je crois, monsieur, à plaider une mauvaise cause, reprit Jeanne, pour taquiner votre famille. Mais je suis sûre que si l'occasion se présentait, vous y regarderiez à deux fois avant d'épouser une jeune fille catholique.

— Vous vous trompez, mademoiselle, et vous avez tort d'employer le conditionnel. Car le cas se présente et je n'hésite pas.

— Ah! » fit Jeanne, et une nouvelle rougeur lui couvrit le visage.

Rachel s'écria : « Pas possible! » sur un tel ton de stupéfaction que M. et Mme Lewy échangèrent un clignement d'yeux. « C'est bigrement tenace tout de même, les traditions! » murmura René aigrement. Il était furieux contre lui-même d'avoir ouvert la porte aux remontrances. Mais à l'en-

Digitized by Google

contre de ce qu'il craignait, personne ne répondit plus rien.

Un malaise général pesait sur tout le monde. Jeanne, qui jusque-là mangeait de bon appétit, déclara qu'elle n'avait plus faim et se confina dans le silence. En vain, M. Lewy s'efforça de ramener un peu de gaîté en racontant une des histoires de petits juifs alsaciens qu'il collectionnait avec bonheur; en vain, il s'étendit sur les délices de la cuisine juive, affirmant en remuant la tête que les savants hébreux avaient été joliment forts tout de même, eux qui, cinq mille ans à l'avance, avaient observé les phénomènes de fermentation et d'infection dans les viandes, auxquels nos contemporains appliquaient leurs recherches. Rachel seule soutenait la conversation.

Au dessert, comme René tendait à Jeanne une assiette chargée de gâteaux, elle refusa d'un « merci » très sec que René remarqua. Il s'aperçut qu'il n'avait pas échangé une parole avec elle depuis un bon moment, car il était retombé dans son anxieté.

« Je ne suis pas aimable avec cette gracieuse enfant, pensa-t-il, et elle me montre qu'elle n'est pas contente de moi. Elle n'est pour rien dans mes ennuis cependant. »

Il crut devoir lui poser quelques questions sur les dernières soirées où elle avait été. Ce fut peine perdue. Les phrases de la jeune fille étaient

Digitized by Google

courtes, comme empreintes de mélancolie. Décidément, il y avait dans le mécanisme quelque chose de déclanché.

« Qu'est-ce que cela signifie? » se dit René.

Après le dîner, M. Lewy demanda aux deux jeunes filles de jouer quelque chose. Ce n'était peut-être pas absolument correct au point de vue des prescriptions juives de faire de la musique un vendredi soir; mais l'ancien instituteur ne se piquait pas d'être rigoriste. On passa donc dans le salon. C'était une pièce de médiocre étendue, assez basse de plafond, tapissée de papier blanc à fleurs dorées. Un canapé et quelques fauteuils en velours rouge à gros clous de cuivre poli, une table en acajou verni, deux chaises recouvertes de tapisserie, un piano composaient le mobilier. Les deux fenêtres donnant sur la rue Vieille-du-Temple étaient encadrées de rideaux en soie rouge. Aux murs étaient pendus quelques portraits de famille ornés de cadres ronds, vieilles photographies aux tons jaunis, aux poses surannées; deux gravures, représentant l'une Moïse sur le Sinaï, l'autre un grand rabbin en costume d'officiant; et, se reflétant dans la glace à laquelle il faisait vis-à-vis, le portrait à l'huile de René lors de sa vingtième année, peint par Henri Dupan.

Rachel se mit au piano sans se faire prier. Elle jouait avec goût, non pas en fille qui accumule des notes, mais en personne qui comprend ce qu'elle

Digitized by Google

interprète. Elle exécuta les « Deux Grenadiers » de Schumann. Les accents tour à tour graves, tristes, humains, guerriers du lied prenaient sous ses doigts une irrésistible sincérité. M. Lewy, assis sur un fauteuil, les jambes allongées l'une sur l'autre devant lui, la tête penchée de côté, une main dans sa poche, l'autre posée sur le bras de son siège, marquait la mesure d'un mouvement de paupières. Sa femme, sur le canapé, souriait doucement, partagée entre la satisfaction de posséder une fille si bien douée et les impressions agréables de la mélodie. Jeanne et René écoutaient distraitement, tous deux abîmés dans leurs pensées, l'un et l'autre remplis de tristesse, pour des motifs analogues.

Jeanne, invitée à jouer après Rachel, se défendit longuement. Elle ne se sentait pas en train. Elle avait un commencement de migraine. Finalement, sur les instances de son amie et de Mme Lewy, elle interpréta un nocturne de Chopin. Ce fut empreint d'une telle mélancolie que René en fut tout remué. « On ne joue pas de la sorte sans y mettre un peu de son âme », pensa-t-il. Il la complimenta.

« Vous êtes bien bon », répondit-elle d'un air singulier.

René se demanda quelle maladresse il avait involontairement commise pour l'avoir froissée. Il ne lui vint pas un instant à l'esprit que Jeanne

Digitized by Google

Kaan pouvait être dépitée d'avoir appris ses intentions au sujet de son mariage.

La conversation ramenée sur la musique demeura languissante. Bientôt Jeanne s'excusa de se sentir si fatiguée et demanda qu'on la fît reconduire.

« Nous allons t'accompagner nous-mêmes, fit Rachel, n'est-ce pas, René?

— Volontiers, à moins que je n'ennuie mademoiselle Kaan?

— Pas le moins du monde. C'est plutôt moi qui regrette de vous imposer une corvée.

— Vous en faites, des manières! reprit Rachel. Allons, soyez sages, les enfants, ou je vous mettrai au piquet, moi! »

Jeanne prit congé de ses hôtes. René promit de remonter quelques instants chez ses parents en ramenant sa sœur.

En chemin, les deux jeunes filles prirent rendez-vous pour la semaine suivante. Rachel irait passer l'après-midi du mardi chez son amie.

Elles marchaient sur le trottoir. René, sur la chaussée, toujours pensif, restait étranger à leur bavardage.

« René, tu boudes donc? lui demanda Rachel lorsqu'ils furent arrivés à la hauteur des boulevards.

— Moi? quelle idée bizarre!

Digitized by Google

— Tu n'ouvres pas la bouche, tu as été maussade presque toute la soirée.

— Merci de l'observation. Mais je croyais avoir été comme je suis toujours.

— Heureusement pour toi et pour les autres que tu es d'ordinaire plus expansif. Voyons, tu ne nous as pas soufflé mot de tes travaux. Tu ne viens déjà pas si souvent à la maison. Nous finirons par ne plus savoir rien de ce qui te concerne.

— C'est que je n'ai rien de bien intéressant à raconter.

— Avec ça. Autrefois tu nous mettais au courant d'une foule de choses. Tu daignais me confier tes intentions. Depuis un certain temps tu ne me communiques plus rien, à père et à mère non plus. Ils le constataient hier encore devant moi. Nous ignorons la date du prochain concours pour les hôpitaux, auquel tu comptes te présenter.

— La vérité, c'est que je ne suis pas encore décidé à tenter la chance au prochain concours. J'attends d'un jour à l'autre l'avis d'avoir à me préparer en vue de la mission d'études qui doit m'être confiée.

— Vous devez partir pour l'étranger? fit Jeanne qui écoutait attentivement.

— Oui, mademoiselle. Je serai chargé, avec un de mes confrères, d'aller prendre des notes

Digitized by Google

sur l'organisation des hôpitaux au point de vue de la chirurgie en Écosse, en Allemagne et en Autriche.

— Alors ce sera un long voyage?

— Un voyage de plusieurs semaines, oui.

— Et... vous vous marierez avant de vous mettre en route?

— Certes non; mais à mon retour probablement. Pourquoi cette question, mademoiselle?

— Oh! je n'ai pas voulu être indiscrète. C'est parce que... au cours du dîner... vous avez parlé d'un mariage... auquel vous songiez.

— Parfaitement. Mais il ne s'agit pas encore pour moi de m'installer.

— Tu vois bien, René, reprit Rachel, que tu as des secrets pour ta sœur. Il faut te tirer les vers du nez. Tout cela est entièrement neuf pour moi. »

Ils étaient parvenus au faubourg Poissonnière, quartier où demeurait la famille Kaan. Rachel voulait accompagner Jeanne jusque chez elle, mais celle-ci ne souffrit pas que son amie passât la porte cochère. Elle la remercia de la « bonne soirée », l'embrassa, souhaita beaucoup de succès à René au retour de sa mission et disparut.

La porte ne se fut pas plus tôt refermée sur elle, que Rachel dit à son frère :

« Je me suis tenue à quatre au dîner et toute la soirée pour ne pas te questionner devant Jeanne.

Digitized by Google

Qu'est-ce que c'est que cette histoire de mariage?

— C'est une histoire des plus simples. Je suis fiancé secrètement depuis plusieurs années avec la sœur de Dupan et je...

— Avec la sœur de Dupan! Ah! mon pauvre ami!

— Que signifie cette exclamation? »

Rachel se tut. René eut toutes les peines du monde à la tirer de son mutisme. Finalement, elle lui avoua que n'importe quel mariage avec une non juive lui paraissait de la part de son frère une imprudence; mais il ne pouvait assurément pas plus mal choisir que les Dupan. Elle avait quelquefois été invitée chez eux à des soirées avec René, et par conséquent avait été à même de juger quelle bourgeoisie hautaine et fermée y fréquentait. Elle s'était fort bien aperçue, quant à elle, de la contrainte avec laquelle on l'accueillait, et si cela n'avait pas été pour faire plaisir à René, elle n'aurait jamais remis les pieds dans cette maison. Plus d'une fois, elle avait surpris chez les invités des regards qui la désignaient clairement. Elle avait lu sur les lèvres des uns ou des autres des interrogations comme celle-ci :

« Qu'est-ce que cette juive vient faire ici? »

Son flair de femme ne la trompait pas : elle, et sans aucun doute René, étaient regardés comme des intrus.

« Mais c'est avec Hélène, ce n'est pas avec

Digitized by Google

les hôtes de sa famille, que je vivrai, répondit René.

— T'imagines-tu qu'une jeune femme renonce aisément aux relations qu'elle a dans son monde, et qu'elle s'en affranchit entièrement? Je te souhaite bien du bonheur. Mais que veux-tu, je ne suis pas sans crainte, tandis que...

— Tandis que quoi?

— Rien, une idée que j'avais caressée et qui n'a plus de raison d'être.

— Mais encore?

— A quoi bon, puisque c'est impossible?

— Tu es énervante, en vérité. On ne commence pas ses phrases pour s'arrêter sur des sous-entendus incompréhensibles.

— Eh bien, j'avais pensé à Jeanne pour toi.

— Quelle plaisanterie!

— Mon Dieu, que les hommes sont donc sots! Tantôt ils sont assez fous pour se croire adorés de femmes qui n'ont seulement pas fait attention à eux; tantôt ils ne remarquent pas une fille jolie, intelligente, distinguée, instruite et bonne qui se dessèche pour eux!

— Mais qu'est-ce qui te donne à supposer...?

— Je ne suppose rien. Il y a longtemps que j'en ai des preuves : tu plais énormément à Jeanne.

— Ah! je la plains de tout mon cœur. Mais j'aime Hélène, je suis engagé vis-à-vis d'elle : j'en ai parlé aujourd'hui même à nos parents.

Digitized by Google

— Ont-ils reçu la nouvelle avec empressement?

— Eh non! Cela n'a pas marché tout seul, tant s'en faut. Tu t'en rends bien compte, au fait, puisqu'on t'avait parlé d'une dispute entre père et moi. C'est pour cela que tu m'as trouvé si maussade.

— Mon pauvre René! »

De nouveau, l'angoisse qui deux fois déjà s'était emparée de lui dans la journée, l'avait saisi au gosier. L'opposition qu'il rencontrait autour de lui le tourmentait. Mais qu'était cette peine auprès du doute qui le harcelait maintenant sur les véritables dispositions des Dupan à son égard! Les avertissements de sa sœur sonnaient juste. Ils réveillaient l'écho d'anciennes réflexions auxquelles l'espoir avait imposé silence. Ils produisaient sur lui plus d'effet qu'avant le dîner, les récriminations de son père ou l'émotion de sa mère. Encore deux nuits et toute une journée d'attente! Comme il brûlait d'être au dimanche matin, de serrer Hélène dans ses bras, de savoir à quoi s'en tenir! Car, malgré lui, un terrible pressentiment perçait à travers toutes ses pensées : Que devenir, si les Dupan répondaient à Hélène comme ses parents lui avaient répondu à lui-même?

Rachel et son frère marchèrent côte à côte sans plus rien ajouter. Ils arrivèrent rue Vieille-du-Temple, devant le domicile de leurs parents.

Digitized by Google

René eut quelque hésitation à monter avec sa sœur. N'était-il pas, pour lui, préférable de retourner chez lui, à l'appartement qu'il occupait au boulevard de Magenta? Ce serait éviter une nouvelle scène pénible, qui du reste n'avancerait à rien. Mieux valait n'aborder son père et sa mère qu'après avoir causé avec Hélène. Il tendit donc la main à sa sœur, en la priant de prévenir M. et Mme Lewy qu'il viendrait sans doute le lundi.

« Tu as tort, dit Rachel, de ne pas monter, père et mère croiront qu'il t'est arrivé quelque chose. »

Il suivit sa sœur, décidé à trancher net toute discussion.

Cette résolution fut inutile. Car M. et Mme Lewy se bornèrent à entamer l'éloge de Jeanne Kaan, et prièrent instamment leur fils de venir plus souvent dîner chez eux. Ils souhaitaient que René s'arrangeât pour passer presque tous les soirs une heure ou deux en leur compagnie, tant qu'il serait célibataire. Le jeune homme expliqua qu'il avait beaucoup à faire, que cela le dérangerait trop de quitter chaque soir son quartier, et que les préparatifs de son voyage allaient sans doute l'absorber. « Je voudrais, dit-il, que tout fût en ordre avant mon départ. » M. et Mme Lewy ne répondirent pas; Rachel les observa.

Lorsque René prit congé de ses parents, il trouva dans leur poignée de main et dans leurs

Digitized by Google

paroles, quelque chose de particulièrement tendre, quelque chose de comparable à la sollicitude qu'ils témoignaient lorsque, petit enfant, il était affligé de quelque bobo. Rachel aussi fut, non pas plus affectueuse, mais autrement affectueuse que de coutume. Cette sympathie discrète produisit sur lui une impression désagréable : des explications franches lui eussent paru moins pénibles.

Tout le long de la route, il se sentit oppressé, gêné surtout de ne pouvoir assembler d'idées précises. Des ébauches de pensées tourbillonnaient confusément dans son cerveau. C'était insupportable. Tantôt il repassait le débat qu'il avait dû soutenir contre son père avant le dîner, tantôt il recommençait mentalement sa promenade jusqu'au quai de Béthune, tantôt il revoyait Hélène, Henri, les Dupan; tantôt encore, c'étaient des phrases de Rachel ou des intonations de Jeanne, qui lui tintaient aux oreilles. A quoi tient la destinée tout de même! S'il avait plus souvent eu l'occasion de rencontrer l'amie de Rachel, il y avait de fortes présomptions pour que les charmes de la jeune fille l'eussent attiré, car elle était superbe et très cultivée. Et comme on l'eût fêté dans l'entourage de Jeanne Kaan! On l'eût choyé, dressé sur un piédestal; ses parents à lui eussent été dans l'enthousiasme, au lieu que maintenant une ère de discordes et d'incertitudes s'ouvrait devant lui. Qu'importe après tout, s'il

Digitized by Google

s'unissait à sa chère petite Hélène! Le bonheur n'en serait que plus doux, après les épreuves. Oui, mais en sortiraient-ils victorieux l'un et l'autre? Hélène et lui-même ne faibliraient-ils pas? En vain il essayait de se griser. D'indéfinissables tressaillements d'anxiété traversaient son esprit, et toujours surgissait comme un refrain l'agaçante, l'obsédante, la torturante pensée : « Et tout cela, parce que je suis juif! »

René grimpa ses deux étages, dans un état de colère, d'autant plus impétueuse qu'il ne savait sur quoi se fixer, ni à qui s'en prendre. Il avait oublié de dire son nom au concierge. Une voix d'homme cria derrière lui, mal assurée : « Qui va là? » Il répondit d'un ton rogue : « Docteur Lewy! » Ses souliers craquaient dans l'escalier. A chacun de ses pas, il entendait comme une exclamation aigre et brève qui le poursuivait, montait avec lui, sortait de sous ses pieds, scandait sa marche au milieu des ténèbres : juif! juif! juif! juif! Il alluma sa lampe, voulut travailler. Les lignes dansaient devant ses yeux. De guerre lasse, il se jeta sur son lit. Deux figures se dressèrent devant lui, se détachant dans l'ombre. L'une souriait tristement : c'était celle d'Hélène Dupan. L'autre se plissait amèrement : c'était celle de Jeanne Kaan.

Digitized by Google

Digitized by Google

VII

« Comme un homme que sa mère console, ainsi je vous consolerai. »

(*Is.*, LXVI, 13.)

L'atelier d'Henri donnait sur le boulevard du Montparnasse. Lorsque le peintre eut fini l'ébauche de sa sorcière, la nuit était complètement tombée. Il avait achevé son travail, à la lueur de la lampe électrique ingénieusement installée selon son désir. La pendule marquait sept heures trois quarts.

Henri, qui n'était pas l'homme des longues méditations, prenait ses décisions tout d'un coup, suivant les circonstances. Il alla dîner dans un restaurant du voisinage, où plus d'une fois il avait pris ses repas, puis descendit sur le boulevard Saint-Michel, cigarette aux lèvres et, vers dix heures, rentra chez lui. Une pièce à côté de l'atelier lui servait de chambre à coucher. Lorsqu'il était, selon son expression, dans une crise de

Digitized by Google

travail, il y passait souvent plusieurs nuits de suite, pour être plus tôt à sa besogne. Cette chambre lui tenait aussi lieu de pied-à-terre pendant les absences de sa famille.

Il n'envisagea pas les conséquences possibles de sa conduite, ne se traça pas de plan : il couchait chez lui et non pas quai de Béthune, parce que cela lui plaisait ainsi. Toutefois, il résolut d'aller trouver René le lendemain pour lui dire, il ne savait pas au juste quoi, mais enfin pour lui parler.

Il partit en effet de bonne heure.

Au boulevard de Magenta, la concierge l'avertit que le docteur Lewy était déjà sorti, mais elle ignorait s'il était à sa clinique, ou à l'hôpital. D'ordinaire, il ne quittait la maison qu'une heure plus tard. Une chose seulement était sûre, c'est que monsieur était rentré la veille vers onze heures, et avait oublié de donner son nom ; « même que son homme avait dû courir après ». Du reste, le docteur était très préoccupé depuis quelque temps, c'était visible : il ne s'informait plus, en passant devant la loge, de la santé, ni des progrès à l'école du petit garçon.

Henri coupa court à ce bavardage et se rendit à l'hôpital Lariboisière.

On n'avait pas vu passer M. Lewy. Pour plus de sécurité, on lui conseilla de s'informer dans la salle du docteur Perrigue où le jeune chirur-

Digitized by Google

gien venait assez régulièrement. Là, les renseignements seraient sans doute plus précis.

Henri rencontra l'interne qu'il connaissait pour l'avoir vu en différentes occasions à la salle de garde. Ce dernier commençait la visite. Le chef, expliqua-t-il, l'avait chargé de la faire, et ne devait venir que sur les onze heures donner un coup d'œil. Une grosse opération l'appelait en ville. Lewy l'accompagnait probablement, car Perrigue l'emmenait souvent à titre d'aide en clientèle. Il y avait donc peu de chances que le jeune homme vînt à l'hôpital. Henri remercia l'interne et se demanda, très perplexe, comment il arriverait à mettre la main sur René.

Peut-être obtiendrait-il quelque éclaircissement chez les Lewy? Il se dirigea vers la rue Vieille-du-Temple.

Ce fut Rachel qui le reçut : elle n'avait pas de classe le samedi matin. M. Lewy était à la *choule*[1] où il assistait de temps en temps aux offices; Mme Lewy faisait des courses; la bonne était au marché.

« Monsieur Henri, quelle surprise! fit Rachel en ouvrant la porte. Il y a des éternités qu'on ne vous a vu ici. Entrez donc.

— Vous êtes seule, mademoiselle?

— Oui. Cela ne vous effraie pas, je suppose?

1. Synagogue. (*Note de l'auteur.*)

Digitized by Google

— En aucune façon. J'ai une simple question à vous poser. Savez-vous où est René? J'aurais besoin de causer avec lui. »

Rachel le précéda au salon, ouvrit les volets.

« Comme vous dites cela gravement! reprit-elle. Il ne vous arrive pas malheur au moins?

— Pas précisément... c'est-à-dire pas à moi.

— A personne de chez vous, non plus, j'espère?

— Non, ou plutôt le malheur n'est pas encore consommé. Enfin, pourriez-vous me dire, mademoiselle, où et quand il y a moyen de le voir aujourd'hui?

— A l'hôpital, j'imagine.

— J'en viens. Il n'ira pas de la journée.

— Alors je donne ma langue aux chats. Il a passé hier la soirée ici. Il n'a fait mention de rien touchant l'emploi de sa journée.

— Tant pis; je retournerai chez lui cet après-midi. »

Henri fit mine de se lever. Rachel le retint d'un geste.

« Y aurait-il par hasard indiscrétion à vous demander ce dont il s'agit? S'il s'avisait de venir, nous le préviendrions, mes parents et moi. »

La jeune fille était parfaitement certaine que son frère ne viendrait pas de la journée. Mais elle brûlait de connaître la nouvelle qu'Henri désirait tant lui annoncer. Le peintre balança, puis subitement :

Digitized by Google

« Il est resté hier soir avec vous, m'avez-vous dit?

— Oui.

— Vous a-t-il fait part de ses intentions?

— Quelles intentions?

— Au sujet de son mariage?

— Avec mademoiselle votre sœur? C'est hier en effet qu'il en a parlé pour la première fois.

— Ah! Qu'est-ce que vos parents ont dit?

— Je n'étais pas là, lorsqu'il s'en est ouvert à eux. Pourquoi?

— Parce que... mademoiselle.... Enfin, voilà, d'un mot... Mon père et ma mère s'opposent tous deux à ce mariage. »

Rachel eut peine à contenir sa joie. Elle avait envie de se jeter au cou de Dupan.

Henri continua :

« Ma sœur est bouleversée. »

Rachel fut prise d'un élan de pitié.

« Je comprends cela. Pauvre demoiselle! René va être navré.

— Oui, ils s'aiment bien tous deux. Je ne sais pas ce que je ferais à leur place... »

Rachel avança la tête, écarta les deux mains en signe d'embarras. Évidemment, c'était une triste situation.

Il y eut une pause. Le peintre poursuivit :

« Si, je sais ce que je ferais. Je passerais outre aux volontés de mes parents.

Digitized by Google

— On dit ces choses-là plus facilement qu'on ne les exécute.

— Cela dépend des caractères. Voyons, mademoiselle, vous ne trouvez pas cela honteux, que des parents contrecarrent les projets de jeunes gens qui s'aiment?

— Dans certains cas, cela vaut peut-être mieux que de favoriser une union mal assortie.

— Vous parlez pour votre frère?

— A Dieu ne plaise! Je voulais dire en général. Ce n'est pas la mode aujourd'hui de prendre le parti des parents. Mais il me semble qu'ils voient souvent plus juste que leurs enfants parce qu'ils ne se laissent pas emporter par la passion.

— C'est fort bien, repartit Henri très sèchement en se levant. Je me félicite de vous avoir mise au courant, mademoiselle. Il est impossible de tomber sur une meilleure interprète, pour justifier mes parents auprès de votre frère. Je vous prie donc de vouloir bien lui notifier que mon père lui défend de remettre les pieds chez nous. Ce sont ses paroles textuelles. Si votre frère témoigne quelque étonnement, vous pourrez lui expliquer que ma tante a trouvé indécent de la part d'un j... d'un israélite d'avoir levé les yeux sur sa nièce. Et si tout cela le chagrine, vous vous chargerez mieux que n'importe qui de lui faire comprendre en quoi M. et Mme Dupan ont vu juste. Moi je prendrais moins habilement leur défense,

Digitized by Google

car, je vous l'avoue, je les blâme de toute ma force. Il est vrai que je ne suis pas raisonnable, moi. On me le répète tous les jours. Adieu, mademoiselle. »

Rachel essaya de répliquer. Il ne se laissa pas interrompre, marcha tout en parlant jusqu'à la porte, fit une révérence très correcte et sortit.

Des sentiments très complexes se partagèrent l'esprit de la jeune fille. D'abord elle fut irritée contre Dupan qui avait été tout simplement grossier à son égard. Était-elle responsable de ce qui arrivait? Pourquoi faire retomber sur elle sa mauvaise humeur? Puis elle reporta sa pensée sur René. Certes, ses souffrances seraient grandes. Blessé dans sa fierté, déçu dans son amour, il s'insurgerait contre le destin. Mais ne valait-il pas mieux que ses espérances fussent brisées net? Depuis trop longtemps déjà il s'était plu à se repaître de chimères. A sa mère et à elle-même incombait dorénavant la mission de le consoler; ni l'une ni l'autre ne faillirait à son devoir. Mais la fiancée sacrifiée se consolerait-elle? Bah! il le faudrait bien. C'était sa faute d'ailleurs. Si, moins imprévoyante, elle avait plus réfléchi aux tendances de sa famille, au lieu de se bercer complaisamment de dangereuses illusions, elle n'aurait pas agi avec cette coupable légèreté. Il est vrai que de tels jugements sont faciles à porter pour des tiers. Avait-elle bien le droit,

Digitized by Google

elle, la sœur de René, de reprocher à Hélène Dupan son inclination pour le jeune homme? Qu'eût-elle fait elle-même à sa place? Ne se serait-elle pas éprise de René? C'est qu'il était vraiment gentil avec ses cheveux bouclés et ses grands yeux intelligents et son collier de barbe noire soyeuse, et ses larges épaules; c'est qu'il était joliment distingué, et pas poseur, et bon, et doux, et honnête! Ah, si jamais elle en avait rencontré un pareil, comme elle se fût donnée à lui de toute son âme! Et il y avait aussi une autre personne qui ne demanderait pas mieux que de se donner à lui, et à cette personne, elle en était bien sûre, la nouvelle annoncée par Henri Dupan ne serait pas désagréable!

Rachel s'installa dans sa chambre devant la table qui lui servait de bureau et prit du papier à lettre. Pendant de longues années, elle s'était abstenue, comme le faisaient encore ses parents, d'écrire le samedi; mais la nécessité d'un travail régulier en vue des examens, les besoins de sa profession avaient triomphé de ses scrupules et elle avait renoncé à l'observance stricte du *schabess* [1]. Elle écrivit :

« Ma chère amie,

« Puisque tu as été mise par hasard au courant des projets matrimoniaux de mon frère, j'ai

1. Samedi. (*Note de l'auteur.*)

Digitized by Google

pensé qu'il ne serait pas sans intérêt pour toi d'apprendre que ces projets semblent se briser contre d'infranchissables écueils. Mon père et ma mère se montrent très hostiles, comme tu as pu t'en convaincre; mais surtout la famille de la jeune fille met son veto : le frère sort d'ici. Je ne te cacherai pas qu'au fond je considère cette anicroche comme un événement très heureux pour nous tous. René aurait commis une sottise dont il se serait repenti tôt ou tard. N'es-tu pas de mon avis?

« J'espère que tu ne me sauras pas mauvais gré de t'immiscer dans nos affaires? En tout cas, si cela t'amuse, je te donnerai de plus amples détails mardi. Car d'ici là les choses entreront sans doute dans une phase nouvelle.

« Je t'embrasse affectueusement.

« RACHEL. »

P.-S. « Inutile, n'est-ce pas, de te recommander de garder cette petite histoire pour toi? »

Elle relut sa lettre, la mit sous enveloppe, écrivit l'adresse de Jeanne Kaan.

Ensuite, elle commença une lettre pour René, mais elle la chiffonna aussitôt. Il était préférable de lui envoyer un télégramme. Elle en rédigea le brouillon :

« Mon cher René, passe à la maison dès que tu pourras. M. Henri Dupan est venu. Il m'a chargée

Digitized by Google

d'une commission pour toi. Il t'avait cherché chez toi et à l'hôpital. S'il est retourné te voir et s'il t'a rencontré, tâche de venir tout de même. Baisers.

« RACHEL. »

Dès que Mme Lewy rentra, Rachel l'informa de la visite qu'elle avait reçue et lui soumit le télégramme qu'elle destinait à son frère. Mme Lewy en approuva la teneur. « C'est suffisamment clair, pensa-t-elle, sans pourtant être trop explicite. De la sorte, René sera préparé au choc qu'il va recevoir. Je suis assurément peinée du chagrin qu'éprouvera mon fils, mais je n'en remercie pas moins Dieu de le sauver ainsi du mauvais pas où il songeait à s'engager. Les dissensions que je redoutais ne se produiront pas au sein de la famille. Au contraire, comme j'aurai à combler de mes soins mon enfant malade, j'aurai l'occasion de le ressaisir complètement. »

Rachel porta le télégramme à la poste; elle prit en même temps la lettre adressée à Jeanne, mais sans en parler à sa mère.

M. Lewy, instruit à son tour des événements, se promena de long en large, en gesticulant beaucoup. « Les choses s'arrangent d'elles-mêmes, déclara-t-il. C'est un avertissement pour René. Car on a beau faire et beau dire : un *yitt* est un *yitt* et le mieux pour lui est de vivre au milieu

Digitized by Google

des *yitts*. » Puis, revenant aux Dupan, il essaya, d'après les indications qui lui étaient données par Rachel, de reconstituer la scène telle qu'elle avait dû se passer, et assura que, pour une fois, il y avait lieu de se réjouir de ce qu'une tante eût réussi à empêcher un mariage en faisant *kalliess*[1].

1. Répandre des médisances en vue de faire échouer une entreprise quelconque. (*Note de l'auteur.*)

Digitized by Google

Digitized by Google

VIII

« Périsse le jour où je suis né, et la nuit qui a dit : Un homme a été conçu. »
(*Job*, III, 3.)

Ce fut seulement dans l'après-midi, sur le coup de deux heures, que René regagna son appartement. Après avoir, comme le supposait l'interne de l'hôpital, assisté le docteur Perrigue dans une opération, il avait déjeuné avec son maître.

La concierge lui raconta qu'un monsieur était venu de grand matin le demander et avait paru désappointé de le manquer. Il s'informa, tâcha de deviner quel était ce visiteur matinal. C'était, disait la bonne femme, un monsieur qu'elle avait déjà vu quelquefois, mais elle ne pouvait pas le dépeindre d'une façon particulière. René ne reconnut pas le signalement d'Henri.

En entrant dans son cabinet, il vit une carte télégraphique. C'était le mot de Rachel. Il s'approcha vivement, lut la carte. Un éclair passa

Digitized by Google

devant ses yeux : Le visiteur n'était autre que Dupan. Ne l'ayant pas rencontré, le peintre s'était rendu rue Vieille-du-Temple. Pour apporter tant d'empressement, il fallait que son ami eût des choses importantes à lui communiquer. Il s'agissait évidemment d'Hélène. Une sueur froide inonda le front du chirurgien. Il se laissa tomber sur son fauteuil. Si la situation n'avait pas été grave, pourquoi cette démarche d'Henri? René prit de nouveau le télégramme et en pesa chaque mot. « M. Henri Dupan est venu. Il m'a chargé d'une commission pour toi... s'il t'a rencontré, tâche de venir tout de même. »

A la vérité, il n'y avait rien là qui fût de mauvais augure. C'était tout de même bête de sa part de se créer des soucis à propos de tout. Depuis la veille, il était dans une surexcitation maladive. Dupan avait peut-être tout simplement désiré lui annoncer plus tôt la bonne nouvelle; ou bien il souhaitait l'emmener le jour même chez ses parents pour lui permettre de plaider sa propre cause? Oui, c'était plutôt cela, et alors, mis au courant, son père et sa mère à lui, et Rachel allaient s'efforcer de lui faire partager leurs préventions. Mais ce serait peine perdue, car il était bien décidé à ne pas se fâcher, à leur répondre avec patience, à les assurer qu'il ne voulait pas brusquer les choses. Les prendre par la douceur, voilà ce qu'il convenait de faire pour leur laisser le temps

Digitized by Google

de s'habituer à la perspective de voir Hélène entrer dans la famille. Mais tout cela, c'étaient des hypothèses qui ne reposaient sur aucun fondement. Pourquoi se mettre martel en tête lorsqu'il était si simple d'en finir avec ces incertitudes qui n'avaient que trop duré?

René appela le garçon, qui, trois fois par semaine, faisait le service de sa consultation, le pria de faire attendre au cas où l'on viendrait le demander : son absence ne devait pas être de longue durée; une course urgente l'appelait au dehors.

Sur le boulevard, il courut plus qu'il ne marcha, héla le premier fiacre qu'il croisa, sauta dans la voiture. Le trajet lui parut interminable; ces chevaux étaient empaillés! Enfin il arriva. Sa mère lui ouvrit elle-même : elle l'attendait.

« Qu'est-ce qu'il y a donc, mère?

— Ne t'agite pas ainsi, mon enfant. Viens et conduis-toi en homme. »

Elle l'emmena dans la salle à manger, s'assit à côté de lui, lui prit la main.

« Ton père avait raison hier, tu vois. Si tu nous avais confié tes intentions dès le début, nous t'aurions dissuadé à temps; tu te serais épargné bien des tourments.

— Est-ce qu'on me refuse Hélène?

— Oui. Résigne-toi.

— Me résigner! J'y cours

Digitized by Google

— Ne fais pas de folie. D'ailleurs on ne te recevra pas.

— Comment, on ne me recevra pas?

— Non, les Dupan te ferment purement et simplement leur porte. Tu nous reprochais notre étroitesse d'esprit, mon ami. Regarde donc les autres!

— Et Henri, qu'est-ce qu'il pense?

— Je ne sais rien de plus. C'est Rachel qui l'a reçu ce matin. Moi, j'étais sortie. Il était, paraît-il, en colère.

— Il n'a pas dit où je pourrais le rejoindre?

— Non. Il a seulement rapporté les paroles de ses parents et de sa tante.

— Et de sa tante?

— Oui, c'est elle qui mène la maison. Elle a prononcé le mot d'insolence.

— Et Hélène? »

Mme Lewy haussa les épaules. René tira sa montre. Il grommela : « Il faut que je rentre chez moi. J'irai chez Henri, après quatre heures. » Sa mère l'observait. Il avait avalé la pilule sans trop crier. Quelques accès d'abattement, une période de travail acharné et la blessure se cicatriserait. Connaissant son René, elle ne craignait pas qu'il succombât à une crise sentimentale. Ce n'était pas, heureusement, un garçon enclin à se consumer en d'irréalisables rêvasseries. S'il avait une volonté de fer, il l'appliquait à se discipliner lui-même non moins qu'à maîtriser les événe-

Digitized by Google

ments. Il se dompterait. L'essentiel était de prévenir quelque acte de violence, dans les premiers jours.

« Que vas-tu faire? lui demanda-t-elle pleine de sollicitude.

— Est-ce que je sais? Cela dépendra de ce que me dira Dupan.

— Écoute. Promets-moi de ne pas nous faire de peine à ton père et à moi?

— Je ne comprends pas.

— Depuis hier, tu nous as causé plus de soucis que dans toute ton enfance et ta jeunesse réunies. Nous n'avons pas fermé l'œil de la nuit, ton père ni moi. Tu sais à quel point nous t'aimons, et combien nous avons confiance en toi. Eh bien, je t'en supplie, ne brise pas ta vie par des résolutions trop promptes. Va voir ton ami si tu veux, mais reviens ici ensuite. »

Elle plongeait son regard dans les yeux de son fils, essayant de lire dans la pensée du jeune homme. La tendresse qui débordait de sa voix et de son attitude produisit sur René l'effet d'un baume qui calme par son application même une cuisante douleur. Il promit de revenir dans la soirée, après avoir vu Dupan. Elle tendit les joues. Il l'embrassa. Alors, elle lui enlaça le cou de ses deux bras, lui parla dans l'oreille, comme à un petit garçon qui s'est blessé : « Ne te désole pas, mon enfant, ça n'en vaut la peine. Il y a

Digitized by Google

d'autres jeunes filles sur terre qui la valent bien, va! » L'image de Jeanne Kaan traversa confusément la mémoire de René. Il se dégagea. Sa mère le reconduisit jusqu'au seuil de l'antichambre en exigeant, à deux reprises encore, la promesse qu'il reviendrait après avoir quitté Dupan.

Le chirurgien remonta dans sa voiture, se fit reconduire à son domicile et congédia le cocher. Sa tranquillité relative l'étonna. Un mariage avec Hélène devenait impossible, il n'y avait pas moyen de se le dissimuler. Mais il n'éprouvait pas cette impression de vide épouvantable qu'il aurait cru. Était-ce parce qu'en présence d'une réalité certaine son esprit lucide se ressaisissait? Était-ce que, sans se l'avouer, il n'avait jamais considéré ce mariage comme une nécessité? Était-ce que ses sentiments n'avaient pas le caractère exclusif de la passion, soit qu'Hélène fût demeurée pour lui, en fait, une excellente amie plus qu'une fiancée, ou qu'il ne fût pas accessible aux amours accaparantes? Toujours est-il que, dans son désir de causer avec Henri, dominaient la curiosité, l'orgueil froissé et non pas la souffrance poignante de l'arrachement. Qu'est-ce que les Dupan avaient dit, au juste, pour expliquer leur décision? Quelle impression leur refus avait-il produite sur Hélène? Comment la tante s'était-elle mêlée de l'affaire, et sur quel ton l'épithète injurieuse, le mot qui creusait l'abîme, avait-il été articulé? « Ce juif! »

Digitized by Google

Allons ! il fallait en prendre son parti ; il n'y avait pas moyen d'anéantir d'un seul coup les calomnies entassées par des siècles d'ignorance. Juif il était né, juif il resterait, bon gré mal gré. Le bouillonnement de rage et de dégoût en face de la sottise humaine remuait, comme la veille, la masse des pensées et des sentiments minuscules, dont se compose la vie intellectuelle. Par une sorte de réaction soudaine, il se sentit envahi d'une immense sympathie pour tous les malheureux auxquels, ici ou là, on imposait l'affront de leur origine juive. Puisqu'il était juif avant tout aux yeux des gens, il serait avant tout juif dans sa manière d'être !

Dans son salon, une femme accompagnée d'une enfant attendait. Il l'introduisit dans son cabinet et lui offrit une chaise. Il lui demanda ce qui l'amenait. Elle exposa qu'elle était envoyée par une infirmière de ses amies, Mme Maugras, qui l'avait autorisée à se recommander d'elle, et qui lui avait beaucoup vanté l'habileté de Monsieur le docteur. Sa petite fille avait eu, l'hiver précédent, « des maux sur le corps », et puis ça avait disparu, grâce à un sirop fortifiant. Mais maintenant, sur la poitrine était venue une grosseur qui la faisait beaucoup souffrir, et la petite dépérissait, se plaignant jour et nuit. Enfin, il devait y avoir de l'humeur là dedans, et alors elle espérait que Monsieur le docteur ordonnerait une

Digitized by Google

bonne pommade. Il la pria de déshabiller la fillette, coucha l'enfant sur une chaise longue, examina, palpa. C'était un gros abcès, qu'il fallait ouvrir. Comme la mère se récriait, il la rassura en affirmant que ce ne serait rien, et que la fillette serait immédiatement soulagée. L'enfant frissonnait de peur, claquait des dents. Il lui pinça le bras, l'assura que ça ne lui ferait pas plus mal que ça. La mère protesta encore, mais plus faiblement. C'est qu'elle n'était pas riche, c'est qu'elle travaillait en journées, et une opération, ça coûte peut-être bien cher? Il sourit amèrement, sans répondre. En quelques instants l'habile praticien eut nettoyé la partie malade, flambé ses instruments, préparé des linges. Il conseilla à la mère de sortir dans la pièce voisine afin de s'épargner une émotion inutile. Celle-ci préféra rester, « rapport à la petite » qui geignait : « maman, maman ! » René pratiqua une large incision. La patiente poussa un cri, plus d'effarement que de douleur, puis se mit à pleurnicher. Un flot jaune verdâtre, bientôt après sanguinolent, s'écoulait. Il l'étancha aussitôt d'un tampon d'ouate, et le pansement terminé, sonna le garçon, auquel il commanda d'apporter un verre d'eau sucrée, avec un peu de cognac, pour ravigoter la gamine. L'enfant se régala, heureuse de ne plus souffrir. Elle riait maintenant. « C'est fini, dit-elle, ça ne fait plus toc, toc, dans mon corps, *j'ai frais.* »

Digitized by Google

Le chirurgien invita la mère à la coucher, dès qu'elle serait à la maison, à la garder au lit tout un jour, puis à la lui amener de nouveau le surlendemain. Il nota son adresse en la priant de le prévenir, s'il survenait la moindre des choses; mais aucune complication ne surviendrait probablement. La femme se confondit en remercîments, porta la main à sa poche, demanda combien ça faisait. Il répondit : « Ce n'est rien », tout en aidant la petite à se rajuster. La mère insista. « Rien, c'est tout de même trop peu. » Elle aurait désiré payer au moins « les fournitures ». « Ce sera pour une autre fois, reprit-il, s'il y a quelque chose de plus sérieux. » Il la poussa vers la porte.

Elle répétait merci, merci encore. Si jamais elle pouvait lui servir à n'importe quoi, il n'avait qu'à compter sur elle. On ne sait pas, comme on a besoin des gens des fois. Désireuse de manifester sa reconnaissance, elle dit à l'enfant : « Marie, embrasse donc le Monsieur qui t'a guérie. » La fillette tendit le museau. Il la souleva légèrement, appliqua un baiser sur la joue. La bonne femme, sur le pas de la porte, ajouta : « Je vous en prie, Monsieur le docteur, demandez-moi quelque chose. »

René sentit une bouffée d'ironie acerbe monter à son cerveau. Les sentiments intimes de l'homme reprenaient l'avantage sur les habitudes du praticien. Il céda à la poussée irrésistible :

Digitized by Google

« Vous direz partout que le docteur Lewy est un juif, vous entendez bien, un sale juif, un youtre; qu'il ruine ceux qui l'approchent, qu'il s'enrichit par l'usure, qu'il recueille le sang des petits chrétiens pour le faire cuire dans des pains azymes, et qu'il ne mange pas de cochon! »

La femme le regarda d'un air ahuri. Elle ne comprit pas très bien le sens de ses paroles, et répondit naïvement :

« Ah! pour sûr que non! Je dirai que vous êtes un *sirugien* très capable, et un homme très bon et que vous êtes bien gentil envers le pauvre monde. »

Il poursuivait son idée, éprouvant une joie féroce à s'avilir :

« C'est ça. Racontez que je soigne les gens gratis pour me faire de la réclame! On verra que c'est un truc de juif pour attirer la clientèle. Au revoir! »

Il frappa la porte derrière la femme interdite.

Il reçut encore un autre visiteur, un jeune homme élégant qu'il avait soigné pour une inflammation d'assez longue durée et qui venait lui payer ses honoraires.

« Combien vous dois-je, docteur? »

— Ce que vous voudrez. »

L'autre tira timidement de son portefeuille un billet de cent francs et le déposa sur la table. René griffonna un reçu, mit un timbre en mur-

Digitized by Google

murant : « Comme ça, vous serez sûr que je ne réclamerai pas deux fois ! »

Le jeune homme s'indigna :

« Oh ! docteur, quelle supposition !

— Dame ! On ne saurait prendre trop de précautions avec un juif ! »

Le visiteur croyant à une plaisanterie, sourit. Lewy reprit :

« Au fait, je me demande pourquoi vous venez précisément chez un chirurgien juif. Il y en a tant d'autres !

— Docteur, vous aimez à rire. Je ne fais pas de différence.

— Vous avez tort. Pourquoi faire profiter ces gens-là? Enfin, si ça vous amuse. Mais, j'ai tenu à vous prévenir, au cas où vous ne l'auriez pas deviné à mon type : je suis juif ! »

Le jeune homme se retira, commençant à trouver cette insistance d'assez mauvais goût.

L'heure de sa consultation passée, René se rendit chez Dupan. Prendrait-il une voiture? A quoi bon? Rien ne le pressait. Il ne s'agissait plus d'apaiser des doutes, mais les explications que son vieux camarade allait lui donner pouvaient tout au plus servir à confirmer l'arrêt d'exclusion prononcé contre lui. René prit l'omnibus. A plusieurs reprises, il fut tenté de descendre en route. N'était-il pas plus simple, somme toute, d'en rester là? Qu'est-ce qu'Henri lui apprendrait bien encore? A

Digitized by Google

mesure que le chirurgien approchait, une émotion désagréable précipitait les battements de son cœur. Ce qui l'attirait, c'était le besoin de connaître l'état d'esprit où se trouvait Hélène. Pourrait-il seulement la revoir? Car d'espérance, il n'en subsistait pas l'ombre. Quelques jours auparavant, il aurait cru la vie impossible sans elle, et de cet amour qu'est-ce qui resterait en définitive? Le souvenir de quelques baisers furtivement échangés, de pressions de mains, de conversations délicieuses et puis les remous de la vie les feraient pirouetter loin l'un de l'autre dans des sens différents. Et les choses auraient pu se passer tout autrement : ils auraient fondé une famille à eux deux; leur ménage eût été très uni comme celui de tel ou tel, car il se serait bien entendu avec sa petite camarade, sa petite fiancée, sa petite femme. René fermait les yeux. Il la voyait devant lui et le cou se détachait, souple et blanc, appelant les caresses. Il frissonna. C'était par trop bête, vraiment. Qu'est-ce qui les séparait? Des faits, des actes? Non, un mot : « juif! » Il ricana. Ses voisins tournèrent les yeux vers lui. Il eut envie de leur crier : « Eh bien oui, je suis juif, quoi! Ce n'est pas ma faute. Si ça vous gêne, tuez-moi. Et encore vous ne ferez jamais que ce ne soit pas un cadavre de juif, de juif, vous entendez! »

Il s'imaginait être entouré d'ennemis. Il leur tenait tête, les narguait. Qu'est-ce qu'on lui voulait?

Digitized by Google

Sa peau, oui ou non? Eh bien, qu'on la lui crevât une bonne fois, sa peau. Il verrait à se défendre. Car enfin il avait droit au soleil, à l'air. Il avait des yeux, des oreilles, un cœur. Un cœur! C'était justement ce qu'on lui contestait. Il se rappela un passage de Shakespeare où le vieux Shylock, ce pantin de comédie, cette tête à gifles, proclame en termes déchirants ses droits à la vie : « Quand on nous fait mal, ne pleurons-nous pas? quand on nous chatouille, ne rions-nous pas? » Certes, ce n'était pas d'aujourd'hui que dataient les divisions idiotes entre les hommes. Mais lui, qu'avait-il fait pour en être victime?

L'omnibus s'était arrêté au coin du boulevard du Montparnasse. René descendit, marcha jusque chez Dupan, frappa.

« Entrez! » cria la voix qu'il connaissait bien.

Il fit appel à toute sa volonté pour tourner le bouton de la porte; car une angoisse indicible le paralysait.

Henri Dupan n'était pas seul. Il causait avec deux messieurs.

« Ah! c'est toi, fit-il en se levant. Je t'attendais. Je te demande deux minutes. Assieds-toi. »

Il lui désigna un escabeau et le présenta sommairement :

« Le docteur Lewy. Messieurs Barbet et Formise. »

De courts saluts furent échangés. Il était ques-

Digitized by Google

tion d'une exposition et les deux personnages, chargés de l'organiser, s'entendaient avec l'artiste.

René fut content de ce répit. Il écoutait d'une oreille distraite, regardait machinalement les tableaux et les dessins épars dans l'atelier, lorsque la sorcière fraîchement peinte attira son attention. Il reconnut Mme Leguy et trouva l'idée plaisante.

Dix minutes à peine s'écoulèrent jusqu'au moment où les deux étrangers prirent congé du peintre. Après les avoir reconduits, ce dernier s'avança vers son ami.

« Tu as été chez toi? demanda-t-il d'un ton mal assuré.

— Oui. »

René accompagna son affirmation d'un signe de tête.

« Alors tu sais?

— Je sais que tes parents ne veulent pas. Mais j'ignore les détails.

— Mon pauvre ami, j'en suis écœuré. Ils sont au-dessous de tout. Pas l'ombre de pensée personnelle, pas de courage, pas de volonté. Je croyais au moins qu'ils se laisseraient attendrir à la vue d'Hélène. Eh bien, non. Ils n'ont pas plus de cœur que de cervelle. Ce sont des fantoches. Ils ont le trac de tout. Un cierge et des commérages, voilà leur boussole. Et ce qui me répugne, c'est qu'ils sont comme cela un tas de

Digitized by Google

bourgeois veules qui n'ont pas le courage de prendre une décision, et qui ont encore la prétention d'être la France, d'être la classe dirigeante. Tiens, voilà ce qui la mène la classe dirigeante! »

Il étendit le doigt vers le portrait de sa tante, dans une pose de mélodrame. En toute autre circonstance, le geste eût été d'un comique achevé. René fut au contraire réconforté par l'emportement d'Henri. Une fois de plus les deux amis sentaient à l'unisson.

« Mais qu'est-ce qu'ils t'ont dit, enfin? répliqua-t-il. Ils ont donné des raisons?

— Mais non! Est-ce qu'ils sont capables de raisonner. Ils ont dit non, voilà tout.

— Ils ont bien un motif à invoquer, un semblant de motif? continua René avec insistance.

— Leur semblant de motif, tu le connais bien. Ils ont déclaré qu'ils n'avaient rien de commun avec un juif. Pourquoi me forces-tu à le répéter? »

Il semblait que René attendît ce mot. Enfin il l'entendait prononcer en face de lui cette syllabe qui lui tintait aux oreilles avec obstination, et qui résonnait comme le rauque cri d'excitation du chasseur acharné à la poursuite de la bête traquée. Il bondit de son siège, marcha sur Henri, lui saisit le poignet, se mit à hurler :

« Pourquoi ne m'as-tu pas prévenu plus tôt, n. d. D., toi qui t'es prétendu mon ami? Pour-

Digitized by Google

quoi ne m'as-tu pas prévenu que je ne suis pas un homme comme les autres? Pourquoi m'as-tu reçu? Pourquoi as-tu permis à ta sœur de m'adresser la parole? Pourquoi ai-je été admis à votre table? Vous le saviez que j'étais juif, n'est-ce pas? Je ne vous l'ai pas caché. Alors il fallait me tenir à distance, il fallait me laisser croupir dans mon abjection. »

Il avait lâché Dupan, qui s'était reculé, terrifié de ce débordement de fureur. Il marchait à travers l'atelier, donnant des coups de poing sur le sofa, se prenant les cheveux.

« Car je suis un être abject. Un juif, pouah! c'est laid, c'est sale, c'est visqueux, ça pue! Tiens, avec mon nez courbé et mes yeux en amandes, est-ce que je suis f.... d'éprouver un sentiment un peu propre? Ouvre-moi le ventre, il en sortira de l'or et tu rattraperas un peu de ce que j'ai volé à toi et aux tiens! »

Il se frappait la poitrine.

« Entends-tu comme ça sonne l'or là dedans? Tiens, et mes doigts sont-ils assez crochus? »

Il allongeait ses doigts rendus rugueux par l'acide phénique et le sublimé, et qui portaient les cicatrices de coupures de bistouri.

« Ont-ils assez l'air de râteaux, hein? Et mon accent, est-il assez ignoble, dis? Est-ce que tu me comprends, car je ne parle pas ta langue, je parle allemand, turc, hébreu, juif, quoi! Réponds-moi

Digitized by Google

donc, dis. Ah! j'oubliais, et au régiment est-ce que je ne vous mouchardais pas tous, toi et les camarades? Est-ce que je ne m'entraînais pas à vous vendre, à vous trahir à la première occasion, histoire de me faire la main? »

Il s'était planté devant Henri, dont l'amitié saignait à voir tant de fiel vomi par ce garçon, d'ordinaire si maître de lui, dans une minute de suprême révolte.

« Mon pauvre vieux, mon pauvre vieux! se borna-t-il à répéter, tu me navres. Tu me fais autant de peine que ma sœur hier!

— Pauvre Hélène! » murmura René, subitement apaisé. La soupape avait laissé échapper le trop-plein des colères accumulées; il redevenait conscient de lui-même et de la réalité. « Pauvre Hélène, pourquoi ne me parles-tu pas d'elle? » Il se laissa choir sur une chaise, se prit la tête dans les mains.

« Tu ne m'en laisses guère le loisir, avoue.

— Pardonne-moi, mais j'avais ça sur le cœur. Il fallait que ça sortît. Qu'est-ce qu'elle devient dans tout cela?

— Elle se lamente, parbleu ; elle gémit, c'est-à-dire, elle gémissait, car je ne l'ai pas revue depuis hier au soir.

— Comment?

— J'étais tellement outré de leur abominable indifférence, à mon père, à ma mère et à ma

Digitized by Google

crétine de tante, que je n'y suis pas retourné. Ils commencent à m'assommer avec leurs idées rabougries. J'ai plein le dos de leur société.

— Alors, Hélène reste seule et sans défense?

— Mon cher, écoute. C'est toi que les choses regardent maintenant. Je me mets à ta disposition. J'agirai comme tu le désireras. Qu'est-ce que tu comptes faire?

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse? Tu ne me conseilles pas d'enlever ta sœur?

— Pourquoi pas?

— Écoute à ton tour. Quelle sera l'issue de ce roman, je n'ose pas me le représenter d'une manière précise. Mais je te jure une chose, c'est que je garderai l'inaltérable reconnaissance de ta conduite à mon égard. Nous sommes de trop bons copains pour que les misères dont nous ne sommes responsables ni l'un ni l'autre nous séparent. Est-ce ton avis aussi?

— Tope, riposta Dupan profondément touché, mais en affectant une apparence dégagée.

— Bien. Mais maintenant tu n'as pas réfléchi aux suites de l'acte auquel tu serais assez tenté de me pousser. Tu ne me vois pas épousant ta sœur en cachette, honteusement, piteusement, après des sommations, après un scandale, après un rapt?

— N...on... »

Dupan prononça non avec une moue significative en traînant sur l'n initiale du mot.

Digitized by Google

« Et moi, de mon côté, je ne me vois pas davantage l'arrachant à sa famille. Songes-y donc : Un juif séduisant une chrétienne! Mais c'est contraire à toutes les traditions, même au théâtre. Qu'un chrétien séduise ou enlève une belle juive, à la bonne heure! C'est admis... Par parenthèse, c'est assez bizarre que les *sales* juifs soient régulièrement entourés de *belles* juives. C'est peut-être pour les beaux yeux de nos femmes et de nos sœurs qu'on a eu la complaisance de ne pas nous écrabouiller tous. Il faut bien conserver quelques juifs pour obtenir des juives!... Donc, enlevant ta sœur, je ruine du coup ma carrière, je me ferme tous les débouchés, je suis honni, conspué... plus encore qu'on ne me fait l'honneur de me dénigrer tout bas chaque jour. Ajoute que ma situation n'est pas encore suffisante pour me permettre d'offrir à Hélène le bien-être auquel elle est habituée. Ce n'est pas avec les six à sept mille francs que je gagne actuellement que je puis l'entretenir comme il convient... à un juif.

— Mon pauvre vieux, reprit Dupan, en secouant la tête. J'admire ta sagesse. Je n'aurais pas ton sang-froid, à ta place.

— Il est joli mon sang-froid! Tu en as eu des preuves tout à l'heure.

— C'est bien le moins que tu rognes : on rognerait à moins! Alors, tu ne reverras plus Hélène?

Digitized by Google

— Ah, ce sera dur. » Ses yeux se mouillèrent. Il se mordit sur la lèvre, se tira la moustache. « Crois-tu qu'elle eût été bien malheureuse avec moi? » dit-il avec un sourire déchirant. Puis, se domptant, il ajouta : « Enfin c'est la destinée. Je ne suis pas capable de lui demander une entrevue pénible pour elle et moi et dont elle ait à rougir un jour. Toi, par exemple, tâche de la consoler. Tu me donneras de ses nouvelles. Je vais m'efforcer d'avancer mon voyage à l'étranger. Elle m'oubliera plus facilement.

— Pour ça, mon vieux, je n'en réponds pas; car elle t'aime beaucoup. »

René poussa un gros soupir.

« Vois-tu, dit-il, nous aurions dû prévoir tout cela. J'ai manqué de prudence. Enfin! Tu ne m'en voudras pas si je reste quelque temps sans te voir? Il vaut mieux que nous cessions momentanément nos relations. Ça nous mettra plus à l'abri des coups de tête. Mais après, pas de nuage entre nous, c'est convenu?

— C'est convenu. Où vas-tu?

— J'ai promis à ma mère d'aller lui rendre compte de notre entretien.

— Elle est bonne, ta mère. Ce n'est pas elle qui te contrarierait! »

René leva les yeux au plafond.

Henri reprit :

« Toi, tu as de la veine. Tu as au moins une

Digitized by Google

famille sur laquelle tu peux t'appuyer. Ma mère, à moi, ne pense qu'à son salut, mon père ne songe qu'à ses affaires. J'avais ma sœur. On va me séparer d'elle.

— Reste au contraire près d'elle pour lui servir de guide. Tu lui dois bien cela... et à moi aussi. »

Ils échangèrent une poignée de main.

Comme René soulevait le loquet de la porte, Henri le retint :

« Tu ne sais pas, vieux, à quoi je songe?

— Non.

— Eh bien, il me semble que c'est notre jeunesse qui s'envole ! »

Digitized by Google

Digitized by Google

IX

« Vanité des vanités, et tout est vanité. »

(*Eccl.*)

La nuit fut agitée : Hélène ne trouvait pas le sommeil. Elle manquait d'air; le battement de ses artères dans les tempes résonnait à ses oreilles. Elle avait les mains moites, les pieds brûlants. Il lui semblait percevoir des bruits de pas derrière sa porte. A chaque instant, elle croyait voir Henri pénétrer dans la chambre. Avait-il averti René? Tous deux s'étaient-ils concertés, et pourraient-ils arrêter une nouvelle ligne de conduite? René viendrait-il dès le lendemain? Car on n'aurait pas la cruauté de ne plus le laisser approcher. La tante Camille était capable de tels raffinements cependant. Ah! si c'était vrai! Plutôt que de supporter une pareille indignité, elle se sauverait coûte que coûte. Hélène se dressait sur son séant, prête à sauter au bas de son lit, allumait sa lumière, puis la soufflait. Les yeux lui piquaient. Elle se reje-

Digitized by Google

tait sur ses oreillers, repoussait ses couvertures d'un coup de pied nerveux, comme mue par un ressort, ou les ramenait au contraire jusqu'au menton, toute pelotonnée dans ses draps, en se recroquevillant sur elle-même. Une soif ardente la dévorait. Trois fois elle se versa de l'eau avec de la fleur d'oranger dans son verre aux couleurs chatoyantes et but de longues gorgées qui la rafraîchissaient à peine. Enfin la malheureuse jeune fille s'assoupit vers le matin. Quatre coups avaient sonné à sa pendule quelques minutes auparavant.

Mme Dupan, en peignoir et non coiffée, se glissa dans la chambre vers sept heures et demie, en retenant le bouton de la porte. D'un coup d'œil elle inspecta les meubles. Tout était en ordre. Les vêtements de sa fille étaient posés sur un fauteuil près de la commode. Hélène respirait fortement, d'une manière un peu saccadée. Sa mère s'avança à pas de loup, s'assura qu'elle dormait, sortit doucement, recommanda à la femme de chambre de laisser reposer mademoiselle. Ensuite elle demanda M. Henri. On lui répondit que M. Henri n'était pas rentré de la nuit. Cette absence prolongée lui parut étrange. Henri les avait quittées, elle et Mme Leguy, dans un état d'irritation singulière. Cette dernière avait beau dire : avec sa nature impulsive c'était un garçon bien capable de se résoudre à des actes extrêmes.

Digitized by Google

Si la fantaisie lui prenait de leur tourner le dos à tous? C'est qu'il n'était pas commode de le faire revenir sur ses déterminations! Mme Dupan fut prise de frayeur. *Que dirait le monde?* Comment expliquer la conduite de son fils? Car pour elle, elle n'a pas de reproche à s'adresser. N'a-t-elle pas toujours accompli ses devoirs de mère? Est-elle responsable de ses erreurs à lui? Certes, elle a bien fait tout ce qui était en son pouvoir pour imprimer à la vie de son fils une bonne direction. Mais l'artiste a échappé à sa mère de même qu'à sa tante, refusant d'écouter les conseils à l'âge où il seyait de lui en donner. Tant pis pour lui, s'il s'est soustrait aux influences salutaires! Elle ne lui a fourni que de bons avis et de bons exemples, elle en a conscience. Alors pourquoi n'y a-t-il jamais eu entre eux accord plus intime? C'est à n'y rien comprendre en vérité. Dans la discussion de la veille, elle et son mari avaient certainement raison, et Henri était dans son tort, en favorisant l'inclination d'Hélène pour Lewy.

Indépendamment des questions de personne, Mme Dupan trouvait ses enfants absolument incorrects. Car agir ainsi en cachette est contraire à tous les principes. Les enfants doivent obéissance à leurs parents, tel est le premier précepte de toute bonne éducation. Donc elle se sentait à couvert. C'est égal, cela l'ennuyait tout de même de songer que pour une affaire qui ne le regardait

Digitized by Google

pas personnellement, Henri pouvait se brouiller avec elle et M. Dupan. Son mari n'avait pas l'air de s'émouvoir outre mesure, car il était parti sans s'informer de rien. S'il s'était inquiété de l'absence d'Henri, il n'eût pas manqué d'être étonné et de faire partager ses soupçons à sa femme.

Mme Dupan était retournée dans sa chambre et commençait à s'habiller devant son armoire à glace. Elle sonna la femme de chambre, curieuse d'apprendre si Monsieur avait demandé des nouvelles d'Hélène et d'Henri. Monsieur avait en effet regardé dans la chambre de M. Henri, mais devant le lit vide, il ne s'était livré à aucune remarque. Elle fut surprise qu'il n'eût pas jugé à propos de lui communiquer ses impressions. A la place de son mari, elle aurait envoyé quelqu'un à l'atelier du jeune homme. Peut-être avait-il dépêché là-bas un de ses employés? Pour l'instant, on ne pouvait qu'attendre patiemment jusqu'au déjeuner. Dans l'intervalle, Mme Leguy serait arrivée; elle avait promis d'aider à « la cure » d'Hélène.

La sœur de Mme Dupan ne tarda pas en effet à faire son apparition. Elle était là depuis dix minutes lorsqu'Hélène, un peu honteuse de se lever si tard, et les traits tirés, réclama son chocolat dans la salle à manger. La jeune fille s'assit devant la table carrée recouverte de peluche verte

Digitized by Google

et entourée de chaises au dossier et au siège en cuir, appuyant la tête sur sa main. A peine était-elle installée que Mme Dupan et Mme Leguy, averties suivant leur recommandation, ouvrirent la grande porte vitrée afin de venir lui tenir compagnie. Hélène fit mine de se lever. Ses gestes nonchalants, sa figure lasse frappaient le regard. Sa mère marcha vers elle. Hélène tendit la joue sans empressement. Mme Leguy l'ayant ensuite embrassée sur le front, un grand frisson la secoua.

« Eh bien, dit Mme Dupan, tu t'es payé un joli somme!

— Je me suis endormie tard. C'est pour cela que j'ai fait la grasse matinée. On aurait dû me réveiller.

— Non, c'est moi qui ai prié Annette de ne pas te déranger. Tu étais fatiguée. Comment te sens-tu?

— Merci; assez bien. »

Mme Leguy, qui avait pris une chaise, inspectait Hélène par petits coups d'œil aussitôt voilés; elle se réservait.

« Il n'y a rien d'étonnant, ma belle, à ce que tu sois un peu énervée », crut-elle opportun d'insinuer de sa voix la plus féline. Hélène ne répondit pas : elle soulevait jusqu'à ses lèvres la tasse qu'Annette avait servie devant elle.

« Oui, continua sa tante, après la petite contrariété...

Digitized by Google

— La petite contrariété! murmura la jeune fille avec un profond soupir, en balançant plusieurs fois la tête.

— Mettons le chagrin.... je ne chicane pas sur les mots, ma chère Hélène. Tout le monde a plus ou moins ses ennuis. Ce sont les menues épreuves de cette vie.

— Il n'y a pas d'épreuve pour moi, répondit Hélène aigrement. Je suis seulement en lutte à des vexations inutiles, plus encore, maladroites; car elles n'ont pas de raison d'être.

— Tu te trompes, mon enfant, répliqua Mme Dupan, qui, stylée par sa sœur, avait recours elle aussi aux manières cajoleuses de Mme Leguy. Loin de chercher à te tourmenter, nous avons voulu, ton père et moi, t'épargner d'amers regrets.

— Quels regrets?

— Ceux que tu ne manquerais pas d'éprouver à vivre dans un monde pour lequel tu n'as pas été élevée.

— Les jeunes filles, ajouta Mme Leguy, se fient trop souvent aux apparences, et ne jugent pas la société telle qu'elle est. Elles se figurent le mariage sous un jour idéal et vont ainsi au-devant de bien des déboires. Le bonheur ne se rencontre pas sur terre; c'est Là-Haut qu'il faut le chercher. Si nous croyons le réaliser ici-bas, nous avons bien des chances de tomber dans le péché, et pour

Digitized by Google

des satisfactions fugitives, nous perdons la béatitude éternelle. Va, ma chérie, remercie plutôt tes parents qui te préservent de la tentation.

— Alors, c'est mal de vouloir épouser un homme que l'on aime?

— On croit aimer plus qu'on n'aime réellement. L'amour terrestre est une forme décevante de l'amour divin. Et puis, c'est folie que de prétendre fonder le mariage sur l'amour. Il n'y a de solide et de vrai que le devoir. Si tu étais, comme je l'aurais souhaité pour toi, plus pénétrée des principes chrétiens, tu serais convaincue de cela, comme nous le sommes, ta mère et moi.

— Il est peut-être facile de prêcher le renoncement à l'amour, lorsqu'on a le cœur peu inflammable. Tout le monde n'a pas reçu cette grâce en partage.

— Tu as tort, ma bichette, de le prendre sur ce ton. Non, ce ne sont pas les cœurs peu inflammables pour qui c'est un mérite de renoncer à l'amour; les plus généreux, au contraire, sentent seuls le prix du sacrifice personnel et ils reportent toute l'affection dont le ciel les a rendus capables sur le Fils de Dieu et sur l'ensemble des créatures pour lesquelles Il a souffert. Mais pour ceux-là, quelles jouissances, mon enfant, quels espoirs pour la vie future, quelles récompenses!

— Joli sacrifice qu'un sacrifice accompli en vue d'une récompense! Mais moi, j'ai des aspirations

Digitized by Google

moins lointaines. Je voudrais être heureuse ici-bas, et je me demande de quel droit vous voulez m'en empêcher, mère.

— Du droit qu'ont les parents de veiller sur leurs enfants et de les défendre contre leurs propres emportements, répondit Mme Dupan, directement interpellée par Hélène. Tu veux être heureuse sur terre, dis-tu? Nous souhaitons que tu le sois et c'est pour cela que nous te retenons sur le bord du précipice. »

Hélène était gagnée par l'envie de se lever et de rompre brusquement cette conversation qui l'agaçait. Mais elle était retenue par le désir d'avoir raison. Elle aurait voulu triompher de ces arguties par un mot décisif... comme en trouvait René dans les discussions de ce genre. Elle ne comprenait pas que la manœuvre de sa tante et de sa mère consistait précisément à ne pas lui laisser de trêve, pour l'empêcher de se replier sur elle-même. Elle donnait tête baissée dans le piège.

« Quel précipice? Vous parlez par images magnifiques, mais qui ne correspondent à rien de réel.

— C'est là qu'est ton aveuglement. Tu raisonnes comme si les amoureux étaient libres de se retirer dans un désert. Là, un mariage comme celui auquel tu pensais, s'admettrait à la rigueur (Mme Dupan et sa sœur étaient convenues d'éviter le nom de Lewy et de mentionner l'inclination

Digitized by Google

d'Hélène comme une chose ancienne, presque oubliée). Mais nous ne sommes pas placés dans un désert. Nous vivons dans une société, et, grâce au ciel, dans un certain monde. Nous n'allons pas te laisser déchoir.

— En quoi serait-ce déchoir que de m'allier avec....

— Un juif, dit vivement Mme Leguy. Non, mais, ma belle, ta candeur est admirable. Tu t'imagines ton oncle, colonel de chasseurs, ton autre oncle, ingénieur, et nos cousins et cousines frayant avec des brocanteurs, des usuriers et toute une clique de gens véreux?

— Mais lui n'est ni un brocanteur, ni un usurier, ni un personnage véreux.

— Qu'en sais-tu? Tu juges de nouveau sur les apparences. Et encore une fois, il y a l'entourage. Tu aurais du coup perdu toutes tes relations et tu n'aurais pas été longue à t'apercevoir que tu serais tombée dans un milieu inférieur.

— On se crée de nouvelles relations.

— A condition que le mari en ait lui-même. Mais j'ai toujours vu que les maris profitent plus des relations de leurs femmes que les femmes de celles de leurs maris.

— En tout cas, déclara Mme Dupan, en guise de conclusion, tu seras bien contente un jour d'en avoir été quitte à si bon compte, et lorsque tu compareras ta situation à celle que tu aurais eue...

Digitized by Google

— Quelle situation? demanda Hélène surprise.

— Celle que tu auras, répliqua Mme Leguy auprès d'un digne jeune homme dont la naissance et les manières ne te donnent jamais lieu de rougir.

— Quelle est donc votre intention? fit Hélène stupéfaite.

— Puisque tu désires te marier, nous te choisirons un prétendant comme il faut, joli garçon, poli, occupant une situation honorable et, ce qui ne nuit pas, possesseur d'une fortune rondelette.

— Vous vous imaginez que je me marierai avec quelqu'un d'autre!

— Certes, tu serais bien sotte de rester fille. Ah! si tu avais la vocation, le couvent serait une ressource.

— Le couvent ou l'union avec un homme que je n'aimerai jamais, que je détesterai même, voilà ce que vous m'offrez! répliqua la jeune fille suffoquée d'indignation.

— Bah! on se marie d'abord ; l'amour vient après. Cela se voit tous les jours. Ces ménages n'en vont que mieux.

— Mais c'est odieux!

— Tu t'exagères les choses. Ainsi moi, je n'ai jamais aimé, au sens où tu l'entends, feu M. Leguy. Cela ne nous a pas empêchés de vivre en parfaite intelligence. Quant à ta mère et à ton père.... »

Digitized by Google

Hélène dressait les oreilles, tombant des nues à ces révélations qui anéantissaient sa pensée.

« Quant à ta mère et à ton père, ne sont-ils pas parfaitement heureux? et je t'assure qu'au début ils étaient aussi froids qu'on peut l'être vis-à-vis l'un de l'autre. N'est-ce pas, Marie-Anne? »

Mme Dupan fit un signe d'assentiment, avec un sourire du bout des lèvres.

Hélène se passa les mains sur le front. Elle se sentait prise de vertige. Était-elle en face de sa mère et de sa tante? Lui tenait-on vraiment un pareil langage ou n'était-elle pas en proie à un cauchemar? Non, ce n'était pas un vain rêve; on lui donnait de bons conseils! Elle n'essayait plus de répondre. Elle aurait eu besoin d'avoir Henri auprès d'elle. Pourquoi n'apparaissait-il pas? Avait-il averti René? Une infinité de questions lui brûlaient les lèvres.

A la fin, elle n'y put résister. Elle demanda des nouvelles de son frère.

Mme Dupan et Mme Leguy se regardèrent.

Mme Dupan expliqua qu'Henri avait dû sortir de bonne heure, car elle ne l'avait pas aperçu, — et qu'il serait sans doute de retour pour le déjeuner. Mme Dupan et Mme Leguy mentaient avec désinvolture, lorsque c'était nécessaire : ce n'était jamais que dans une bonne intention.

Elles continuèrent à causer de choses et d'autres, forçant Hélène par des interrogations plus

Digitized by Google

ou moins précises à suivre leur conversation, sans lui laisser de répit, sans lui permettre de s'éloigner.

L'heure du déjeuner s'avançait. M. Dupan rentra plus tôt que de coutume. Sa femme courut à sa rencontre, pendant qu'Hélène restait seule avec sa tante.

M. et Mmes Dupan se mirent mutuellement au courant de leurs préoccupations. Ce fut l'affaire de quelques phrases. Hélène était aussi raisonnable qu'on pouvait le souhaiter. Henri avait couché à son atelier et était sorti de chez lui de grand matin. M. Dupan fut d'avis de ne pas lui faire d'avances. Leur fils cesserait bien de bouder. Il valait même mieux pour Hélène qu'elle n'eût pas l'occasion de s'entretenir de Lewy avec son frère.

Durant le repas, l'architecte se montra très expansif. Il raconta ses démarches, traça avec complaisance sur la nappe le plan d'une villa qu'il allait construire, rapporta la conversation qu'il avait eue avec un de ses amis, député centre gauche, engagea sa fille à bien manger. Hélène, pour qui ce verbiage était insupportable, se perdait en conjectures : pourquoi Henri n'apparaissait-il pas? que faisait René? à quelle heure viendrait-il le lendemain?

Soudain, Mme Leguy lança cette phrase :

« J'avais l'intention de donner un dîner la

Digitized by Google

semaine prochaine en votre honneur, mon cher beau-frère. Car c'est votre fête. Mais le 16 tombe un vendredi et je reculerai ma petite soirée jusqu'au dimanche qui suit. Le vendredi porte malheur. »

Le vendredi ! La veille aussi avait été un vendredi. Hélène tressaillit. Si dégagée qu'elle se crût de toute superstition, elle ne put se défendre d'un retour sur la scène de la veille. Elle n'y avait pas réfléchi, mais elle n'avait vraiment pas eu besoin de choisir précisément le vendredi pour livrer son cher secret. Il lui fallut un grand effort pour déraciner ce regain de superstition qui poussait à l'improviste dans un coin de son esprit. Était-ce assez sot de sa part ! elle s'en voulait d'avoir admis, ne fût-ce qu'un instant, l'influence du jour sur sa destinée. Malheureusement, les résultats eussent été les mêmes à n'importe quel moment elle aurait fait ses aveux.

L'après-midi, après de longues tergiversations, elle se laissa entraîner à la promenade. Elle serait, après tout, aussi bien à l'air que dans sa chambre. Le mouvement l'aiderait à patienter jusqu'au dîner. Alors elle recevrait certainement des nouvelles par son frère.

La déception qu'elle éprouva de ne pas le voir occasionna chez Hélène un véritable malaise. Elle sentait un poids au creux de l'estomac ; tous les mets lui répugnaient ; elle était exténuée. La jeune

Digitized by Google

fille se retira pendant le repas. On lui apporta une tasse de tisane qu'elle avala dans son lit. Elle se tourna et se retourna. A huit heures et demie, ses paupières se fermaient sous un lourd sommeil chargé de rêves.

Le dimanche matin, sa mère la pria de s'habiller pour aller à la messe. Elle refusa, décidée à ne pas mettre les pieds hors de la maison. Sa mère insistant, elle s'obstina sans vouloir alléguer de raisons. « Qu'est-ce que tu feras ici? dit Mme Dupan, personne ne viendra. »

« Personne ne viendra? » répéta-t-elle machinalement en ressentant l'impression d'un coup de fouet dans les jambes. Ses jarrets tremblaient. Elle fut obligée de s'asseoir.

« Non, personne ne viendra, répliqua Mme Dupan.

— Et Henri?

— Henri boude... Il a écrit à ton père.

— Quoi donc?

— Que Monsieur... chose avait très allègrement pris son parti de la situation.

— Henri a écrit cela?

— Certainement. Me prends-tu pour une menteuse?

— Puis-je lire la lettre?

— Ton père l'a emportée!

— Ah!

— Allons! habille-toi et dépêchons-nous. Je n'aime pas arriver en retard à la messe. »

Digitized by Google

Hélène obéit, paralysée. Elle se sentait la tête vide. Sa volonté se dérobait. Elle redevenait petite fille, s'attardait à nouer un ruban, regardait l'effet d'un pli devant la glace, accomplissant chaque mouvement sans songer à rien d'autre, en pensionnaire bien sage. Elle hésita entre deux corsages, se décida pour le bleu avec application de dentelle sur le col et les épaules, et, constatant seulement qu'elle avait les yeux très enfoncés, mit un peu de poudre de riz.

La jeune fille accompagna sa mère sans parler, et assista à l'office de Notre-Dame sans une minute d'attention soutenue. Le seul fait auquel elle prit garde fut le début du prêche. C'était bien le même curé qui, un jour, avait tonné avec tant de véhémence contre les juifs. Elle reconnaissait son visage : l'homme avait vieilli, la voix s'était cassée. Il exhortait aujourd'hui à la charité, à la bonté, détournait ses frères et ses sœurs de l'envie.

Au sortir de la messe, Mme Dupan et sa fille rencontrèrent sur le parvis Mme Leguy. A côté d'elle marchait M. Bétourné, fils du grand distillateur, et premier clerc d'avoué. On causa. M. Bétourné s'était fait rare chez les Dupan. Était-il libre de sa soirée? Qu'il vînt donc sans cérémonie dîner. Le clerc accepta, fit quelques pas avec ces dames jusqu'à la hauteur de la Morgue. Il fut très gracieux, complimenta Hélène sur son teint. Elle avait vraiment quelque chose d'éthéré dans la physionomie.

Digitized by Google

C'était sans doute l'influence du sermon? Le sermon avait été excellent. Le curé Soubeire était un homme très remarquable, et un saint homme, ajouta Mme Leguy.

M. Bétourné remercia Mme Dupan de sa gracieuse invitation, promit d'être là pour sept heures. Il fit une triple courbette, absolument irréprochable. Les dames lui tendirent la main; Hélène suivit l'exemple.

Elle n'avait jamais tenu Bétourné qu'en assez médiocre estime : il était insignifiant, infatué de sa personne. René ne l'aimait guère et Henri le traitait couramment de nigaud. Il avait été présenté à sa famille par la tante Leguy qui le vantait beaucoup. Elle connaissait sa mère, et l'avait vu grandir; M. Leguy avait été fort lié avec M. Bétourné père. C'était, suivant elle, un jeune homme parfait. Il était élégant, plein de prévenance pour les dames, les vieilles non moins que les jeunes, économe, et surtout s'acquittait ponctuellement de ses devoirs religieux. Une fois, à la chasse, il avait fait cinq kilomètres pour ne pas manquer la messe. En fait, Pierre Bétourné était un grand garçon au teint clair dont la physionomie avait la régularité inexpressive d'une gravure de mode. Les cheveux, vaguement blonds, étaient soigneusement collés sur le crâne et sur les tempes. La raie se prolongeait par derrière jusqu'au col. La moustache était savamment

Digitized by Google

embroussaillée, la barbe rasée de près. Il exhalait des parfums très discrets sans qu'on sût au juste s'ils émanaient du mouchoir, de la chevelure, de l'extrémité des oreilles ou du menton. Ses cravates étaient des poèmes : elles variaient de forme et de couleur à l'infini, tantôt rutilantes, tantôt tendres; et l'épingle s'y promenait, vagabonde, du centre à la naissance du nœud. La ligne du corps commençait à marquer une légère courbe convexe vers l'abdomen, ce qui obligeait son tailleur à des retouches aussi nombreuses que méticuleuses. Sur sa vie privée personne n'aurait osé se permettre une critique; il était à cheval sur les principes et la tenue. Son confesseur seul aurait pu affirmer qu'il ne s'était pas plus de trois fois rendu complice d'adultère.

Depuis deux années déjà, il cherchait à se marier, mais il était difficile « moins sous le rapport de la personne que sur la distinction de la famille et sur la situation de fortune ». Il était naturel, selon lui, que la jeune fille apportât dans la communauté un appoint équivalent, ou à peu près, à celui du jeune homme. Hélène lui plaisait bien. C'était un parti sortable à tous les points de vue. Mme Leguy, consultée, n'était pas défavorable. C'était une question d'occasion à saisir.

L'occasion s'étant présentée, Mme Leguy s'était empressée d'aviser Bétourné. Elle l'avait mandé

Digitized by Google

chez elle le samedi soir par dépêche. Tous deux s'étaient rapidement mis d'accord sur les chiffres. Mme Leguy connaissait exactement la situation de son beau-frère, Bétourné exposa l'état de fortune de son père. Le reste fut arrangé au sortir de la messe.

Pour Hélène, Mme Leguy lui donna quelques conseils. Elle lui conseilla de ne pas se rebuter si sa nièce était un peu froide, car elle était d'une nature placide, comme il avait pu s'en convaincre. Mais avec du savoir-faire et avec le physique dont il était doué, il ne tarderait pas à produire impression sur elle. Bétourné se rengorgea.

Le soir même, il commença sa cour. Hélène fut glaciale à souhait. Elle paraissait préoccupée; répondait évasivement, avait des distractions. Bétourné mit cela sur le compte de la timidité. Mme Leguy l'avait prévenu contre toute impatience. D'ailleurs, la jeune fille ne devait être instruite des intentions de Bétourné que plus tard, lorsqu'elle témoignerait que le prétendant ne lui serait plus indifférent. Ainsi en avait décidé Mme Leguy.

M. et Mme Dupan furent au contraire d'une amabilité charmante.

Quant à Henri, il ne desserra pas les dents. Revenu à cinq heures, au moment du thé, il s'était rendu directement au salon. Mme Dupan s'était précipitée vers lui en s'écriant : « Enfin te

Digitized by Google

voilà; ta lettre ne mentionnait pas l'heure à laquelle tu voulais rentrer au bercail.

— Quelle lettre?

— Ta lettre à ton père.

— Ma lettre?... Ah! parfaitement. »

Henri avait eu un sursaut d'étonnement devant cet accueil si différent de celui auquel il s'était attendu. Il devina qu'on l'avait mêlé à quelque mensonge échafaudé pour Hélène. De quoi serviraient dorénavant des contestations sans issue? Il acquiesça au signe de sa mère.

« Puis-je voir cette lettre? » demanda Hélène, qui s'était dressée d'un bond à l'arrivée de son frère et à qui la surprise du peintre n'avait pas échappé.

« Je l'ai déchirée », répondit M. Dupan sur un clignement d'yeux de sa femme.

Hélène pâlit. Elle attira son frère vers la fenêtre, lui parla bas.

« Tu *l'*as vu?

— Oui

— Eh bien? »

Henri leva le bras droit, puis le laissa retomber d'un air découragé.

« Quand vient-*il*? » reprit-elle.

Henri secoua la tête.

« Il va partir en voyage.

— Il ne t'a chargé de rien pour moi?

— Il m'a recommandé de veiller sur toi. »

Digitized by Google

Henri s'écarta. Hélène sentit qu'elle n'apprendrait rien de plus. Tout conspirait contre elle. René « prenait allègrement son parti » de la situation. Bien qu'elle conservât un doute sur la prétendue lettre dont tout le monde avait eu connaissance, sauf elle, il fallait bien admettre que René s'était résigné plus aisément qu'elle ne l'aurait supposé. Il ne l'avait donc pas aimée? Si René avait joué la comédie de la sincérité, en qui aurait-elle confiance désormais? Elle avait éprouvé la même sensation que le matin, celle d'un coup dans les jambes. De petites gouttes de sueur perlaient sur son front, aux alentours du nez, sous les yeux. Volontiers elle aurait crié ou pincé quelqu'un. Elle sortit du salon, alla s'asseoir dans sa chambre où elle demeura inerte pendant plus d'une demi-heure, et tout à coup prit sa décision. Puisqu'*il* « prenait allègrement son parti » (la phrase de sa mère tournait à l'idée fixe), elle aurait bien tort de le regretter. Elle ne penserait plus à lui, voilà. Mais elle avait beau s'évertuer, le dépit et la douleur l'étouffaient. Elle s'entendait chuchoter des mots d'amour, doux comme des caresses, que pendant plus de trois ans elle s'était si souvent répétés dans ses heures de rêverie, surtout le soir, avant de s'endormir, perdue dans le pressentiment vaporeux de voluptés indéfinies, se promettant de les lui murmurer plus tard tout bas, bien près de lui : « Mon René, mon René chéri,

Digitized by Google

mon petit mari ! » malgré elle, le nom de René résonnait en elle-même à la façon d'une plainte languissante, et tout le reste de la journée et durant la soirée, tandis que ses lèvres remuaient, prononçant : « oui, mère », ou bien : « certainement, monsieur », au fond de son cœur retentissait comme un appel désespéré l'invocation à l'ami disparu : « Mon René, mon René chéri ! »

Digitized by Google

Digitized by Google

X

« La fureur est cruelle, la colère est un flot débordant, et qui peut résister à la jalousie? »
(*Prov.*, XXVII, 4.)

Pierre Bétourné haïssait Lewy. Il le haïssait et le méprisait à la fois, et tout en le haïssant et en le méprisant, il le jalousait. Il le jalousait pour son intelligence, pour ses succès, pour la sérénité de son humeur, pour son amitié avec Henri Dupan, pour les hommages rendus à ses capacités. Il le haïssait parce que l'autre ne faisait pas attention à lui, ne le complimentait pas, n'avait pas l'air de s'extasier devant son visage, la coupe de ses vêtements, le goût de ses cravates, la perfection de ses manières. Il le méprisait parce qu'il s'appelait Lewy, parce qu'il était israélite et qu'un israélite était nécessairement quelque chose d'inférieur : en quoi et pourquoi, il eût été embarrassé de le spécifier. Les juifs s'adonnent aux finances et se livrent à des spéculations malhonnêtes, les

Digitized by Google

juifs sont malpropres, les juifs sont laids, les juifs ne sont pas Français, les juifs font bande à part, les juifs manquent de tact : de ces clichés, aucun ne s'appliquait à Lewy, et cependant Bétourné étendait à tout individu juif une appréciation collective dont il n'avait jamais essayé de contrôler les éléments, mais qui déterminait chez lui en présence de tout israélite une aversion très vive, comparable à la répulsion instinctive de certains animaux pour d'autres. Chez les bêtes, les naturalistes expliquent ce genre de phénomènes par le souvenir atténué de luttes gigantesques aux époques les plus reculées de la vie primitive.

Cette haine s'accrut encore lorsque Bétourné, par un hasard, eut vent de l'inclination d'Hélène pour le chirurgien.

Il venait maintenant chez les Dupan d'une façon régulière et, comme l'attitude d'Hélène à son égard n'avait guère changé, comme elle ne se départait pas de sa retenue, il avait prié qu'on voulût bien consulter la jeune fille pour savoir si, oui ou non, il lui déplaisait. Hélène avait demandé vingt-quatre heures de réflexion et finalement avait répondu : « *Autant lui qu'un autre* », réponse qui avait été traduite en ces termes à Bétourné par Mme Leguy : « Hélène a pour vous la plus profonde sympathie, mais elle ne voulait pas le laisser voir avant d'être certaine que vous

Digitized by Google

désiriez l'épouser. » Les fiançailles officielles avaient eu lieu après une démarche de M. Bétourné père et de Mme Bétourné auprès de M. et Mme Dupan, démarche au cours de laquelle les questions d'ordre matériel avaient été débattues et réglées avec une égale courtoisie de part et d'autre.

Or, à propos d'une réunion où les Dupan avaient invité quelques intimes pour présenter le fiancé, Bétourné fit la remarque que M. Lewy ne paraissait plus, lui d'ordinaire si assidu dans la maison, et demanda ce qu'il faisait. Hélène devint très rouge, puis très pâle; M. et Mme Dupan eurent l'air gêné ; Henri eut un sourire énigmatique. Mme Leguy, qui se trouvait présente, sauva la situation en disant : « Vous êtes trop bon, mon cher Pierre (elle avait été la première dans la famille à l'appeler par son petit nom), vous êtes trop bon de vous inquiéter de ce personnage. Il était importun : je me suis chargée de le lui faire comprendre. » Sur quoi Henri s'écria : « Ma tante, vous êtes décidément une femme de génie ! »

Bétourné ne sembla pas attacher d'importance à l'incident, mais il n'eut point de repos qu'il n'eût obtenu des éclaircissements. Il courut dès le lendemain chez Mme Leguy et la questionna tant et si bien qu'elle finit par lui donner des explications : à la vérité le Lewy s'était permis de prétendre à la main d'Hélène, mais au lieu

Digitized by Google

d'agir en homme comme il faut et de s'adresser au père et à la mère, il avait essayé de suborner l'enfant, et la petite sotte, naïve comme les personnes sans expérience, avait eu un moment de caprice qu'elle avait du reste bien vite regretté. Elle était maintenant, ajouta l'excellente tante, enchantée de son fiancé, et ne tarissait pas d'éloges sur son compte : certainement elle l'idolâtrerait.

Bétourné se déclara complètement rassuré, mais il conçut le projet de se venger par n'importe quel moyen. Se venger? l'idée de vengeance ne répondait à aucun grief, car Lewy ne se trouverait probablement jamais sur son chemin. Mais la pensée qu'Hélène avait pu le lui préférer, ne fût-ce qu'un jour, ne fût-ce qu'une heure, ce Lewy, ce gueux, à lui le riche et l'élégant Bétourné, infligeait à son amour-propre une blessure cuisante. Lewy le lui paierait.

Son premier mouvement fut d'aller le provoquer. Mais sous quel prétexte? Où? Il rumina divers desseins. Enfin il se décida pour un outrage en public devant amener un duel retentissant. De la sorte, Hélène apprendrait en même temps et son propre courage et l'humiliation de ce juif par lequel elle s'était laissé courtiser.

Il se souvint que Lewy fréquentait l'hôpital Lariboisière où il continuait à prendre des observations en vue de ses concours futurs. Sans aucun

Digitized by Google

doute, on devait pouvoir le rencontrer à la salle de garde des internes.

Justement il connaissait un nommé Angelost, son ancien camarade à la pension Saint-Jean-Chrysostome, membre comme lui du cercle de la « Régénération démocratique », qui, s'il ne se trompait pas, était dans un service de médecine à Lariboisière et qui ne refuserait pas de lui servir d'introducteur, d'auxiliaire et, le cas échéant, de témoin. Il alla le voir.

Cet Angelost détestait cordialement Lewy, non seulement parce que Lewy était israélite, mais encore parce que sa carrière marchait trop rapidement. Ils avaient commencé leurs études de médecine ensemble et Lewy avait déjà obtenu la médaille d'or que lui se faisait péniblement recevoir à l'internat après cinq échecs antérieurs. On prétendait même dans les salles de garde qu'il avait aidé la fortune au moyen de certains petits papiers habilement dissimulés dans une poche de son gilet et contenant des résumés de toutes les questions importantes.

Bétourné lui exposa qu'il avait une dent contre Lewy pour des « motifs délicats » et qu'il tenait à lui tirer les oreilles en public. Angelost fut enchanté de lui rendre ce petit service et lui promit de l'inviter à dîner pour un soir où le youpin serait annoncé.

C'était dans les premiers jours du mois de

Digitized by Google

mai. René venait deux ou trois fois par semaine à la salle de garde, où il comptait beaucoup d'amis. Chez les hommes qui s'adonnent au travail, le mérite, la persévérance, les qualités intellectuelles innées ou acquises, imposent toujours le respect à la plupart des émules, et comme René était dénué de toute pose, comme on pouvait compter sur lui chaque fois qu'on avait recours à son obligeance, presque tous les jeunes gens qui étaient en relations avec lui rendaient justice à sa valeur. On savait en outre qu'il allait vers la fin du mois se mettre en route pour une mission à l'étranger, de compagnie avec Morette, ce dernier plus spécialement chargé des observations sur l'enseignement de la médecine, et que les deux jeunes savants réunissaient des documents afin de préparer leur voyage et d'en rapporter des observations plus complètes et plus utiles.

Ce fut le deuxième mardi du mois que Bétourné reçut d'Angelost le billet suivant :

« Mon cher ami,

« Demain soir notre homme dîne avec nous. Il y a plusieurs internes appartenant à d'autres salles de garde et quelques jeunes médecins d'invités. La fête sera complète. A nous deux, nous lui riverons son clou, à ce sémite. — Arrivez vers six heures 3/4, s. v. p.

Bien à vous, F. Angelost. »

Digitized by Google

Bétourné ne se sentit pas d'aise. Il s'excusa chez les Dupan d'avoir à s'absenter le lendemain. Il espérait, dit-il à Hélène, avec un aimable sourire, pouvoir lui raconter des détails sur une aventure drolatique à laquelle il allait mettre fin, et sa fiancée apprendrait à le connaître sous un jour qu'elle ne soupçonnait peut-être pas. Hélène lui répondit qu'elle n'avait jamais douté d'aucune de ses qualités d'homme du monde.

Il fut exact au rendez-vous. Personne n'était encore dans la salle à manger. Un garçon le conduisit dans le pavillon des internes à la chambre d'Angelost. Là, les deux conspirateurs eurent vite ourdi leur complot. Angelost s'était arrangé de façon à faire placer à table Bétourné juste en face de Lewy, lui, devant s'asseoir à la gauche de son ami. Ils convinrent d'amener la conversation sur la question juive et ce serait bien le diable si à eux deux ils ne faisaient pas sortir le monsieur de ses gonds. Alors on le tiendrait. On lui lancerait quelque énorme vérité au visage, et s'il se dérobait, sa lâcheté le coulerait à jamais dans le monde médical.

A sept heures dix, ils descendirent dans la salle oblongue au milieu de laquelle se dressait la table en bois blanc, recouverte d'une nappe grossière, fraîchement lavée. Une trentaine de couverts étaient dressés. La plupart des convives étaient là, les uns assis sans façon à leur place,

Digitized by Google

les autres causant par groupes de deux ou trois. Angelost présenta Bétourné, qui fit ses révérences les plus élégantes. On le salua rondement. Les étudiants en médecine ne pèchent en général pas par l'excès de raideur. Lewy, qui causait avec Morette, son futur compagnon, fronça le sourcil, en apercevant Bétourné présenté par Angelost, et se demanda ce qu'il pouvait bien venir faire à la salle de garde. Il y avait un mois qu'il n'avait plus eu de nouvelles des Dupan; la vue du clerc fit saigner en lui une plaie non encore cicatrisée.

A sept heures un quart, on se mit à table. Il n'y avait là que des hommes âgés de vingt-cinq à trente-trois ans. Tous apportaient la gaîté de leur jeunesse, l'insouciance de gens dont la vie matérielle est assurée et qui promènent partout avec eux la satisfaction du devoir quotidien, simplement, sainement accompli. On distinguait, entre autres, Perrart le joyeux drille, qui s'occupait des maladies de la peau et dont le bonheur était de dépeindre complaisamment les horreurs qu'il avait à soigner : il se plongeait avec délices dans l'ignoble, il vautrait son imagination sur les ulcères; Tursie, d'apparence chétive et maigriote, qui n'avait pas son pareil pour prendre une détermination rapide en face d'un membre à couper; Antoneskou, le Roumain, tellement habitué à l'argot, qu'il ne disait plus jamais ni

Digitized by Google

« non » ni « oui », mais « la peau » et « y a pas d'erreur », en faisant vibrer les *r*; et Sabord aux muscles d'athlète, doux comme un agneau avec les malades; et Cambaut le mondain, surnommé « l'Irrésistible »; et Guiche, le fumiste, toujours prêt à jouer un tour au directeur, à dévisser les aiguilles d'une horloge ou à sonner la cloche au milieu de la nuit; et Dumuid d'Aigrant de la Tournière, le débraillé en personne, qui jouait à l'anarchiste, par genre; tous dévoués, tous bons enfants au fond, et vibrant aux idées généreuses, heureux de vivre comme ceux qui ont conscience d'être utiles, et que n'ont pas encore aigris les déboires de carrière ou les coups redoublés de la destinée.

Au cours du dîner, Bétourné, secondé par Angelost, essaya par deux fois de pousser l'attaque; par deux fois, il dut se borner à des escarmouches, Lewy coupant net ses engagements par des ripostes flegmatiques, mais vigoureuses, qui le forcèrent à battre en retraite.

D'abord, ce fut à propos des sœurs de charité. C'était Morette, qui avait soulevé la question en disant qu'il rapporterait des observations impartiales des pays protestants, comme l'Écosse et la Prusse. René déclara qu'il était surpris, de voir la persistance « des légendes », sur les sœurs. Ce n'était pas *parce que* sœurs de charité, c'était *quoique* sœurs, qu'un certain nombre de femmes

Digitized by Google

accomplissaient des prodiges de dévouement. Les femmes, selon lui du moins, avaient toutes l'instinct du dévouement. A chaque instant, on pouvait assister dans le peuple à des exemples touchants, donnés par des jeunes filles et des femmes de tout âge, mais comme il n'y avait pas de confrérie pour faire de la réclame, personne n'y prenait garde. Chez les protestantes, chez les juives, il connaissait cinquante cas de dévouement qui auraient envoyé cinquante sœurs en paradis. Morette et Perrart abondèrent dans son sens.

« Vous me permettrez de remarquer, mon *cher* Lewy, dit Angelost, que vous n'êtes peut-être pas spécialement compétent.

— Parce que les beautés du catholicisme vous échappent, accentua Bétourné d'une voix nerveuse.

— Je parle d'après mes observations quotidiennes.

— Vos observations sont impuissantes à vous révéler la valeur intrinsèque des actes chrétiens.

— J'avoue ne pas reconnaître un acte chrétien d'un acte pas chrétien; je distingue tout au plus les actes utiles, et les actes nuisibles. Quant à la valeur intrinsèque, je déclare n'avoir aucune base pour la juger, si tant est que ces mots aient un sens.

— Les chrétiens distinguent les bonnes et les mauvaises intentions.

— Prenez garde, vous croyez à l'enfer et l'enfer

Digitized by Google

est pavé de bonnes intentions; quant aux mauvaises, vous avez l'habilité de vous en faire absoudre.

— Vous ne devriez pas rire de ces choses-là. Vous oubliez que vous n'êtes, en somme, que toléré.

— Toléré par qui?

— Par vos concitoyens, par ceux qui vous font l'honneur de vous traiter en concitoyen.

— Parlez-vous comme catholique, ou comme Français?

— Catholique et Français, c'est tout un.

— C'est pour cela que les ordres vous viennent de Rome? »

Les assistants avaient cessé leurs conversations particulières, et suivaient le colloque de Lewy et de Bétourné. Angelost s'aperçut que les rieurs n'étaient pas de leur côté. Il vint au secours de son ami.

« Vous déplacez la question, dit-il. Catholiques ou non catholiques, il est certain que les Français vous ont accepté dans un pays qu'ils ont fait sans vous.

— Alors c'est vous deux, messieurs, qui avez fait la France? Mes félicitations.

— Ce sont nos ancêtres, reprit Bétourné. Les vôtres n'étaient pas Français.

— Ils ont longtemps été esclaves, comme les vôtres.

Digitized by Google

— Ils n'ont pris part à aucun de nos grands événements historiques.

— Parbleu, on les en empêchait. D'ailleurs, je me console de n'avoir pas eu d'ancêtre aux croisades.

— Peut-être vous moquerez-vous des croisades? reprit Bétourné, d'un air gouailleur.

— M'en moquer? non, m'en indigner, tout au plus.

— Comment?

— J'y vois un des plus honteux excès du fanatisme dont l'humanité ait à rougir. Car c'est au nom d'une religion d'amour et de charité, que des bandes sauvages se sont ruées sur des populations paisibles, qui ne leur demandaient rien. Elles ont d'ailleurs reçu les raclées qu'elles méritaient.

— Alors, vous ne comprenez pas qu'on ait voulu délivrer la Terre-Sainte?

— On aurait mieux fait de délivrer l'Europe de la barbarie où elle se plongeait chaque jour davantage. Si la Renaissance païenne, et la Réformation protestante n'étaient pas venues secouer les esprits, je me demande dans quelles ténèbres les eût plongés le catholicisme.

— Vous souillez les aspirations les plus sublimes.

— Et vous couvrez de grands mots les atrocités les plus honteuses. Vous ne parlez que de

Digitized by Google

bonté et de vertu, de compassion et de charité, et l'histoire est pleine de vos méfaits : c'est avec les mots de fraternité et d'amour à la bouche, que les catholiques ont rejeté les lépreux et les hystériques, établi l'inquisition, accueilli toutes les tortures, perpétré les iniquités sociales et détruit la famille, pour la mettre sous les talons de l'Église.

— Un pareil langage est indigne, monsieur, s'écria Bétourné en se levant.

— Calmez-vous, monsieur, répondit Lewy, très maître de lui. A votre place, je prendrais quelques douches et du bromure de potassium. »

Perrart éclata de rire, Guiche se frottait les mains, Antoneskou murmurait à l'oreille de son voisin : « C'est envoyé, ça, y a pas d'errreurrr ! »

Bétourné se rassit, piteux. Il ne trouvait rien à dire. Angelost chuchota : « Il n'y a pas de mal. Nous le repincerons. » Cambaut trouva que l'invité d'Angelost avait été un peu loin et que Lewy avait bien fait de l'envoyer promener.

La seconde attaque, plus serrée, fut encore parée grâce au sang-froid de Lewy et l'ensemble des convives commença à trouver que le pékin aurait mieux fait de chercher un autre endroit pour s'en prendre à Lewy, s'il voulait courir au-devant d'une affaire.

Cambaut racontait qu'il avait failli avoir un duel sur les bras pour une vétille et concluait qu'il était content d'avoir honorablement évité

Digitized by Google

une rencontre, car en définitive le duel était absurde. La conversation devint générale, chacun exprimant son avis dans un brouhaha d'exclamations et de phrases entrecroisées. On tombait d'accord sur un point : c'est que le duel, absurde logiquement, était encore une nécessité dans certains milieux sociaux.

« C'est ce que je conteste, affirma Lewy. Je n'admettrai jamais qu'une absurdité puisse être nécessaire.

— Il y a des cas où l'honneur est en jeu, dit Bétourné.

— L'honneur est un sentiment que nous portons en nous. Si j'ai conscience d'avoir rempli mon devoir, je ne me soucie guère de l'opinion des gens.

— Vous accepteriez, de gaîté de cœur, de passer pour lâche?

— La lâcheté consiste, à mes yeux, à s'incliner devant l'opinion. Personne ne s'imagine plus, de nos jours, que Dieu dirige l'épée des combattants sur le terrain pour faire triompher la bonne cause? Alors que signifie cette fanfaronnade? La plupart des gens qui se battent le font par peur des réflexions du voisin. Et se conduire pour les autres, au lieu de se conduire pour soi-même, voilà la vraie lâcheté.

— Ce sont des théories commodes pour se dérober.

Digitized by Google

— Monsieur, nous autres médecins, nous sommes au-dessus de tout soupçon. Des gens qui circulent entre les fléaux les plus contagieux, passant de la fièvre typhoïde au choléra, et du choléra au croup, n'ont pas besoin de donner des gages de bravoure aux freluquets de l'honneur.

— Alors, si l'on vous provoquait, vous n'hésiteriez pas à empocher les outrages au risque d'être déconsidéré?

— Monsieur, la considération que je cherche n'est pas celle des imbéciles. Les gens qui m'estiment ne me retireraient pas leur sympathie parce que j'aurais le courage d'agir suivant mes convictions. Je n'ai pas trente-six morales; je me conforme aux lois de mon pays et les lois de mon pays punissent le duel.

— Il y a des cas où les mœurs et les lois ne marchent pas de pair.

— Tant pis pour les mœurs et ceux qui les acceptent.

— Non, tant pis pour qui se retranche derrière les lois afin d'abriter son corps.

— Que voulez-vous, monsieur? Tout le monde n'a pas le bonheur de posséder l'élasticité de conscience que donne l'éducation des jésuites. »

Bétourné se mordit les lèvres. Une fois encore Lewy avait le dernier mot, et manifestement les autres jeunes gens lui étaient favorables. Des

Digitized by Google

murmures d'approbation accueillirent la riposte de Lewy. Angelost était très vexé. « Ce sera pour après le dîner », dit-il à Bétourné.

Après le dîner, on se leva. Le café fut servi à l'extrémité de la salle. Chacun prit sa tasse et la plaça au gré de son caprice sur un coin ou sur un autre, ou bien la tint à la main. La plupart des internes avaient allumé leur pipe, leur cigare ou leur cigarette. Lewy ne fumait pas. Il se tenait au milieu de la pièce et s'entretenait avec Morette. Tous deux réglaient différents points au sujet des démarches qu'ils avaient encore à faire auprès de l'Assistance publique pour toucher leurs frais de voyage.

Angelost et Bétourné se concertèrent, tournèrent autour du groupe principal massé au fond à droite, et vinrent se placer, leur tasse de café à la main, à quelques pas de Lewy. Ils déposèrent la tasse sur la table et feignirent de causer nonchalamment : ils avaient entraîné Cambaut avec eux. Bétourné s'appuya par derrière sur le dossier d'une chaise qu'il balança et se tourna de trois quarts dans la direction de Lewy, de façon à être sûrement entendu.

« Oui, messieurs, fit-il, ç'a été une faute irréparable d'émanciper les juifs. Ils ont pris une audace extraordinaire qu'il serait vraiment temps de mater un peu. Depuis qu'ils ont quitté leurs ghettos, ils ont répandu dans nos sociétés les

Digitized by Google

basses tendances qui leur sont propres; ils dégradent les carrières où on les laisse pénétrer. »

René se retourna et dit avec force en élevant la voix :

« Votre père est distillateur, n'est-ce pas, monsieur?

— Oui, monsieur. Pourquoi cette question? »

Les assistants fixèrent les yeux sur les deux adversaires. Ils étaient curieux de voir comment cela finirait. Ils étaient unanimes à reconnaître un coup monté entre Angelost et son invité : la majorité était décidée à se porter du côté de Lewy si besoin était.

« Pourquoi cette question? répéta Bétourné.

— Parce qu'en certains pays les marchands de vin et d'alcool sont presque exclusivement juifs, et là on reproche aux juifs de s'enrichir en empoisonnant le peuple.

— Cette remarque est fort déplacée, monsieur.

— Pas plus que les vôtres. Car depuis que vous êtres ici, vous vous efforcez visiblement de me froisser.

— C'est vous, monsieur, qui venez d'insulter mon père.

— Nullement. J'ai voulu vous montrer qu'il est bon de réfléchir avant de parler.

— Alors vous prétendez me faire la leçon?

— Pourquoi pas, si vous le méritez?

— Vous êtes un insolent, monsieur. »

Digitized by Google

Bétourné abandonna sa chaise, s'avança vers Lewy. René le regarda bien en face, articulant lentement ces mots :

« J'ai fait durant six mois le service des aliénés. Ainsi... »

Il n'eut pas le temps d'achever sa pensée. Bétourné, furieux de son sang-froid, exaspéré d'avoir par deux fois été rendu ridicule, leva le bras. René semblait guetter le mouvement. Avant que Bétourné eût compris son intention, il saisit le poignet, attrapa le médius, tordit le doigt en arrière. La douleur fut aiguë, irrésistible. Bétourné abandonna son bras, pencha le corps en arrière, fléchit sur les jambes. Il porta instinctivement la main gauche vers la droite pour se dégager. René, d'un geste brusque recommença la manœuvre. Il saisit le doigt qu'il put attraper, le petit doigt, exerça une forte pression en arrière. Vaincu par la souffrance, Bétourné, hagard, ne résistait plus. Ses jambes plièrent, il tomba sur les genoux. Alors, René très pâle, serrant les dents, obligé de lutter contre sa propre rage qui grandissait et qui le poussait à tordre les doigts de son adversaire au risque de les briser, se mit à marcher le long de la table dans la direction de la porte, entraînant l'autre qui écumait, fou de honte et de douleur et prêt à hurler, et murmura : « Rampe, rampe donc! » Puis, devant la porte, il imprima une brusque secousse

Digitized by Google

aux deux bras qu'il tenait et les lâcha, si bien que Bétourné s'affala sur le plancher du corridor, les pattes allongées, le nez à deux centimètres du sol. Lewy, obéissant au désir de l'humilier davantage, accompagna la chute de cette apostrophe qu'il lança d'une voix tonitruante :

« Et maintenant, noble chevalier, mon honneur à moi est satisfait !

— Judas ! » glapit Bétourné.

La scène avait été si inattendue et si rapide que les assistants songèrent seulement à intervenir au moment où Bétourné s'esquivait, littéralement ahuri, tandis que René remontait dans la salle en disant : « Messieurs, je vous demande bien pardon ; mais vous avez pu voir que j'y ai mis de la patience.

— Parfaitement, dit Guiche ; il nous embêtait à la fin cet oiseau-là. »

Les autres se rapprochaient, guidés par ce sentiment de respect pour la force qui, presque toujours, porte les foules à donner raison au vainqueur.

Sabord maintenait Angelost, qui se démenait comme un possédé en criant que ça le regardait et que Lewy aurait à lui rendre raison.

« Ne fais donc pas le méchant, disait Perrart, ton homme n'a eu que ce qu'il méritait.

— Fiche-lui donc la paix, dit Tursie ; Lewy va te faire le même coup si tu n'es pas sage. »

Digitized by Google

Et Dumuid d'Aigrant de la Tournière dit en tirant une bouffée de sa pipe :

« Vous pouvez vous vanter de nous faire suer avec vos inventions de jésuites. Ça ne prend jamais, ces trucs-là.

— Puisque vous vous syndiquez avec ce juif, hurla Angelost, vous êtes aussi méprisables que lui! »

Cela détermina les plus indécis à prendre le parti de Lewy. Les apostrophes partirent de tous les côtés.

« Tu te crois donc sur les planches de l'Ambigu!

— Ne fais pas ta poire!

— Va soigner ton blessé!

— Colle-lui des sangsues sur les fesses!

— Veux-tu de l'éther? »

Antoneskou allait de l'un à l'autre, répétant :

« C'est rigolo, y a pas d'errreurrr!

— Oui, c'est tordant.

— Tordant est le mot.

— J'aimerais mieux torsif. »

Cependant, le tumulte s'apaisait. Les jeunes gens entouraient Lewy, repassant avec lui les péripéties de la soirée et l'assurant qu'il n'avait aucun motif pour se retirer, qu'il n'était en rien responsable du guet-apens tendu par Angelost avec son diable d'escogriffe.

René partit de bonne heure. Morette offrit de l'accompagner. Lorsqu'ils sortirent de la salle, il

Digitized by Google

leur sembla voir deux ombres qui glissaient au fond du corridor pour s'évanouir dans l'escalier.

Morette crut même distinguer entre les mains des deux personnages qui se cachaient quelque chose comme une longue barre de fer. Lewy n'ayant pas l'air de s'en émouvoir, il garda ses réflexions pour lui, mais il se promit bien de tourner dorénavant le dos à Angelost.

Après leur départ, Cambaut le mondain, qui faisait un whist avec Antoneskou et Tursie, prit un air confidentiel et dit à ses partenaires :

« C'est égal. Je parierais tout ce qu'on voudrait que Lewy a dû lui souffler sa femme, à ce type ! »

Digitized by Google

Digitized by Google

XI

« N'avons-nous pas tous un même père? Un même Dieu ne nous a-t-il pas créés? »
(*Mal.*, II, 10.)

Le 31 mai, par une splendide journée d'été, deux jeunes hommes à la figure très intelligente, vêtus sans recherche mais avec goût, se promenaient de long en large sur le bateau qui fait le service de Dieppe à Newhaven. L'un, grand, sec, brun, avait la mine décidée, le regard franc, la démarche légère, et une certaine aisance également éloignée de la nonchalance et de l'affectation donnait à l'ensemble de ses mouvements une grâce séduisante qui attirait sur lui les regards sympathiques des passagères. L'autre, plus petit, brun également, différait de son compagnon par des détails peu apparents, mais qui, réunis, permettaient à un œil exercé de reconnaître un représentant peu accentué du type juif : une certaine apparence contemplative, une

Digitized by Google

peau fine, des sourcils très arqués, l'extrémité du nez arrondie, les oreilles légèrement écartées de la tête, les jambes un peu courtes. Tous deux avaient l'air grave, le second avec une teinte de tristesse et de fatigue. Aux bribes de leur conversation qu'on pouvait cueillir au passage lorsqu'ils ralentissaient leur marche ou se reposaient quelques minutes adossés à la cloison d'une cabine, on reconnaissait des hommes d'étude et des esprits très cultivés. Ils parlaient avec sérieux, le premier avec plus de calme, le second avec plus de feu, échangeant leurs remarques sur la mer, sur la construction du bateau, sur les traits distinctifs des autres passagers. Tous deux se sentaient gagnés par une émotion douce et lourde à la fois, car ils avaient conscience de la responsabilité qui pesait sur eux.

Ils quittaient la France pour des semaines; ils allaient chercher des renseignements dont ils auraient ensuite à faire profiter leurs compatriotes, et de leurs observations dépendraient dans une certaine mesure les progrès que réaliserait la science dans leur pays. Mais en même temps ils représenteraient la médecine française à l'étranger et l'impression qu'ils produiraient sur leurs confrères contribuerait au bon ou au mauvais renom de leur patrie. Ils étaient fiers de l'honneur qui leur était échu; ils étaient résolus à se montrer dignes de la mission qui leur avait

Digitized by Google

été confiée. Leur valise était pleine de notes et d'indications méthodiquement classées sur des fiches destinées à recevoir les observations qu'ils avaient à consigner; leur portefeuille était bourré de lettres d'introduction pour quantité de médecins et de chirurgiens auxquels ils devaient rendre visite. Leur itinéraire était fixé dans ses grandes lignes de la façon suivante : ils s'arrêteraient à Londres, puis à Oxford, monteraient jusqu'en Écosse où ils séjourneraient un temps assez long à Glasgow et à Edimbourg; ils s'embarqueraient de là pour Hambourg, étudieraient l'organisation médicale de ce port, passeraient plusieurs jours à Berlin, se rendraient à Vienne par Dresde et Prague et retourneraient en France par l'Allemagne du Sud après une station à Munich.

Dès qu'ils eurent débarqué, ce fut le plus petit qui, tout naturellement, fut chargé de toutes les négociations.

« Comment avez-vous fait votre compte, Lewy, lui dit son compagnon, pour apprendre l'anglais comme ça?

— Je ne sais pas ce que vous trouvez de difficile dans l'étude d'une langue, mon cher Morette, répondit Lewy; j'ai appris l'anglais au sortir du lycée : avec l'allemand et le latin c'est l'affaire de six mois.

— Je vous admire. Vous avez la bosse. J'arrive

Digitized by Google

bien à me tirer tant bien que mal d'un texte à coup de dictionnaires, mais quant à comprendre un étranger quelconque, bernique. Comment expliquez-vous que presque tous vos coreligionnaires s'assimilent si vite les langues dont ils ont besoin?

— Cela doit provenir, selon moi, de deux causes principales : d'abord c'est que l'étude de l'hébreu, très cultivée de tous temps parmi les israélites, a dû développer chez eux le goût de la linguistique; de plus, ballottés pendant de longues périodes entre les divers peuples tant de l'Occident que de l'Orient, ils ont été dans la nécessité d'apprendre constamment de nouveaux idiomes. De là des aptitudes dont les petits-fils profitent. J'ai lu ces jours derniers, — car pour différentes raisons, j'ai cru devoir apprendre certains faits qui concernent l'histoire des Juifs, — j'ai lu que pendant une longue période on a fait un grief aux juifs d'Allemagne de parler le français.

— C'est très curieux.

— Oui, et si cela vous intéresse, nous aurons l'occasion incidemment d'observer d'un peu près les particularités que présentent les juifs, car je me propose de jeter un coup d'œil sur mes coreligionnaires dans les pays où nous passerons. Je tiens à fixer mon jugement sur les absurdités en circulation pour démolir s'il se peut, dans la

Digitized by Google

mesure de mes moyens, les balivernes qu'on réédite tous les jours.

— Je serais très heureux de profiter de vos lumières, car je vous avoue avoir accepté pendant un moment les inepties qu'on débite à ce sujet, mais je fais amende honorable. Depuis que j'ai regardé autour de moi des israélites, je ne les ai trouvés ni meilleurs ni pires que les autres ; je ne dis plus un juif français, mais un Français israélite.

— Parbleu ! Pourquoi voulez-vous qu'il en soit autrement? »

René s'était, en effet, avant son voyage, mis au courant des principales questions qui concernaient les juifs. Au moyen de lectures, d'enquêtes auprès de spécialistes compétents, d'explications libéralement fournies par son père, il s'était en quelques jours pénétré de l'histoire des tribus juives depuis la dispersion du peuple d'Israël, apportant à élucider les problèmes cette ardeur au travail, cette rapidité de conception, ce besoin de savoir, cette rigueur de méthode, cette puissance de réflexion auxquels il devait les succès de sa carrière. « Suis-je, oui ou non, un microbe malfaisant? » s'était-il répété, et il s'était promis de contrôler si, dans d'autres pays que la France, les juifs constituaient des colonies délétères pour l'organisme sur lequel elles se greffaient.

Le voyage de Morette et de Lewy s'effectua

Digitized by Google

comme il avait été projeté, sauf de rares incidents. Les deux jeunes savants s'acquittaient consciencieusement de leur mission; Lewy, accompagné de Morette qui, sans y mettre autant de passion que lui, s'adonnait néanmoins avec intérêt à ces études anthropologiques et sociales, enrichissait non moins scrupuleusement sa collection de remarques sur les mœurs et la situation des juifs.

En Angleterre et en Écosse, ce qui les frappa surtout ce furent les résultats obtenus par les efforts coalisés des initiatives privées. Là, ils s'entendirent déclarer à mainte reprise que la fondation et l'entretien des hôpitaux sont essentiellement œuvres réservées aux individus et que placer des hospices et des maisons de santé sous l'administration de l'État ou des villes était un véritable contresens. L'État et les communautés, disaient les médecins et chirurgiens qui leur servaient de guides, n'ont aucun intérêt à soigner des malades ou à prolonger l'existence des débiles ou des infirmes. Alors de quoi se mêlent les pouvoirs en introduisant leur contrôle dans des institutions qui reposent uniquement sur la charité, sur le sentiment de la compassion, sur la prévoyance? Ce sont des choses qui, au premier chef, appartiennent aux particuliers. Ils constatèrent donc que les hôpitaux anglais, au lieu d'être construits d'un bloc et suivant un plan d'ensemble,

Digitized by Google

étaient d'ordinaire faits de pièces et de morceaux : tel achetait le terrain, tel offrait un corps de bâtiment, tel une aile; celui-ci contribuait à l'achat des lits, celui-là des médicaments, un autre des instruments, un quatrième du linge. Un ami des arts envoyait une collection de tableaux et de gravures pour orner les murs; les clergymen, des livres pieux. Les dévots faisaient appliquer au-dessus des lits des inscriptions sacrées. Des philanthropes faisaient don de pianos, de jeux, de fleurs. René constata la fréquence des pianos dans les salles : il n'était pas rare que des étudiants, des gens du monde, des amis des malades vinssent deux ou trois fois par semaine récréer par des séances de musique les patients capables de les supporter. Quant aux infirmières, elles se recrutaient dans tous les rangs de la société : des jeunes filles appartenant à l'aristocratie, des femmes du monde, des bourgeoises offraient gratuitement leurs services pour un temps plus ou moins long, côtoyant des femmes du peuple et des domestiques rétribuées. A Edimbourg, le berceau de l'antisepsie, Morette et Lewy passèrent d'agréables heures en compagnie de disciples de Lister, l'éminent chirurgien, et parcoururent les laboratoires, les amphithéâtres, les salles de conférences, les cabinets de recherches où se sont formés les praticiens les plus renommés de l'école écossaise.

Digitized by Google

En Allemagne, ils lurent avec curiosité les affiches par lesquelles des docteurs en médecine offraient des leçons payantes à messieurs les étudiants, et se livrèrent à des comparaisons instructives entre les différents tarifs. Ils notèrent l'absence de concours pour les nominations aux postes des hôpitaux ou des Universités : un médecin en vue, titulaire d'une fonction, choisissait lui-même parmi ses élèves son assistant ou ses assistants et désignait pour ainsi dire son successeur. Ce système leur parut moins défectueux que le système français, où, malgré l'apparente justice des concours, les chefs ne favorisent pas moins les jeunes médecins qu'ils ont formés. Ils prirent d'importantes informations sur le fonctionnement des conseils d'hygiène dont l'autorité est considérable et dont les avis deviennent des sortes de décrets sanitaires immédiatement imposés aux habitants par les autorités. Ils prêtèrent une longue attention à l'enseignement de certaines spécialités : les maladies des yeux, les maladies du larynx et du nez. Ils se firent initier à l'organisation complète de l'hôpital de Moabit à Berlin, un des types les plus connus du système allemand.

A Vienne, ils cueillirent une ample moisson d'informations à l'Hôpital Général, véritable ville fourmillante de convalescents, de visiteurs, de médecins, d'infirmiers, d'étrangers, avec des

Digitized by Google

cours, des pavillons, des jardinets, des allées, des rues où circulent des fiacres et des tramways minuscules. Ils admirèrent les salles d'opération avec leurs murs couverts de stuc, leur sol, leur toiture, leurs tables en verre. Ils assistèrent à des leçons faites dans d'immenses amphithéâtres où les étudiants, rangés sur des gradins à une grande distance du professeur, suivaient les détails de l'opération à travers une lorgnette de spectacle. A tour de rôle, les spectateurs appelés par l'opérateur descendaient au centre de l'amphithéâtre, admis à regarder de près les manipulations de l'incision, de la suture ou du pansement, à poser des questions et à se laisser questionner.

Entre temps, ils recueillaient des indications sur les mœurs particulières aux juifs et se convainquaient que chaque pays a, suivant une heureuse expression, les juifs qu'il mérite. Ils purent s'assurer, par exemple, qu'en Angleterre certaines carrières sont plus accessibles aux israélites qu'aux catholiques et cela ne laissa pas que de leur ouvrir des horizons sur la relativité de la tolérance qui règne dans le royaume le plus libre du monde. En Prusse, au contraire, ils eurent la clé de l'état d'esprit particulier à des gens auxquels on ne laisse guère d'autre débouché que celui de la finance et du commerce : entre les officiers cassants, les fonctionnaires hautains, les hobereaux orgueilleux et les popu-

Digitized by Google

lations dressées à l'obéissance passive et soumises à l'influence des pasteurs, les juifs allemands avaient des manières cauteleuses, tantôt insolents, tantôt rampants, prêts à se serrer contre les murs pour laisser le passage aux personnages de marque ou à se dresser avec arrogance en face des gens sans puissance. Mis en dehors des classes régulières et officielles dans une société militairement hiérarchisée, ils essayaient de se faufiler sans trop d'avanies parmi les castes dont aucune n'acceptait de les recevoir dans leur sein, ici, adulés pour leur argent par des nobles besogneux, là, jalousés par des concurrents moins persévérants, ou enviés par des malheureux excités contre eux; obligés de gagner beaucoup pour obtenir un semblant d'indépendance et par cela même repoussés par les gens qui ne leur laissaient d'autres carrières que le trafic; avides d'égalité, de liberté, d'honneur, de jouissances, de bien-être, de considération, et continuellement écrasés sous le poids d'un mépris inexpliqué. Et cependant, loin de les rabaisser, l'Allemagne ferait mieux de s'attacher ses juifs par les seuls liens qui unissent les hommes, les liens du cœur; car si ce sont ses soldats qui l'ont faite une, ce sont bien ses juifs aujourd'hui qui la rendent prospère! Mais rebutés chez eux par l'attitude de leurs concitoyens, ils ont hâte de s'expatrier, dans l'espoir de trouver ailleurs les satisfactions qu'on leur refuse,

Digitized by Google

et par là s'explique ce débordement de juifs allemands, les uns enrichis, les autres désireux de s'enrichir, dans les pays où ils emportent avec eux les habitudes contractées en terre allemande.

A l'hôpital de Glasgow, René eut un exemple navrant des abîmes où peut tomber un homme au milieu de ceux qu'on est convenu d'appeler ses semblables. Un misérable aux yeux caves et bordés de noir, aux joues parcheminées et cireuses, aux cheveux longs, bouclés des deux côtés de la figure en forme de tire-bouchon, à la barbe rousse, aux bras décharnés, respirait avec peine. A l'arête de son nez, qui prenait des proportions demesurées dans ce masque desséché, à l'éclat morbide de ses yeux où semblaient flotter des légions de rêves, à la forme de son front bombé, Lewy crut reconnaître un juif. Il s'informa. Une infirmière répondit : « He's a Jew. » Il voulut en savoir davantage. Un garçon fut en état de le renseigner. C'était un pauvre diable venu de Pologne échoué en Écosse on ne savait pourquoi. Il s'appelait Lévinsky. Il ne savait pas un traître mot d'anglais. Un étudiant qui possédait des notions de polonais était arrivé tant bien que mal à reconstituer sa lamentable odyssée. Il avait été riche ; il possédait des terres là-bas en Pologne et vivait heureux parmi les siens. Étaient survenus des troubles ; on avait saccagé ses biens, pillé sa maison, volé ses enfants, tué

Digitized by Google

sa femme. Il s'était sauvé à grand'peine avec des blessures sur tout le corps, était arrivé en Allemagne, avait été recueilli et soigné par des paysans, avait travaillé quelques mois dans une ferme, en avait été chassé et finalement, roulant de misère en misère, avait été transporté par un bateau marchand jusqu'à Leeds, et de là s'était traîné en mendiant jusqu'à Glasgow où on l'avait amené à l'hôpital à moitié mort de fatigue et de privations, brûlé par la phtisie, pauvre épave humaine près de sombrer, perdue dans l'océan des peuples! Lewy s'approcha du lit, contempla l'infortuné. L'autre bredouilla quelques mots d'une voix haletante et caverneuse, espérant trouver de nouveau quelqu'un dont il se fît comprendre. Lewy secoua la tête pour montrer qu'il ne saisissait rien du baragouin. Cependant le Polonais attachait son regard sur lui avec une fixité étrange et répétait anxieusement : *Yehoudi*, *Yehoudi*? René fit un signe d'assentiment, plaça sa main sur la poitrine et dit : *Yehoudi*. Alors le malade, d'un effort inouï, saisit la main gauche du jeune homme ballante à son côté, la porta à ses lèvres et la couvrit de baisers : tel un chien errant qui, battu par la tempête, lécherait une main amie.

Morette auquel Lewy avait traduit l'histoire du misérable au fur et à mesure que le garçon de salle la lui narrait, et qui assista à cette démonstration, ne put s'empêcher de murmurer : « Dire

Digitized by Google

que ce sont des chrétiens qui font cela, et près de dix-neuf cents ans après le Christ ! »

Ils virent encore dans leurs différentes étapes des choses qui leur parurent dignes d'être notées : ici un juif aux membres contrefaits, vêtu en saltimbanque, jonglait avec des poids sur une place publique ; là une juive circulait parmi les tables d'un café, offrant des fleurs ; ailleurs un loqueteux édenté et dont l'origine n'était pas douteuse vendait des journaux, ailleurs encore un acteur célèbre trônait sur les planches, essayant de nier sa naissance qui lui faisait du tort, et de plus en plus cette vérité se précisait chez Lewy comme chez Morette : Les hommes sont ce que les circonstances les font.

Ce fut à Prague qu'ils eurent le mieux l'occasion d'embrasser d'un coup d'œil l'évolution rétrospective des groupements juifs dans les sociétés européennes.

Ils venaient de parcourir après leur déjeuner les parties les plus pittoresques de la capitale bohémienne en compagnie du docteur Lemtchk, lorsque René exprima le désir de traverser le quartier où les juifs étaient massés. L'autre déféra à son désir. Ils étaient à ce moment sur la grande promenade de la ville, au bord de la Moldava, s'extasiant devant le panorama féerique que présentaient les rives du fleuve sacré des Tchèques : la nappe d'eau se déroulait majestueusement,

Digitized by Google

maintenue dans son lit par des collines coquettes recouvertes de gazon, qui formaient devant eux comme un fond de décor, et sur leur droite, baigné d'une vapeur violacée, se dressait le Hradjin, la forteresse fameuse, d'où, deux fois au XVIIe siècle, de braves magistrats avaient été jetés par la fenêtre, le Hradjin aux formes massives et trapues, perché sur une hauteur en arrière du fleuve; et du côté où ils se trouvaient, d'élégantes villas et de somptueuses demeures se profilaient, blanches sous l'éclat du soleil, semblant sourire à la lumière. Les deux rives étaient réunies par un pont de fer suspendu, élégant et léger sous sa double rangée de supports accrochés à des tiges mollement recourbées, pareil à une balançoire prête à se balancer et maintenue en l'air par quelque invisible portique.

Ils tournèrent le dos à la Moldava, longèrent une avenue spacieuse de style moderne où s'alignaient de magnifiques monuments publics ou privés, le palais de justice, des banques tenues par des Allemands, des hôtels, des cafés, pénétrèrent dans la vieille ville et brusquement, à un détour, se trouvèrent plongés dans une ignoble ruelle étroite, sombre, tortueuse, fétide, dépourvue d'air et de jour.

« Voici le quartier juif, dit leur guide. Vous plaît-il de le traverser?

— Oui, répondit René.

Digitized by Google

— Quel foyer d'infection ! s'écria Morette.

— Non, l'état sanitaire est moins mauvais qu'on ne pourrait le supposer au premier abord. Si les conditions extérieures sont des plus défavorables, l'hygiène alimentaire est surveillée avec une extrême rigueur. Ces gens apportent, en effet, suivant les préceptes de leur religion, une grande attention à leur nourriture. »

René s'enfonça dans ses réflexions, regardant à droite et à gauche le spectacle qui s'offrait à lui, pour bien le graver dans sa mémoire.

Des maisons à deux étages, quelques-unes à trois, aux parties supérieures débordantes, aux toits triangulaires ouvrent sur la rue leurs volets verts, leurs petites fenêtres étriquées, leurs portes crasseuses ou leurs boutiques trop pleines. Dépassant les devantures et empiétant sur la rue, sortent de rez-de-chaussée bas de plafond et noirs dès le seuil, toutes sortes de marchandises défraîchies ou de denrées : de vieux vêtements aux couleurs passées, aux formes démodées, usés, rapiécés, lavés et nettoyés maintes et maintes fois, des meubles inutilisables et de la ferraille, des lacets, des bas, des robes et des casaques, des chaudrons et des casseroles étamés et rétamés, de la vaisselle ébréchée, des livres parmi lesquels le caractère hébreu domine, mais où s'égarent aussi des ouvrages écrits dans les langues les plus dissemblables, almanachs ou manuels scientifiques,

Digitized by Google

feuilletons ou textes sacrés, colportés là au hasard de la brocante, puis deux pas plus loin des saucisses et des viandes fumées derrière des écriteaux où s'étalent trois lettres hébraïques formant les consonnes du mot *Kasher*[1], des écuelles contenant des laitages ou du beurre, des assiettes chargées d'œufs, des boîtes remplies de pâtes ou de vermicelles, des fruits chétifs, des légumes malingres, des volailles piteuses, des poissons flasques.

Les bâtisses sont si rapprochées qu'on pourrait passer d'un côté à l'autre au moyen d'une planche jetée en travers entre deux fenêtres. Une odeur rance de renfermé et de cuisine, de linge moisi et de parfumerie forte prend les visiteurs aux narines. Des hommes à la face blême vêtus de longues redingotes luisantes marchent d'un pas hâtif, le dos voûté, le chapeau haut de forme très en arrière, les mains croisées sur la poitrine et enfouies dans des manches trop larges. Peu ont l'air jeune. Ils paraissent tous avoir plus de quarante ans, avec des airs vieillots. Des vieillards cassés, à la mine futée, des femmes, se tiennent devant les boutiques ou derrière les vitrines. Les femmes ont toutes une perruque grossière, un tour, qui doit, aux termes des prescriptions bibliques, défendre leur chevelure des regards indiscrets. Beaucoup sont trop grasses. Des filles d'une

1. Conforme au rite. (*Note de l'auteur.*)

Digitized by Google

pureté de ligne admirable vont et viennent à côté de créatures sans âge ridées et ratatinées. Des enfants grouillent sur la chaussée mal pavée, chétifs, étiolés, dardant sur les étrangers leurs prunelles étonnées, ouvrant largement des yeux où semble s'être concentrée toute leur vie.

« Qu'on les tire de leurs taudis, se dit René à part lui, qu'on leur donne l'espace et la lumière, les vastes horizons et l'air pur des hautes cimes, et en deux générations, la sève aura repris sa vigueur, les rejetons auront poussé avec l'énergie des corps longtemps comprimés ; après une période de surexcitation les facultés corporelles et mentales s'équilibreront : on aura devant soi des hommes et non des êtres souffreteux et défiants préparés à toutes les décrépitudes et à toutes les déchéances ! »

Puis, faisant un retour sur lui-même, il ne pouvait se défendre d'un serrement de cœur à l'idée que son arrière-grand-père avait dû vivre aussi dans quelque boutique obscure au fond de quelque ruelle tortueuse, là-bas sur les bords du Rhin, ou bien en Alsace, peut-être en Italie ou en Espagne, obligé de passer d'un ghetto à un autre, entre deux massacres, et une poignante tristesse l'oppressait. Quelle leçon d'égalité pour les hommes s'ils réfléchissaient ! Quelle leçon de modestie pour les quelques milliers de juifs favorisés par le hasard et délivrés des jougs barbares !

Digitized by Google

Quelle leçon et quelle humiliation pour les pontifes des injustices légitimées et les hérauts des vantardises stupides, que des juifs rattrapant en dix ans d'études la prétendue avance en fait de civilisation dont se targuent les descendants des chevaliers les plus illustres! Élargissant encore le cercle de ses pensées, il songeait à toutes ces divisions arbitraires établies entre les hommes, à toutes les oppressions fondées invariablement au nom d'un pouvoir céleste chargé de rétablir après la mort la balance entre les iniquités de la vie terrestre, et se demandait s'il n'était pas temps enfin pour les sociétés de réaliser loyalement l'effort vers la solidarité.

Quant à lui, il serait désormais solidaire de tous ceux qui souffraient matériellement ou moralement, comme il avait souffert et souffrirait sans doute encore, par cela seul qu'ils étaient nés juifs. Il comprenait maintenant la nature de l'émotion qu'il s'était jusque-là refusé à partager et qu'exprimaient très naïvement ses parents et leurs amis à l'annonce de tout succès remporté par un juif. Il se rappelait, par exemple, sa mère tressaillant d'aise chaque fois qu'en parcourant les listes des vainqueurs dans les concours ou des promotions dans les corps constitués ou encore des distinctions honorifiques, elle croyait reconnaître le nom d'un coreligionnaire. Lui, ce n'était plus la communauté des croyances — puisque la

Digitized by Google

philosophie l'avait affranchi des croyances religieuses, — c'était la communauté des peines quotidiennes qui l'unissait à quiconque était juif : n'est-ce pas dans la douleur que naissent les grands sentiments des hommes, comme c'est dans la douleur que les hommes viennent à la vie?

C'est ainsi que le voyage de Morette et de Lewy se poursuivit rempli de faits et de méditations, modifiant chez l'un et l'autre par une série de petits effets multipliés le tour d'esprit à la fois du praticien et de l'homme intime. Ils passaient presque sans interruption leurs journées et leurs soirées ensemble et ne se séparaient guère que pour assister à des leçons ou à des démonstrations plus spéciales à leur domaine particulier ou pour rédiger des parties de leurs rapports. Partout ils étaient reçus avec une exquise prévenance; ils étaient même obligés de se défendre contre l'abondance des invitations.

La mission se fût donc terminée pour tous deux dans d'excellentes conditions si elle n'avait été marquée pour Lewy par deux événements, dont l'un ne jeta dans son esprit qu'un trouble passager, dont l'autre, au contraire, exerça sur l'orientation définitive de ses sentiments une influence décisive. Le premier eut lieu à Berlin où il reçut une lettre de Dupan, le second à Vienne d'où il fut soudain rappelé par une dépêche de Rachel.

Digitized by Google

La lettre de Dupan, datée du 17 juin, était conçue en ces termes :

« Mon cher Lewy,

« Que le diable emporte toutes les femmes, y compris les plus vertueuses ! Je renonce à comprendre ces animaux-là. La meilleure ne vaut pas qu'on se mette seulement quarante-huit heures la cervelle à l'envers pour elle. Figure-toi qu'Hélène se marie dans huit jours, et avec qui ? Je te le donne en mille. Ne cherche pas, va, c'est trop bête : avec Pierre Bétourné. La chose a marché comme sur des roulettes. Hélène a seulement pris un petit air de résignation, qui lui va fort bien d'ailleurs. Elle ne bronche pas. Le personnage t'est connu, je n'ai pas besoin de te dépeindre mon cher beau-frère : moustaches, pommade et banalité, voilà sa devise. Il apporte quatre cent mille francs ; mon père en crache trois cents, non compris les espérances de part et d'autre. $4 + 3 = 7$; $7 \times 3 = 21$. Tu vois que j'ai profité de nos classes de mathématiques ? Et encore 21, c'est un minimum, car nous allons acheter une charge et nous aurons de gros bénéfices. Tout le monde trouve le mariage réussi. Réussi ! Ces idiots ont des trouvailles ! N'aie plus de soucis ; ma sœur sera heureuse. N'en parlons plus et qu'ils aient beaucoup d'enfants... pardon qu'ils aient deux enfants. Un de plus serait peu comme il faut.

Digitized by Google

« Et toi, vieux, que fais-tu ? Conte-moi tes impressions de voyage. Si tu découvres en chemin des bibelots originaux, ne crains pas de me ruiner en me rapportant des choses curieuses. Je t'ouvre un crédit de quinze cents francs. J'ai vendu deux tableaux ces temps-ci. Les gens vont me concéder du talent : je gagne de l'argent.

« On m'a offert sept cents francs pour ma sorcière, tu sais, ma sorcière, pour laquelle mon excellente tante a posé sans le vouloir. Je n'ai pas voulu la donner. Ma tante vaut mieux que ça !

« A bientôt, j'espère.

« Tibi,

HENRI DUPAN. »

Le télégramme, portant le timbre du 20 juillet, contenait ces simples mots :

« Père pneumonie grave. Reviens immédiatement. — RACHEL. »

Digitized by Google

Digitized by Google

XII

« Je vais aller dans le chemin de toute la terre, prends courage et sois un homme. »
(*I, Rois*, II, 2.)

René quitta Vienne précipitamment le soir même. Il pria Morette de l'excuser auprès des confrères qui l'avaient reçu et de ceux auxquels il avait annoncé sa visite, et voulut lui confier ses notes pour lui permettre de présenter le double rapport complet. Morette refusa, en lui donnant l'assurance que la mission touchait, somme toute, à sa fin et lui promit d'observer encore à Vienne et à Munich ce qui intéressait particulièrement l'art chirurgical. Il déclara devoir, de retour à Paris, s'entendre avec lui pour le compte rendu officiel de leur voyage, et souhaita trouver M. Lewy hors de danger. Il accompagna son collègue à la gare et protesta de son désir d'entretenir par la suite avec lui des rapports assidus d'amitié, puisqu'aussi bien leurs deux carrières avaient chance de se développer parallèlement.

Digitized by Google

Le voyage de René fut atroce. Pneumonie grave, portait la dépêche. Il ne fallait pas se le dissimuler, il risquait de ne plus voir son père qu'expirant ou mort. Une pneumonie de nature infectieuse enlève un homme en trois jours, surtout lorsqu'il n'est plus jeune, et la route de Vienne à Paris est longue, et on pouvait bien ne pas l'avoir prévenu dès le début de la maladie, en croyant à un refroidissement sans importance.

Mort? cela lui paraissait monstrueux. Ne plus pouvoir lui parler, se représenter sa place vide, ne plus jamais l'entendre, comme cela, tout d'un coup, sans préparation, sans un mot d'adieu, sans un baiser, non, c'était pas trop stupide, c'était fou. Il était résigné depuis longtemps à l'idée de perdre un jour son père; c'était la loi naturelle, mais pas de la sorte. Si quelque chose prouvait bien l'absence complète de raison dans les événements, c'étaient certes des coups aussi bêtement cruels, car le sort distribue les malheurs avec prodigalité. Ah! les pauvres gens qui laissent endormir leurs révoltes intérieures par l'acceptation passive d'un sort aveugle, qui courbent la tête en criant merci à une Providence imaginaire! Les pauvres gens! ou plutôt les brutes heureuses, car se soumettre à une divinité bonne ou méchante, n'est-ce pas abdiquer la faculté de comprendre, de raisonner, de chercher, de souffrir?

Mais, au fait, pourquoi se désoler? Son père se

Digitized by Google

remettrait peut-être. Lui, René, arriverait encore à temps pour causer avec lui, pour l'assister au moins à ses derniers moments, pour le sauver encore! Et toute son espérance se condensait en ce vœu : le trouver vivant, pensant.

Le train filait, les carrés, les rectangles des champs cultivés, les bois et les rivières, les montagnes et les poteaux télégraphiques tourbillonnaient dans une fuite vertigineuse; les compagnons de route essayaient de lier conversation, commençant par de courtes exclamations à propos des paysages, du temps, des incidents aux stations, des arrêts, des repas, pour s'élever à des considérations transcendantes sur la politique internationale ou l'art contemporain. René cherchait en vain à lutter contre les transes qui le hantaient, appelant le sommeil sans succès, se contraignant à manger sans faim, sentant une fatigue accablante peser sur sa tête et son dos, ses jambes et ses bras. Il s'impatientait de chaque retard aux haltes réglementaires, s'insurgeait contre les lenteurs des formalités aux frontières, supputait le nombre de kilomètres qui le séparaient de la station suivante chaque fois qu'était crié par les employés un nom de ville. Ce fut un premier soulagement que de passer la douane française, mais il se fâcha du peu de rapidité avec laquelle s'effectuaient les visites. Enfin, avec un bruit assourdissant de vapeur et de fer, de plaques

Digitized by Google

mobiles secouées, de sifflets et de cris, le train stoppa en gare. Sauter en bas du wagon, courir à la porte, en laissant sa malle à la consigne, monter en fiacre fut l'affaire de quelques instants. Il avait envie de crier au cocher. « Allez, mais allez donc! » Dans la rue Vieille-du-Temple il n'attendit pas que la voiture fût arrêtée; il donna à l'homme la pièce qu'il tenait toute prête, se jeta sur le trottoir, s'engouffra dans le vestibule. La loge de la concierge était vide. Il s'élança dans l'escalier, frappa nerveusement, n'osant sonner, haletant. Il lui semblait que son cœur occupait toute sa poitrine. La bonne ouvrit avec précaution.

« Eh bien? fit René.

— Ça ne va pas bien, il s'affaiblit, et vous réclame tout le temps... »

Vivant! René se retint pour ne pas pousser un cri. Il entra dans la salle à manger, y trouva Rachel avec Ida, cette dernière arrivée la veille, les embrassa sans une parole, puis s'assit. Il était exténué. Des tasses, des cuillers, des miettes de pain traînaient encore sur la table, vestiges du déjeuner matinal.

« Je vais le prévenir que tu es là, dit Rachel, mère est avec lui dans la chambre. »

René demanda quelques détails. Ses deux sœurs les lui donnèrent en complétant mutuellement leurs explications.

Digitized by Google

M. Lewy s'était alité la veille du jour où Rachel avait envoyé le télégramme à Vienne. Il se plaignait d'un point de côté aigu et d'une forte gêne dans la respiration. Il croyait s'être refroidi pour avoir stationné dans un courant d'air avec sa chemise trempée de sueur et collée sur le dos. Un médecin du voisinage aussitôt appelé avait diagnostiqué une pneumonie; le docteur Perrigue mandé à son tour en présence de la fièvre qui s'était immédiatement déclarée, avait conseillé de rappeler René sans tarder. Il conservait un peu d'espoir, mais ne cachait pas ses inquiétudes. Presque toutes les pneumonies contractées depuis environ un mois prenaient un caractère infectieux. Rachel expliquait que la fièvre n'avait pas diminué, que père était très faible, très abattu, qu'il expectorait péniblement et que ses crachats avaient une vilaine couleur, — une couleur de brique pilée? précisa René. Enfin le malade toussait avec infiniment d'efforts et se plaignait de violentes douleurs au côté. Il n'avait pas dormi depuis deux nuits. Les urines contenaient de l'albumine.

Lorsque Mme Lewy apprit le retour de René, elle vint au-devant de lui et se jeta à son cou.

« Quel voyage tu as dû faire, mon pauvre enfant, dit-elle... Tâche au moins de remonter le moral de ton pauvre père. »

René se raidit de toute sa volonté pour prendre

Digitized by Google

une contenance dégagée. Il s'avança d'un pas ferme vers le lit. Mme Lewy, Ida, Rachel étaient sur ses talons.

« Eh bien, père, qu'est-ce que c'est que cette fantaisie? Quelle idée de nous jouer des tours pareils? » dit-il d'un ton badin.

M. Lewy lui tendit la main, eut un sourire de satisfaction, le regarda longuement, puis d'une voix entrecoupée, articula lentement ces mots :

« Enfin, tu es là... j'avais peur... de ne plus... te revoir. Je suis... flambé.

— Mais non, mais non, un rhume n'est pas si méchant que ça, nous allons te guérir. Voyons, peux-tu te soulever? je vais t'ausculter.

— Tout à l'heure... je m'affaiblis... tout le temps... Laisse-moi te parler... Réné. Si après, tu peux... me soigner tout de même... tant mieux! »

Les trois femmes hésitaient à rester. Le malade s'aperçut de leurs scrupules.

« Ce n'est pas un secret, dit-il. J'aime mieux... que vous soyez présentes. Réné... quand je ne serai plus là... promets-moi de te conduire... comme le chef de la famille... car demain... après-demain ce sera toi... le chef de la famille. »

René dut faire appel à toutes ses forces pour ne pas céder à son émotion. Ida et Rachel derrière lui se mouchaient, près de fondre en larmes.

« Je te le promets, père, répondit-il, mais pour

Digitized by Google

plus tard, car je compte bien t'obéir encore longtemps, tu entends, t'obéir en tout.

— Je savais que tu étais un bon fils... maintenant je puis... partir. »

Il semblait que l'effort eût épuisé tout ce qui lui restait d'énergie, car il ferma les yeux et demeura sans mouvement.

« Père, reprit René, tu ne veux pas que je t'ausculte? »

M. Lewy rouvrit les paupières; il se souleva péniblement sur les coudes en geignant. Mme Lewy lui soutint la tête; Ida et Rachel passant de l'autre côté du lit, avancèrent délicatement les oreillers.

René commença par percuter. D'une main experte, il applique deux doigts contre le dos amaigri, tandis que les doigts de la main droite viennent retomber comme un marteau qui tirerait des notes d'un instrument. A plusieurs reprises il recommençe et les sons rendus ont chaque fois une autre résonance, ici, creux et prolongés, là, mats et secs. Il appuie ensuite son oreille contre le corps de son père, une jambe pliée, en avant, l'autre tendue, un bras sur le bord du lit, l'autre appliqué doucement sur la poitrine du malade pour mieux attirer à lui le patient, et, comme s'il oubliait qu'il est le fils de cet homme chez lequel il épie la menace de la mort, il murmure : « Râles crépitants, hépatisation du côté droit. » La mère et les deux filles suivent anxieusement

Digitized by Google

tous ses mouvements, s'efforçant de lire quelque chose sur sa figure impassible. Mais lui, tout entier à l'observation, aide le vieillard à se recoucher, applique son oreille sur le cœur, puis dit avec une apparente conviction en serrant la main de son père :

« Allons, tâche de te reposer un peu, maintenant. Avec une potion calmante, nous te remettrons sur pied. »

M. Lewy pousse un gros soupir, promène son regard muet sur ses trois enfants réunis autour de lui, puis il attache sur sa femme un œil plein de tendresse comme s'il voulait la remercier encore d'un amour vieux de trente-quatre ans, et jeune comme au premier jour. René se retire sur la pointe du pied; Ida, Rachel le suivent; la mère les rejoint quelques instants après. « Eh bien? » lui demande-t-on, bien qu'on sache à quoi s'en tenir, mais avec l'espoir inavoué d'une amélioration possible. René hausse douloureusement les épaules :

« C'est une question d'heures. Le poumon est pris presque tout entier. »

Alors, il semble que le fils lui-même ait prononcé la condamnation irrévocable et la mère et les trois enfants éclatent en sanglots.

« Il ne faut pas le laisser seul, dit Ida.

— Oui, vas-y », dit Rachel.

La fille aînée sèche ses pleurs et rentre dans la

Digitized by Google

chambre du moribond tandis que la mère se cramponne à un espoir chimérique.

« Tu es sûr qu'il n'y a rien à faire?

— Rien.

— Si l'on faisait venir M. Perrigue encore une fois?

— Je veux bien, mais cela fatiguera père inutilement. »

Et René, brisé par les secousses du voyage et les émotions, laisse tomber sa tête sur son bras qu'il appuie sur la table de la salle à manger et pleure en silence. Oh! l'horrible impuissance! Être là dans une pièce voisine de celle où son père va mourir, savoir que les mouvements du cœur vont s'affaiblir, que la somnolence va le prendre et qu'il va rester quelques heures ainsi jusqu'au moment où tout s'arrêtera, où le corps commencera à se refroidir, et n'avoir aucun moyen de prolonger d'une minute son existence! C'est dans de pareils moments que, saisis par la crainte du néant, qui répugne à tout être vivant comme les ténèbres répugnent à la lumière; se refusant à l'acceptation de notre fragilité périssable; étreignant de toutes leurs aspirations vers la nature animée la consolante illusion d'une existence continuée par delà le tombeau dans des sphères éthérées où les liens noués sur terre se renoueront plus solidement à tout jamais, tant d'hommes, dupés par une indéracinable vanité, se

Digitized by Google

réfugient dans les conceptions flottantes des fables religieuses qui répondent « éternité » là où la nature dit « fin » ou « transformation ». Il est si commode de prêter à un être supérieur doué de toutes les perfections qui nous manquent une bienveillance dont nous puissions ensuite escompter les témoignages et que nous flatterons plus ou moins consciemment pour être en droit de l'invoquer à l'heure de nos désastres! René n'appartenait pas à la catégorie des gens que la douleur amollit. Comme toutes les âmes bien trempées, la souffrance le soulevait dans les régions supérieures de la bonté, ouvrait son cœur à d'autres cœurs meurtris, pour offrir, par l'union des résistances, moins de prise aux abattements délétères.

Il pleura; il pleura longuement. Sa mère, qui dans sa douleur à elle, trouvait encore assez d'amour pour compatir à la douleur de ses enfants, lui dit :

« Tu devrais te reposer un peu, René. On n'a plus besoin de toi pour le moment. Peut-être vaut-il mieux que tu te réserves? »

Elle parlait ainsi à travers ses larmes, assise dans le fauteuil où le père s'était si souvent reposé. Il alla vers elle, se plaça sur un coussin à ses pieds, lui prit la main, et l'appuyant sur sa joue, la garda.

« Tu as raison, mère, car je n'en puis plus.

Digitized by Google

Mais où me reposer? Je ne peux pas rentrer chez moi.

— Veux-tu qu'on te mette un matelas par terre dans le salon?

— Oui, c'est cela. Mais qu'on m'appelle, s'il survient la moindre chose. »

Rachel aida la bonne, qu'elle trouva dans la cuisine le mouchoir sur les yeux, à préparer le lit sommaire du chirurgien. Pendant ce temps, le jeune homme rafraîchissait dans la chambre de sa sœur son visage sali par les poussières du voyage et par les pleurs, et chargeait un commissionnaire du voisinage d'aller chercher sa malle à la gare.

Il était environ dix heures du matin lorsque René se jeta demi-vêtu sur le matelas installé dans le salon. A travers les volets fermés filtraient des rayons de soleil dans lesquels se jouaient des myriades de points et de filaments, existences rudimentaires qui peuplaient la chambre. Le jeune homme contemplait machinalement ce spectacle, réconforté sans qu'il s'en doutât par la lumière bienfaisante et créatrice. La phrase de son père revenait à son esprit comme si d'elle-même elle voulait s'y implanter pour le reste de ses jours : « Demain tu seras le chef de la famille. » Autour de cette phrase se groupaient les souvenirs du voyage entassés encore pêle-mêle dans son cerveau, et tandis que ses yeux à moitié clos sui-

Digitized by Google

vaient un des rayons qui pénétraient dans la pièce par les fentes des volets, il lui semblait voir fourmiller d'innombrables familles étagées les unes au-dessus des autres et se perdant à travers l'espace et le temps pour rattacher dans une chaîne ininterrompue les générations présentes aux générations disparues. Lui-même prenait sa place dans l'interminable théorie : son père ne s'évanouirait pas comme un fantôme puisqu'il avait relié son propre père à ses enfants en leur transmettant la vie comme il l'avait reçue; il se continuerait en son fils, chair de sa chair et âme de son âme, héritier de sa pensée, de sa volonté, de son autorité. C'est ainsi que René perpétuerait à son tour la famille et que la chaîne se prolongerait, ajoutant de nouveaux anneaux aux anneaux anciens. Le jeune homme sentait passer à travers ses membres une sorte de tressaillement, vibration communiquée par les chaînons voisins, et insensiblement se dessinait la vision du rêve.

Son sang était réellement le même qui avait coulé dans les veines des patriarches. Il était le prolongement vivant des hommes qui, par delà les âges, avaient été les premiers porteurs connus de la civilisation et de la pensée consciente. Il était le descendant lointain des Hébreux, ce peuple nomade et fondateur de villes, à la fois guerrier et ennemi du sang versé, poète et calcu-

Digitized by Google

lateur, enthousiaste et ironique, que les crimes, les guerres, les massacres, les fléaux, les épidémies avaient entamé, émietté, dispersé aux quatre vents sans jamais le détruire; et à se reporter ainsi à travers les grandes vicissitudes séculaires, il reconstituait sommairement leur longue histoire, douloureuse et grandiose. Abîmé dans ses réflexions à demi conscientes, il en venait à se demander ce que contenait de vérité la légende naïvement orgueilleuse du peuple élu, de ce peuple, le premier inventeur du Dieu unique d'où étaient sortis d'autres Dieux, qui, toujours debout en dépit des orages, se dressait devant les rejetons issus de son tronc puissant, toujours renouvelé, toujours soutenu par l'immense espérance d'une humanité meilleure indéfiniment grosse d'un Messie toujours attendu! Et l'idée germait que malgré les apparences, malgré les combats des pygmées et des myopes, malgré les assauts de la vermine humaine, sûrement se préparait dans les couches profondes des nations la grande fusion de toutes les familles, et il croyait comprendre que ce Messie n'était peut-être qu'un symbole ou plutôt représentait une réalité mal interprétée : il existait réellement, ce Messie; oui, il existait, être aux têtes innombrables, dans la personne des juifs qui vivaient répandus par toute la terre parmi les autres hommes, afin de les amener par leur absorption lente à l'indissoluble Fraternité.

Digitized by Google

Digitized by Google

XIII

« La poussière retourne à la terre, comme elle était, et l'âme remonte vers Dieu qui l'a donnée. »

(*Eccl.*, XII, 7.)

René s'était assoupi. Il était une heure après midi lorsqu'Ida vint le réveiller. Il se dressa d'un bond en criant : « Qu'y a-t-il? » Sa sœur aînée le rassura en lui disant qu'il ne s'était rien passé, mais leur père ne parlait plus du tout, il avait demandé deux fois l'heure, avait essayé de boire une cuillerée de potion et c'était tout. A tour de rôle leur mère, Rachel et elle restaient auprès de lui. Il sommeillait.

René se rhabilla. Il pénétra dans la chambre du malade, sans que ce dernier remuât. Un grand changement s'était opéré en lui, pendant ces quelques heures. La respiration était plus faible, les traits du visage s'étaient détendus : seule une petite toux pénible et saccadée soulevait par intervalles la poitrine. La vie s'éteignait. Le jeune

Digitized by Google

homme s'arrêta devant le lit, et contempla longuement les traits du moribond. Ainsi c'était son père, ce corps d'où la conscience se retirait insensiblement; c'était son père, et déjà ce n'était plus qu'un amas de chairs et de tissus sans le lien mystérieux que crée le souffle. Les connaissances précises du chirurgien s'imposaient à la mémoire du fils qui, sous la poitrine haletante, voyait le cœur se contractant mollement, le poumon rempli de sang et de liquides décomposés. Le travail de désagrégation commençait, ou plutôt se continuait, car l'organisme était entré dès le début de la maladie dans un état nouveau, intermédiaire entre la santé florissante et la mort destructrice. René en avait vu des agonies, et de toutes sortes; il s'était habitué à considérer la mort comme un passage à une autre disposition de la matière retournant par ses éléments désassociés au perpétuel et grand va-et-vient des êtres et des choses; mais là, devant cet anéantissement progressif de la personne qui avait constitué cet homme cher entre tous, il éprouvait une sorte de déchirement physique, comme si des lambeaux de sa propre chair eussent été violemment arrachés. Et en effet, quelque chose était arraché en lui, non pas un lambeau de chair, mais une idée, l'idée de la pénétration intime, possible à toute heure et à tout instant, dans la pensée et les sentiments de l'être auquel il ressemblait le plus

Digitized by Google

parmi tous les êtres organisés comme lui. En dehors de cette idée, née de l'habitude et fortifiée par l'affection, il n'y avait aucune attache, il ne pouvait pas y en avoir : le petit enfant qui devient orphelin n'éprouve aucune douleur ; il ne comprend pas, et ne comprenant pas ne souffre pas. Mais pour l'homme fait qui, comme René, mesure le vide irrémédiable subitement creusé dans sa vie morale, la douleur est d'autant plus intense que plus grande était la place occupée dans le cœur, par celui qui disparaît.

Pour René, la vue du moribond devenait un véritable supplice. Ce qu'il voulait se rappeler c'était son père agissant, afin d'agir comme il avait fait et ce qui s'offrait à lui, c'était une chose qui n'avait plus de commun avec son père que l'apparence. A quoi bon ajouter aux émotions, qu'il avait traversées depuis deux jours, une impression fâcheuse pour l'idée qu'il devait conserver de son père, puisque aussi bien il n'avait plus ni paroles à lui dire, ni adoucissements à lui apporter? Il s'éloigna.

La religion juive recommande aux enfants de ne pas assister à l'agonie de leurs parents, mais de les confier à des amis ou à des étrangers chargés de prier en faveur de celui qui va quitter la terre. Pour une fois, René se soumit aux prescriptions du culte ou, plus exactement, il se trouva que les prescriptions du culte coïncidaient avec

Digitized by Google

sa conduite. Il rejoignit ses sœurs et sa mère, décidé à soutenir leur courage : son beau-frère et un de ses oncles se tenaient désormais auprès du malade.

L'un et l'autre étaient arrivés vers la fin de la matinée et s'étaient installés dans la salle à manger, pour recevoir les membres de la famille désireux d'avoir des nouvelles. Car la maladie de M. Lewy avait, dès le second jour, été connue, annoncée en quelques heures par des rapports oraux, des lettres, des télégrammes à tout le cercle des intimes ou des alliés. La curiosité, la sympathie, le dévouement, l'esprit de famille amenaient à chaque instant de nouvelles physionomies au domicile de la rue Vieille-du-Temple. Comme les concierges, la domestique, Mme Lewy, ses filles ou tel membre présent de la famille informaient les visiteurs et les visiteuses de la gravité de la situation, les gens revenaient, propageaient la nouvelle, envoyaient d'autres connaissances, et le faisceau des amitiés qui se serraient auprès des malheureux atteints par la perte imminente du chef de famille, annonçait déjà le cortège lugubre de l'enterrement.

M. Lewy possédait de nombreux parents : quatrième enfant d'un ménage qui avait élevé cinq garçons et deux filles, il avait encore deux de ses frères et ses deux sœurs, et de chaque branche étaient sortis plusieurs rameaux. L'un de ses

Digitized by Google

frères avait fondé une importante maison de soieries; la plus jeune de ses sœurs avait épousé un marchand de houblons, dont la situation était devenue très prospère : le fils le prenait de très haut avec les autres cousins et cousines, parce qu'il était, grâce à ses relations, entré dans la magistrature. Seul, René lui paraissait digne de sa haute considération. Quant à Mme Lewy, issue d'une famille de rabbins, elle ne comptait pas moins de six frères et sœurs encore vivants (ils avaient été onze enfants); et René qui, dans son adolescence, s'était un jour amusé à faire le dénombrement de ses oncles et tantes paternels et maternels, avec le relevé de leur progéniture, était arrivé au chiffre respectable de cent dix-sept parents sans dépasser le cinquième degré. Beaucoup habitaient l'Alsace ou l'est de la France; le plus grand nombre vivait à Paris ou dans les environs. Quelques-uns s'étaient établis dans le Midi, où ils s'étaient alliés à des juifs d'origine portugaise ou algérienne.

Tout ce monde s'intéressait plus ou moins à M. Lewy, dont l'existence avait été un modèle de travail et de fidélité au foyer. Tous ceux auxquels il fut loisible de se déranger, se rendirent à sa demeure pour lui témoigner, à lui ou aux siens, leur estime ou leur respect; plusieurs offrirent leurs services, au cas où l'on aurait eu besoin d'eux d'une manière ou d'une autre. Chez

Digitized by Google

quelques-uns perçait le désir de se concilier les bonnes grâces de René, prôné partout comme un garçon destiné à faire son chemin.

A tous ceux qui se présentaient, Moïse Lewy, le frère cadet du moribond, et Gaston Bloche, le mari d'Ida, donnaient force détails, s'apitoyant sur le sort des survivants et surtout de ce pauvre René, rappelé soudainement de son voyage, et contraint de faire des lieues et des lieues, pour voir son père pour ainsi dire expirer. Car M. Lewy n'en avait plus pour vingt-quatre heures.

De fait, le moribond rendit le dernier soupir dans la nuit, entre une heure et deux heures du matin.

Mme Lewy, entourée de ses trois enfants, passa tout le reste de la journée et la nuit à se lamenter. Ses proches obtinrent à grand'peine qu'ils consentissent les uns et les autres à se soutenir physiquement, en absorbant par intervalles du bouillon, du café, une tranche de viande froide ou un doigt de vin.

Ce furent également Moïse Lewy et Gaston Bloche qui, le lendemain, s'occupèrent de toutes les démarches nécessitées par un décès. Ils avaient commandé dans la soirée un veilleur des morts qui fut introduit dans la chambre du défunt, et s'occupa de régler les détails de la toilette et de la mise en bière, conformément au rite mosaïque.

Digitized by Google

Ce veilleur, du moment où il mettait les pieds dans une maison, était habitué à s'en considérer comme le roi. N'était-il pas le détenteur des usages sacrés, l'intermédiaire entre les humains qui lui confiaient les dépouilles de ceux qu'ils avaient chéris et le Tout-Puissant, source et aboutissant de toute créature? Il donnait des ordres, exigeait telle ou telle partie du vêtement funèbre qui, aux termes rigoureux des prescriptions rituelles, devait se trouver prêt dans la demeure depuis le jour du mariage, sauf une pièce qu'il fallait se procurer à la dernière heure, disposait les bougies, la tasse pleine d'eau près de la tête, voilait les glaces; bref il représentait la plus méticuleuse de toutes les lois, la loi religieuse. C'était un petit homme, d'un âge indéterminé, chauve, grassouillet, remuant et indiscret. Ancien chantre d'une synagogue, obligé d'abandonner son métier peu lucratif et médiocrement considéré, par suite d'une laryngite, il s'était vu forcé, pour élever sa nombreuse descendance, de se livrer à une série de petits métiers mal définis qui, tant bien que mal, procuraient la pitance à son monde; c'est ainsi qu'il mettait à profit les renseignements obtenus grâce aux facilités que lui donnait son métier de pénétrer dans les familles : il se rendait compte des situations, épiait les jeunes gens en âge d'être mariés, et communiquait les résultats de ses observations à des

Digitized by Google

chatchen[1] officiellement ou officieusement acceptés comme agents matrimoniaux; il touchait de ce fait quelques menues commissions; ou bien encore il vendait des *louchs*,[2] des *tfilins*[3] et des *taless*[4]; enfin il « savait se retourner ». Il commençait maintenant à sortir de la gêne, car successivement ses enfants se casaient tant bien que mal : un de ses fils était parti dans l'Amérique du Sud, et avait déniché une affaire importante de guano; une de ses filles était élève sage-femme; une autre, fort gentille de visage et délurée de manières, venait d'obtenir un prix de chant au Conservatoire.

Dans la matinée qui suivit le décès, René ne put se dispenser de quelques courses. Il en profita pour passer chez lui, mettre ses affaires en ordre, se changer, faire poser un crêpe à son chapeau et commander ses vêtements de deuil. Il n'avait pas de temps à gaspiller. Vu la chaleur de la saison, il était nécessaire que l'enterrement eût lieu le plus tôt possible. On était chez lui tombé d'accord pour fixer la triste cérémonie au jour qui suivait.

1. Courtiers en mariage.
2. Almanachs juifs.
3. Étuis en cuir contenant des versets du Pentateuque et qu'on attache aux bras et à la tête, en récitant les prières du matin.
4. Pièce d'étoffe ou de soie terminée aux deux bouts par des franges, dont les fidèles se couvrent les épaules, pendant les cérémonies du culte, notamment les prières du matin. (*Notes de l'auteur.*)

Digitized by Google

Dans l'après-midi, quantité de gens défilèrent chez Mme Lewy qui recevait les compliments de condoléance au salon, assise sur le canapé, entre ses deux filles. Les uns restaient quelques minutes, les autres s'asseyaient, causaient, et à force d'entendre et de répéter les mêmes paroles la mère et les deux filles s'oubliaient, s'arrêtaient de pleurer pour recommencer l'instant d'après, mêlaient des questions matérielles comme le nom des personnes qu'il importait de ne pas omettre pour l'envoi des lettres de faire part, au souvenir épuré de toutes les bonnes actions du défunt mises en lumière par quelque ami d'enfance.

René fit quelques apparitions au salon, entre deux sorties. Il s'y trouvait, lorsque Jeanne Kaan entra, accompagnée d'un de ses frères, et embrassa Mme Lewy, Ida, Rachel. Bien que les jeunes filles se dispensent d'ordinaire de semblables visites, elle avait tenu, n'ayant pas de mère pour la représenter, à donner ce témoignagne de sympathie à sa meilleure amie. Elle tendit la main à René, visiblement embarrassée pour lui dire quelque chose et finalement prononça ces simples mots :

« Je vous plains, monsieur... de tout mon cœur !

— Merci, mademoiselle », répondit-il, et son remerciement se distingua de ceux qu'il adressait

Digitized by Google

aux autres personnes par un accent de sincérité émue dont Rachel, au milieu de son chagrin, éprouva comme un éclair de satisfaction.

Était-ce le souvenir de la confidence que sa sœur lui avait faite le soir où il avait reconduit la jeune fille après le dîner, et de la discussion où il s'était senti retenu si fortement à la communauté juive? était-ce la vue de cette jeunesse qui s'épanouissait dans cette chambre remplie de deuil, resplendissante sous sa robe sombre et dont l'éclat semblait répandre autour d'elle un rayonnement d'espérance? était-ce seulement la conséquence de la surexcitation où l'avait jeté l'excès de fatigue? Qui pourrait se flatter de pénétrer les replis les plus cachés du cœur humain? René fut profondément remué par la poignée de main de Jeanne, il lui fut reconnaissant de cette visite, comme si elle eût été faite spécialement pour lui.

Parmi les impressions pénibles, au contraire, que lui réserva l'intervalle de temps qui s'écoula jusqu'à l'inhumation de son père, aucune ne fut pour lui plus lourde que celle de l'écœurement soulevé en lui par une discussion où tout le monde prit part. Il s'agissait de savoir si l'on suivrait les usages courants d'après lesquels on orne de fleurs les cercueils et les tombes, ou si l'on se conformerait strictement aux coutumes juives qui proscrivent tout ornement autour de la mort.

Digitized by Google

C'était Ida qui avait posé la question en demandant ce qu'on ferait des couronnes que ne manqeraient pas d'apporter telles ou telles personnes.

De tout temps, elle avait été portée à l'imitation de ce qui était de mode et sa marotte était de faire « comme tout le monde ». Enfant gâtée en sa qualité d'aînée, elle avait longtemps joué chez elle le rôle d'arbitre, toutes les fois qu'il s'agissait du bon ton et du savoir-vivre. Son influence avait, heureusement pour tous, été battue en brèche par René dont la pondération fit justice de toutes les exagérations. Après avoir compté sur un mariage mirifique auquel elle se croyait des droits à cause de son minois avenant, elle avait dû se décider à épouser M. Bloche, qui n'était ni très joli garçon ni d'intelligence supérieure, mais qui avait monté par sa persévérance et son économie plusieurs maisons de vente à crédit dans l'ouest et le nord de la France. Elle était revenue de ses prétentions avec le temps et l'expérience, mais, par accès, le besoin de jouer à la grande dame remontait sur l'eau.

Elle prétendit que René ne pouvait pas décemment empêcher ses amis d'offrir des fleurs et, si des étrangers en envoyaient, la famille aurait l'air mesquin en se refusant à emboîter le pas. Elle prétendit aussi qu'eu égard à la situation de son frère, les messieurs devaient se mettre en

Digitized by Google

habit. Elle souhaitait enfin une insertion dans le *Temps* et le *Figaro* à la rubrique « nécrologie ». Mme Lewy déclara ne pas comprendre comment sa fille avait seulement la pensée d'une infraction aux règles du cérémonial israélite; Rachel dit qu'il fallait, en des occasions semblables, faire abstraction des préférences personnelles et ne prendre conseil que des intentions connues du défunt : « Cela n'aurait certainement pas *fait plaisir* à père, affirma-t-elle, sans qu'on relevât la naïveté, d'avoir des fleurs sur son cercueil; c'était contraire à ses opinions. » Moïse, Gaston Bloche et une sœur de Mme Lewy lui donnèrent raison et quand il fut bien décidé que les gens, avertis par la formule consacrée au bas du faire part : « On est prié de n'envoyer ni fleurs ni couronnes », n'auraient pas à se froisser si les fleurs restaient dans la cour, chacun exprima son avis, les uns assurant que c'était tout de même plus poétique des fleurs symbolisant le renouveau au-dessus d'un cadavre, les autres opinant pour la conservation pure et simple des usages israélites établis depuis si longtemps et dont tant de générations s'étaient montrées satisfaites. « A quoi bon copier les catholiques? » conclut Mme Lewy.

René dut se retirer dans une chambre voisine, tant ces considérations lui paraissaient petites, inconvenantes, odieuses même. Certes la douleur des siens était aussi grande que la sienne, mais

Digitized by Google

voilà jusqu'où la ravalaient ces sublimes croyances dont les esprits soutenus par la foi sont si fiers. Placer ou ne pas placer de fleurs, brûler un cierge ou de l'encens, suspendre une tablette votive, asperger d'eau bénite un drap avec un mouvement déterminé, voilà les habitudes auxquelles se ramènent, en définitive, tous les cultes. L'expression de la douleur comme l'expression de la joie sont codifiées. La durée du deuil est fixée; pour un peu on aurait dosé la quantité de larmes qui conviennent dans tel ou tel cas! Et c'est pour des problèmes de cette importance que durant des siècles les hommes se sont chamaillés, détestés, égorgés, qu'ils s'injurient et se méprisent mutuellement! Faut-il mettre des fleurs ou n'en pas mettre? est-il plus convenable de suivre un corbillard en habit ou en redingote! telles sont les préoccupations d'une épouse, des frères, des sœurs, des enfants, à côté d'un cadavre à peine refroidi!

A l'enterrement, il vint beaucoup de monde. Outre les parents et les alliés, la famille comptait de nombreux amis. Pendant plus d'une demi-heure, ce fut dans l'escalier et dans l'appartement un double courant d'hommes et de femmes qui échangeaient des paroles à mi-voix et prenaient un air grave en s'approchant des membres de la famille. René, entouré de son beau-frère, de ses oncles et de ses cousins, se tenait dans la salle

Digitized by Google

à manger debout, incapable de prononcer une syllabe. Il répondait aux pressions de main par une pression de main; par deux fois il eut des vertiges. Les invités s'accordaient à lui trouver une « mine bien fatiguée » et une « physionomie bien affectée ». Il était très pâle; ses yeux étaient rouges et tuméfiés.

Les femmes assises dans le salon recevaient sans répondre les paroles banales des visiteuses et des visiteurs. On n'entendait qu'un bruit de sanglots étouffés, entrecoupé de toux et d'exclamations discrètes.

Lorsque la bière fut enlevée par les croque-morts, israélites eux aussi, Mme Lewy s'évanouit. Ses filles et ses plus proches parentes s'empressèrent autour d'elle : chez les juifs, les femmes de la famille en deuil n'ont pas à se rendre au cimetière.

Le cortège se forma.

René se plaça derrière le corbillard entre son beau-frère et son oncle, son chapeau sur la tête : l'usage de se découvrir en signe de respect étant une invention moderne et occidentale, il est naturel que des cérémonies transmises depuis des dates très reculées et venues d'Orient ne fassent pas mention du couvre-chef en matière d'étiquette.

Le convoi se mit en marche, en se dirigeant vers le cimetière Montmartre.

Digitized by Google

René suivait le corps de son père, le cerveau vide, les jambes molles. Machinalement son œil s'attachait à l'un des glands qui bordaient d'un feston blanc la draperie supérieure : il s'intéressait aux balancements dus aux cahots de la voiture et chaque oscillation accentuait dans son esprit une sorte de rythme vague qui peu à peu se précisait et, lentement, amenait la formation d'un refrain. « Allons bon ! voilà que je vais chanter maintenant ! » se dit-il, et d'un effort de volonté ressaisissant sa pensée, il entendit une voix murmurer tout au fond de sa conscience : « Mon pauvre père, mon pauvre père ! »

Ce fut ainsi tout le long de la route. Les sentiments, les réflexions, les sensations se croisaient, se succédaient, s'entre-choquaient, bercés par la cadence de la marche ou entravés par les incidents des rencontres. Ici, c'était le salut d'un passant qui se retournait pour regarder le cercueil recouvert d'une simple draperie et dépourvu de tout ornement; là, une femme faisait le signe de la croix d'un geste automatique; ailleurs, on ralentissait l'allure par suite d'un encombrement de voitures.

Soudain la ritournelle d'un orgue de barbarie se fit entendre. Cela produisit chez le jeune homme un agacement douloureux comparable au malaise dont nous frissonnons lorsqu'un frottement strident de scie ou le glissement aigu d'un

Digitized by Google

ongle sur le tableau noir nous perce d'un millier de piqûres qui nous secouent tout entiers. Il vit vaguement l'un des croque-morts se détacher, courir vers le malheureux qui tournait sa manivelle sous une porte-cochère et le bruit se tut.

« Comme il y a des gens sans cœur ! pensa René. Ce mendiant ne supposait-il pas que le son de cet instrument me fait mal? Mais au fait pourquoi le saurait-il? Est-ce que ma douleur le touche, est-ce que sa misère m'émeut? Il a ses peines et n'a que faire des miennes. »

Et le refrain répétait : « mon père, mon pauvre père ! »

Un nouveau flot de larmes lui monta aux yeux.

Au cimetière, la voiture funèbre longea une vaste allée, puis s'arrêta : on était devant la partie réservée aux tombes juives. Par un reste de mœurs anciennes les cultes séparent encore les citoyens au champ du repos : l'Église ne désarme pas devant la mort [1].

Un rabbin en costume d'officiant avec sa soutane, son rabat percé à jour et son chapeau de feutre rond aux bords retenus par quatre ganses fines de soie tressée, attendait, à côté des fossoyeurs qui tenaient les courroies d'une civière noire.

La bière fut descendue à bras d'hommes,

1. Depuis l'année 1881 les autorités *laïques* ont abattu les barrières élevées à l'intérieur des cimetières. (*Note de l'auteur.*)

Digitized by Google

déposée sur la civière et le rabbin prononça une courte prière en hébreu, puis il retraça la carrière du défunt. Il avait connu M. Lewy, la famille de l'instituteur défunt étant originaire du même village alsacien que la sienne. Son oraison fut sobre avec une pointe de prétention au langage fleuri. Il s'écoutait parler. C'était un homme de haute taille, sec, maigre, au profil très fin. René lui sut gré du tact avec lequel il s'abstint de lui donner à lui des conseils. Il le remercia d'une poignée de main.

Puis les hommes soulevèrent le cercueil et à travers des sentiers étroits, décrivant des zigzags parmi les tombes, on arriva devant le caveau concédé à la famille Lewy.

Devant la fosse ouverte, le rabbin prononça très simplement en français la prière qui suit :

Dieu de bonté et de miséricorde, toi qui tiens entre tes mains l'âme de tout vivant et le souffle de tout mortel, nous venons rappeler devant toi le souvenir de notre frère Baruch Ephraïm Lewy, *et recommander à ta clémence et à ta miséricorde infinie son âme qui a quitté ce monde pour aller dans un monde meilleur.*

Exauce les prières que nous t'adressons pour le salut de cette âme, ouvre-lui les portes du ciel, accueille-le avec amour et donne-lui une place au pied de ton trône éternel.

Digitized by Google

En faveur de ton saint nom, pardonne à notre frère les fautes qu'il peut avoir commises. « Quel « est le mortel, a dit le prophète, qui fait toujours le « bien et ne pèche jamais? » Accepte comme un sacrifice d'expiation tout ce qu'il a souffert ici-bas et tiens-lui compte de ses bonnes actions et de ses bonnes intentions. Accorde-lui les récompenses que tu réserves aux Justes et aux Pieux, à tous ceux qui confessent et adorent ton nom.

Console, mon Dieu, ceux que cette mort plonge dans l'affliction et adoucis leur amertume; rends-leur le calme et la paix et que le souvenir du défunt soit toujours pour eux et pour nous un objet de bénédiction.

Que sa sortie de ce monde et son entrée dans le royaume céleste soient bénies devant toi, ô notre Dieu et notre père. Amen.

Bien que cette prière ne fit pas grande impression sur René, la simplicité lui en parut belle. Mais ce qui fut pour lui la souffrance la plus intolérable qu'il eût ressentie de sa vie, ce fut la résonance lugubre qui sortit de la fosse ouverte, lorsque, le cercueil descendu au moyen de cordes, le rabbin jeta sur le couvercle trois pelletées de terre. Il eut un frisson de tout son corps. Lorsque ensuite le rabbin lui eut mis la truelle dans la main, il jeta lui aussi les trois pelletées de terre sur le cercueil, et il lui sembla que la voix

Digitized by Google

de son père lui criait par trois fois : « mort! mort! mort! » Il resta hébété, ne sachant que faire. Son beau-frère dut le prendre par le bras et le conduire à l'extrémité du cimetière israélite, à l'endroit où ceux qui avaient composé le cortège vinrent défiler devant lui en lui serrant de nouveau la main.

De retour à la maison mortuaire, il fut frappé de voir sur les meubles, les tables, le buffet, le piano du salon différentes boîtes en fer-blanc ou en fer nickelé portant diverses inscriptions : « Société des Enfants de Japhet », « Bienfaisante israélite », « la Terre Promise, « Secours aux Juifs de Jérusalem ». C'étaient des troncs apportés là par des employés appartenant à des sociétés charitables. René en souleva deux par curiosité. Ils étaient à moitié remplis de sous. Il pensa que son devoir était de se faire inscrire au plus tôt comme membre de toutes les associations juives auxquelles avait appartenu son père.

Très entourées de parentes et d'amies qui leur prodiguaient les paroles d'encouragement, sa mère et ses deux sœurs cherchaient à savoir tous les détails de l'enterrement. Elles parcouraient les feuilles où s'étaient inscrites les personnes venues. Pourquoi celui-ci ou celui-là n'avait-il pas paru? Certaines lettres avaient dû arriver trop tard. Qui était allé jusqu'au cimetière? Qu'avait dit le rabbin?

Digitized by Google

Vers cinq heures du soir, Jeanne Kaan, qui n'avait pu suivre le convoi, n'ayant personne pour l'accompagner si longtemps, fit sa visite de condoléances. René lui dit : « Merci, mademoiselle, d'être venue.

— Oh! monsieur, c'est tout naturel.

— Il y a tant de choses naturelles que nous ne faisons pas ou que nous ne comprenons pas! »

Ils n'échangèrent pas d'autres paroles, mais René songea qu'elle reviendrait sans aucun doute dans les huit jours qui suivraient, conformément aux habitudes, et Jeanne distingua dans l'intonation de René une inflexion de voix qui lui parut douce.

Une fois de plus, une fleur d'amour poussait sur une tombe.

Digitized by Google

XIV

« J'ai trouvé celui que mon âme aimait. »
(*Cant.*, III, 4.)

Dans les huit jours qui suivirent l'enterrement, René fut occupé matin et soir par les cérémonies du *minnien* [1] : dix hommes recrutés soit parmi les membres de la famille ou les amis, soit parmi de pauvres diables payés à tant la séance, se réunissent dans la chambre mortuaire et font des prières en hébreu en l'honneur du disparu.

René assistait à ces cérémonies sans conviction. C'était même pour lui une corvée, mais il n'avait pas voulu s'y dérober parce que son père aurait certainement observé toutes les formalités prescrites si quelqu'un des siens fût venu à mourir avant lui et que son devoir de fils était de le remplacer, c'est-à-dire d'agir partout comme il eût fait lui-même.

1. Prières de deuil. (*Note de l'auteur.*)

Digitized by Google

Il reprit ses occupations, alla voir Perrigue dans son service. Ce dernier s'était excusé de ne pouvoir accompagner M. Lewy jusqu'à la dernière demeure. Il renouvela l'expression de sa sympathie, engagea le jeune homme à se replonger dans le travail pour ne pas se laisser entamer par la tristesse, le questionna longuement sur les résultats de son voyage.

René reçut également une lettre de Morette qui lui demandait des nouvelles de son père. Il se contenta d'envoyer la lettre mortuaire; dans une seconde lettre très affectueuse, Morette l'assura de la vive part qu'il prenait à son deuil en lui annonçant pour une date prochaine son retour et sa visite.

Dupan était venu à l'enterrement et s'était montré très affecté : il estimait beaucoup le père de René. L'après-midi, le jeune chirurgien se tenait autant que possible chez sa mère pour l'aider à recevoir les visites. On parlait de tout, excepté de l'événement, pour détourner les affligés de l'idée fixe.

Jeanne vint deux fois; René la manqua la seconde, ce qui le contraria beaucoup. Mais le jour où il la rencontra, il s'assit auprès d'elle et lui communiqua les réflexions qu'il avait faites sur les juifs au cours de sa mission.

« Il me semble que vos idées ont changé, monsieur? lui dit la jeune fille.

Digitized by Google

— Oui, de grands changements se sont effectués en moi.

— Est-ce que vous le regrettez? Vous dites cela si gravement!

— Je le regrette d'autant moins que vous y avez quelque peu contribué, mademoiselle.

— Moi? Comment donc, je vous prie?

— Je me suis, à mainte reprise, rappelé vos paroles et elles m'ont paru pleines de justesse.

— C'est trop d'honneur pour moi. Il me semble bien n'avoir guère dit autre chose que tout le monde; j'ai parlé absolument comme Rachel.

— C'est possible, mais en tout cas vous vous exprimiez mieux, car j'ai mieux retenu vos remarques.

— Oh, monsieur, je prends le compliment pour ce qu'il vaut, mais je n'en suis pas moins très fière d'avoir obtenu l'approbation d'un homme tel que vous.

— A votre tour, mademoiselle, vous me flattez.

— En aucune façon; il n'est pas dans mes habitudes de dire ce que je ne pense pas. »

C'est sur cette dernière phrase que Jeanne s'était levée pour embrasser Mme Lewy et Rachel.

A sa seconde visite, elle demanda si Rachel avait repris ses classes au lycée.

Vu l'approche des vacances, cette dernière avait tenu à remplir ses fonctions dès le troi-

Digitized by Google

sième jour de deuil, mais elle attendait avec impatience le moment où elle pourrait se reposer.

Jeanne devait justement partir pour la campagne. Son père avait loué une maison à Montmorency : ses quatre frères devaient y séjourner sinon simultanément, du moins les uns après les autres. Elle invita Mme Lewy et Rachel à profiter du jardin aussi souvent qu'elles le désireraient, à passer même là-bas quelques jours. Il y avait largement de la place pour les loger et elle était sûre que son père serait enchanté de les recevoir. Quant à leur deuil, on le respecterait, car durant les mois d'août et de septembre la plupart de leurs amis fuyaient loin de Paris et personne ne viendrait les déranger dans leur solitude. Mme Lewy et Rachel la remercièrent avec effusion. Mme Lewy ajouta qu'elle, personnellement, ne bougerait guère, mais qu'elle pousserait sa fille à profiter de la gracieuse offre de son amie.

Au dîner, comme on discutait la proposition de Jeanne, René fut d'avis que sa sœur aurait grand tort de ne pas accepter une si cordiale invitation. « Jeanne est une vraie sœur pour moi », dit Rachel. Ida fit un éloge enthousiaste de la jeune fille dont elle vanta la beauté et l'esprit. Rachel eut plaisir à constater que son frère la questionnait beaucoup sur le caractère, les goûts et les habitudes de son amie ainsi que sur la situation des fils Kaan : les deux aînés étaient employés dans la maison

Digitized by Google

de leur père, le troisième était élève de seconde année à l'École Normale supérieure, le plus jeune se préparait à l'École Polytechnique. Il demanda pourquoi l'aîné ne se mariait pas : « Il a déclaré, expliqua Rachel, qu'il attendrait l'établissement de sa sœur. »

Cependant Gaston Bloche retournait à Évreux où il avait confié son petit garçon aux soins de sa vieille mère et où le rappelaient ses affaires ; sa femme ne tarda pas à le rejoindre. Il fut convenu que Mme Lewy passerait vers la fin du mois d'août plusieurs semaines à Évreux.

Elle organisa peu à peu sa nouvelle existence de veuve. René venait presque journellement déjeuner et dîner chez elle et s'efforçait de la décider à prendre l'air.

Dans les premiers jours d'août, Rachel reçut un mot de Jeanne où celle-ci s'étonnait de ne pas encore l'avoir vue à Montmorency. Elle s'y rendit avec sa mère le surlendemain.

La maison louée par M. Kaan était un vaste chalet bâti sur les parties hautes de la campagne : par derrière s'étendait un magnifique jardin mi-partie fleuri, mi-partie boisé, sillonné d'allées en pente douce. Jeanne et son plus jeune frère en firent les honneurs à Mme Lewy et à Rachel ; puis, tandis que Mme Lewy se reposait sous une petite tente établie à quelques mètres de la maison, les deux jeunes filles se promenèrent en

Digitized by Google

babillant. Jeanne demandait force détails sur M. René : il devait être bien triste; il fallait le consoler.

« Oui, dit Rachel, il aurait besoin d'une femme auprès de lui.

— Certainement, mais pas la première venue, une femme capable de le comprendre et de l'aimer comme il le mérite, qui égaierait son intérieur, s'intéresserait à ses travaux, écarterait de son front tous les soucis.

— C'est cela même, mais voilà : une femme comme cela, ce n'est pas facile à dénicher.

— En cherchant bien, on doit trouver.

— Évidemment, nous tâcherons de lui trouver ça à nous deux, veux-tu? »

Jeanne ne répondit pas, mais prise d'un accès de tendresse, elle enlaça la taille de Rachel et se mit à l'embrasser.

« Si tu savais comme je t'aime, ma petite Rachel, il me semble que tu es ma sœur. »

Rachel faillit répondre qu'elle allait peut-être le devenir avant qu'il fût longtemps, mais elle se retint. « Soyons diplomate, pensa-t-elle; il ne s'agit pas d'effaroucher notre oiseau! » et elle se contenta de sourire à son amie :

« Qu'est-ce qui te prend? j'ai peur que tes baisers ne se trompent d'adresse.

— Quelle drôle d'idée! Pour qui seraient-ils?

— Je ne sais pas, moi, pour le Grand Turc.

Digitized by Google

— Tu es ridicule.

— Veux-tu que je les lui rende,... au Grand Turc?

— Tu es toujours prête à plaisanter; c'est fatigant parfois.

— Je te demande pardon, j'oubliais que c'est très sérieux.

— Quoi donc?

— Ça, pardi! »

Elle éclata de rire, tandis que Jeanne détournait la tête, impatientée. Rachel songeait à part elle : « Toi, je te tiens maintenant. C'est l'autre qu'il s'agit d'attraper à présent. Mon Dieu, qu'il est donc difficile de réunir des amoureux! Qui est-ce qui me rendrait jamais pareil service à moi? » Elle était redevenue sérieuse et marchait près de son amie en silence. Ce fut Jeanne qui reprit :

« Est-ce que tu es fâchée?

— Non, en aucune façon.

— C'est que tu as l'air toute rêveuse.

— Oui, ma chérie, tout n'est pas rose dans la vie.

— Heureusement, nous ne sommes pas seules; nous avons nos parents, nos amis.

— Oui, nous avons nos parents, nos amis. Mais malgré cela nous sommes bien seules souvent.

— Toi aussi, Rachel, tu feras bien de te marier.

— C'est commode à dire, mais il faut être deux. Qui s'avisera d'épouser une « pionne »?

Digitized by Google

— J'ai idée que les choses s'arrangeront, lorsque le moment sera venu.

— Je voudrais bien pouvoir l'espérer. Mais avec mes airs évaporés je me rends mieux compte des choses que beaucoup d'autres.

— Je te connais et je sais ce que tu vaux.

— Alors je vaux quelque chose?

— Plus cher que tu ne crois. »

Elles rètournèrent auprès de Mme Lewy et trois bonnes heures s'étaient écoulées lorsque les deux Parisiennes se levèrent pour aller à la gare. Jeanne fit promettre à Rachel de revenir la semaine suivante et renouvela l'invitation qu'elle lui avait faite de demeurer quelques jours auprès d'elle.

« Cela dépendra de mon frère », répondit-elle.

En chemin, Mme Lewy lui demanda ce qu'elle avait voulu dire. Elle lui expliqua la certitude où elle était que René plaisait beaucoup à Jeanne et ajouta qu'à son avis, Jeanne ne devait pas être indifférente à son frère. « Que penserais-tu de ce mariage pour René, mère?

— Je serais très heureuse qu'il réussît. Ton père en eût été enchanté. »

Elles convinrent que le mieux était de parler à René en toute franchise.

De son côté, M. Kaan avait remarqué que, depuis un certain temps, sa fille amenait avec complaisance la conversation sur Mme Lewy, toute dévouée

Digitized by Google

à ses enfants, sur Rachel, la plus charmante de toutes les jeunes filles, et sur le frère de cette dernière, le plus beau, le plus éminent, le meilleur de tous les jeunes hommes qu'elle eût rencontrés : il abondait dans son sens. Son fils aîné et lui furent vite d'accord sur un point : c'est qu'on pouvait avoir pleine confiance dans le choix de Jeanne trop sensée et trop fière pour s'attacher à un homme indigne d'elle, et si René Léwy lui plaisait, il n'y avait qu'à dire « oui » et à faciliter les préliminaires des fiançailles officielles, à la moindre avance de la part du chirurgien. On le connaissait suffisamment pour n'avoir pas besoin de plus amples renseignements.

Le soir même, Rachel en racontant à son frère l'excursion qu'elle avait faite avec leur mère à Montmorency, dit à René :

« Tu devrais bien venir un de ces jours aussi là-bas. Il y a un temps infini que tu n'as été chez les Kaan, et ils t'ont toujours témoigné beaucoup d'intérêt.

— Je craindrais d'être indiscret.

— Pas du tout. Si tu te rappelles ce que je t'ai dit certain soir, je puis t'assurer que les sentiments de Jeanne n'ont pas changé.

— Tu crois réellement qu'elle voudrait bien de moi?

— Plutôt deux fois qu'une.

— C'est que, à aucun prix, je ne consentirais à

Digitized by Google

essuyer de nouvel affront : je me suis déjà brûlé les doigts à ce jeu-là.

— Pardon, tu ne m'avais pas consultée, et puis ce n'était pas du tout la même chose. Ce n'était pas chez des coreligionnaires.

— Ne serait-il pas plus convenable d'attendre qu'on ait sondé les dispositions de la famille Kaan à mon égard?

— Tu peux laisser tes sondes et tous tes appareils chirurgicaux dans leur étui. Le diagnostic est établi, cher maître. Allons, va, laisse-toi faire cette violence et accompagne-moi dimanche là-bas.

— Sans prévenir?

— Sans prévenir.

— C'est drôle, je me sens tout ému.

— Nous autres spécialistes, nous appelons cela les prodromes de l'amour.

— Il vaudrait peut-être mieux choisir un autre jour que le dimanche; il pourrait y avoir des visites.

— C'est juste, et nous aurons plus de chance de trouver Jeanne toute seule un autre jour. »

René se caressait la moustache et la barbe, ce qui était chez lui l'indice des préoccupations graves. Mme Lewy, qui avait écouté ce dialogue en approuvant de la tête et en portant ses regards alternativement sur ses deux enfants, dit :

« Pourquoi n'irais-tu pas demain, René, si tu es libre?

Digitized by Google

— En effet, dit Rachel, car je pourrais m'entendre avec Jeanne au sujet du jour où je dois m'installer chez elle.

— Ah ! tu t'es décidée à demeurer là-bas quelque temps?

— Oui, et j'espère t'y voir souvent. »

Lorsque le lendemain, qui était un jeudi, Jeanne Kaan assise sous la tente dans le jardin, un roman dans les mains, vit s'avancer Rachel avec son frère, elle ne put retenir un cri de surprise et de joie.

« Alors, monsieur René te permet? fit-elle pour dire quelque chose.

— Pas encore tout à fait. Nous allons voir cela tout à l'heure. »

René demanda ce qu'elle lisait.

« Peuh ! un roman bien insipide, répondit-elle.

— Tous les romans sont insipides.

— Eh, eh, fit Rachel. Est-ce que cela finit par un mariage au moins?

— Je ne sais pas encore ; je ne suis pas au bout.

— Il faut que cela finisse par un mariage, fit Rachel avec conviction.

— Ce serait suivant la poétique du genre.

— Oui, mais si la poétique est fausse?

— Vous savez, mes enfants, dit Rachel d'un ton pédantesque, que les règles n'ont jamais tort. M. Boileau et Brunetière l'ont ainsi décrété.

— Tu veux dire Boileau et M. Brunetière?

Digitized by Google

— Ça n'a pas d'importance, ils sont contemporains... »

Jeanne et René se regardèrent en souriant.

« Est-ce que vous êtes seule, mademoiselle? demanda le jeune homme pour changer le cours de la conversation.

— Oui, monsieur, mon père est parti à son bureau, il n'y a pas plus d'une demi-heure, et mes frères font une promenade à bicyclette. Je suis abandonnée.

— Alors nous ne te dérangeons pas trop? reprit Rachel.

— Au contraire. Votre visite est pour moi la plus agréable des surprises.

— Quand pourrais-je voir monsieur votre père, mademoiselle?

— Le plus simple serait de dîner avec nous sans façons. Voulez-vous rester ce soir?

— Vous êtes bien aimable, mais notre mère ne serait pas contente, si nous la laissions seule.

— Elle sait que vous êtes à Montmorency, n'est-ce pas?

— Certainement.

— Alors elle ne s'inquiéterait pas de votre absence. Elle n'a pas peur qu'il vous arrive malheur chez nous, je suppose?

— Au contraire, mademoiselle, elle serait plutôt impatiente d'apprendre... »

Il n'acheva pas; il était intimidé; Jeanne de

Digitized by Google

son côté souriait avec contrainte : ses lèvres et ses joues étaient agitées d'un léger tremblement qu'elle s'efforçait en vain de réprimer.

Rachel crut bon de venir à leur secours :

« Si nous ne sommes pas de retour à la maison avant six heures, mère se doutera bien que nous restons ici à dîner. Nous n'aurons qu'à prendre un des premiers trains dans la soirée.

— D'ailleurs Rachel pourrait fort bien passer la nuit ici ; sa chambre est prête.

— Enfin, nous verrons, nous ne faisons que d'arriver : laisse-nous le temps de respirer. »

Jeanne offrit de prendre le frais au fond du jardin : il y avait un petit coin très ombragé où l'on serait mieux à l'aise. Ils se mirent en marche à pas lents, Jeanne entre le frère et la sœur ; Rachel ne disait plus rien ; elle observait Jeanne et René qui avaient lié conversation le plus gentiment du monde.

Tout à coup, lorsqu'ils furent arrivés au milieu d'un sentier étroit pratiqué entre les arbres et le long duquel étaient disposés quelques bancs, Rachel s'arrêta.

« Je n'y tiens plus, dit-elle. J'ai une soif terrible. Il faut que j'aille boire. Je vous rejoins dans un instant. »

Elle fit volte-face et s'éloigna rapidement.

« Attends, je vais t'accompagner, cria Jeanne, en faisant mine de la suivre.

Digitized by Google

— C'est inutile, je connais le chemin », puis, élevant l'index devant son visage, elle ajouta, d'un geste d'avertissement :

« Surtout soyez sages, les enfants! » et elle se sauva en riant.

« Rachel! » cria encore une fois Jeanne, mais déjà l'espiègle avait disparu.

« Quelle idée bizarre! murmura Jeanne qui restait clouée à sa place, très gênée. Elle aurait bien pu se faire servir à boire tout à l'heure.

— Je lui en suis plutôt reconnaissant, mademoiselle, répliqua le jeune homme en faisant un pas vers elle, car cela me permet de vous demander si vous m'autorisez à demander votre main à monsieur votre père? »

Jeanne baissait les yeux. Son cœur battait fortement. Elle ne savait que répondre, n'osant pas dire : « oui » tout uniment. Elle répondit en bégayant, emportée par les sentiments qu'elle nourrissait depuis longtemps :

« Est-ce que vous ne vous doutiez pas... un peu? Est-ce que... Rachel ne vous a pas dit... que ce serait... que ce serait le plus cher de mes vœux?

— Oui, mais je tenais à l'entendre de votre bouche. Ah, mademoiselle Jeanne, comme vous me rendez heureux! »

René lui avait pris la main : elle ne la retirait pas; ses doigts tremblaient : il fit glisser doucement le bras de la jeune fille sous le sien.

Digitized by Google

« Alors vous restez à dîner? fit-elle.

— J'aurais mauvaise grâce à refuser maintenant! »

Ils se promenèrent dans le sentier; ils tournaient à chaque instant la tête l'un vers l'autre; leurs regards se rencontraient.

Soudain, Jeanne tressaillit et retira vivement son bras passé sous celui de René. Rachel, à pas de loup, s'était avancée tout près d'eux et s'écriait joyeusement :

« Allons, vous n'avez pas perdu votre temps, à ce que je vois. Je suis contente de vous... Voulez-vous que j'aille de nouveau me rafraîchir?

— Non, reste; nous avons besoin de tes sages conseils. »

Ils échafaudèrent mille projets.

« Attendons à ce soir, avant de rien décider », dit Jeanne.

Ils s'étaient assis sur un banc. Le jeune chirurgien avait repris la main de Jeanne qu'il gardait dans la sienne et par intervalles il exerçait une légère pression aussitôt rendue.

Le soir, après le dîner, qui fut empreint d'une franche cordialité, René demanda au père de Jeanne quand sa mère pourrait venir le voir.

« Que Mme Lewy ne se dérange pas, répondit M. Kaan. J'irai voir madame votre mère chez elle. »

Les fiançailles eurent lieu dans la dernière

Digitized by Google

semaine du mois d'août. Vu le deuil de la famille Lewy, la cérémonie eut lieu dans la plus stricte intimité. Ce fut M. Kaan qui, après le repas, cassa, suivant la coutume juive, une tasse en prononçant les paroles sacramentelles *mazeltof mazeltof*[1], et ce fut une embrassade générale. Jeanne rayonnait, René était grave, Rachel exultait, Mme Lewy avait les larmes aux yeux, partagée entre la joie de voir son fils faire un parti selon ses rêves et le souvenir de son mari, M. Kaan et ses fils se félicitaient d'unir Jeanne à un homme de valeur et universellement estimé.

Mme Lewy passa tout le mois de septembre à Évreux; Rachel demeura auprès de sa future belle-sœur jusqu'à la fin des vacances. René vint tous les soirs à Montmorency.

Bien qu'on fût convenu de ne pas ébruiter la chose avant l'envoi des billets de mariage, dès le moment où tout le monde est revenu des eaux ou de la mer, dans les premiers jours d'octobre, on sut dans les différents quartiers de Paris, avenue du bois de Boulogne et boulevard Haussmann, place du Gymnase et place des Vosges, rue des Rosiers, à la pointe Rivoli et même aux alentours de l'Institut, que M. René Lewy, chirurgien, ancien interne des hôpitaux, médaille

1. Félicitations, littéralement : constellation favorable. (*Note de l'auteur.*)

Digitized by Google

d'or et chef de clinique, futur chirurgien des hôpitaux, devait épouser vers le mois de novembre Mlle Jeanne Kaan, fille du commissionnaire Myrthil Kaan; que la dot, évaluée par les uns à trois cent, par les autres à quatre cent mille francs, était certainement supérieure à deux cent cinquante mille, et enfin que les fiancés étaient d'accord pour distraire quarante mille francs de leur avoir et constituer une dot à Mlle Rachel Lewy, sœur du jeune homme, et professeur des classes élémentaires au lycée Racine.

Digitized by Google

Digitized by Google

XV

« Croissez et multipliez ! »
(*Gen.*)

Le mariage civil fut célébré le second mardi de novembre, le mariage religieux le lendemain. René avait invité à la mairie un grand nombre de ses amis personnels, la plupart médecins ou chirurgiens, affirmant par là l'importance qu'il attachait à l'acte civil : il avait pour témoins le docteur Perrigue et le professeur Schvabe, de l'Académie de médecine, célèbre par ses travaux bactériologiques et sa noble conduite au cours d'une épidémie de choléra. Les témoins de la mariée étaient M. Alvarès Lopez, vice-consul d'une république américaine, et M. Grünschild, banquier.

La cérémonie religieuse fut célébrée dans l'appartement de M. Kaan : il n'avait pas paru décent de donner trop d'éclat à une fête, alors que le marié portait encore le deuil de son père.

Digitized by Google

Ida regrettait vivement qu'on se résignât à une cérémonie « étriquée » : elle aurait souhaité pour son frère une noce brillante au Temple de la rue de la Victoire avec accompagnement de chanteurs et de harpistes et discours du grand rabbin de France.

L'appartement se prêtait assez bien d'ailleurs par sa disposition et les dimensions des pièces à une grande réunion d'invités : il se composait d'un vaste salon central séparé par un vitrage d'un petit salon construit dans le prolongement du premier, et communiquant par une porte à deux battants avec deux autres chambres placées à la suite l'une de l'autre. Cette enfilade était séparée par un large couloir formant galerie et utilisé en effet pour la collection importante de tableaux que possédait M. Kaan, d'une seconde série de pièces au milieu de laquelle se trouvait la salle à manger, faisant vis-à-vis au salon. En transportant les meubles du salon et des chambres contiguës, dans les pièces situées de l'autre côté de la galerie, et en retirant les battants des portes ainsi que le vitrage du petit salon, on avait pu obtenir une sorte de salle divisée en quatre compartiments et capable de contenir trois cents personnes. Un grand nombre de messieurs et de jeunes gens pouvaient en outre se masser dans la galerie qui communiquait avec l'enfilade des pièces transformées en salle de fête par de larges

Digitized by Google

portes à deux battants, également débarrassées de leurs cloisons mobiles. Quant à la salle à manger, elle devait naturellement être réservée au buffet : un lunch, suivant le programme obligatoire en ces sortes de fêtes, terminait la cérémonie nuptiale. C'est bien le moins qu'on dédommage les assistants de leurs fatigues.

Le petit salon était tout indiqué pour figurer la partie du temple où se célèbrent les offices : le dessus de cheminée, recouvert de soie blanche, servait de table. On y avait déposé les objets nécessaires au rabbin, un verre à moitié rempli de vin, un verre en cristal destiné à être brisé comme symbole de l'indissolubilité du lien conjugal, des livres sacrés. En face de la cheminée on avait dressé une sorte de dais en velours rouge représentant la *houpa* [1], avec deux chaises pour les jeunes époux; entre la *houpa* et la cheminée, une petite table où le rabbin pourrait poser les divers objets dont il aurait besoin. Autour de la pièce, des chaises en velours rouge étaient réservées aux parents divers des mariés ainsi qu'aux garçons et demoiselles d'honneur.

Dans les autres pièces on avait installé des rangées de chaises en velours rouge, louées pour la circonstance, et disposées obliquement, de

1. Dais sous lequel se placent les mariés pour être bénis. (*Note de l'auteur.*)

Digitized by Google

façon qu'un plus grand nombre de personnes pût voir ce qui se passerait dans le petit salon. Dans tous les coins on avait placé des vases contenant des plantes superbes, des orchidées, des palmiers et d'autres arbustes. Des guirlandes de fleurs naturelles couraient le long des murs. Le petit salon, tout parsemé de plantes vertes et de fleurs venues du Midi, ressemblait à une serre en miniature. Dupan qui tint à venir au mariage de son ami déclarait à son voisin que si, devant un pareil goût, on contestait aux juifs le sens artistique, il fallait vraiment y mettre de la mauvaise volonté. « Comment, monsieur, lui répondit son voisin, mais s'il est une branche où ils aient une supériorité incontestable, c'est précisément dans tout ce qui touche à l'heureux choix des formes et des couleurs : regardez les modes, la couture, les fantaisies, l'ameublement, la bijouterie. Ce sont des juifs et des juives qui dirigent les maisons les plus importantes. Et ce n'est pas avec des coups de bourse qu'ils les fondent ou les soutiennent, ces maisons, j'imagine! »

A deux heures les invités commencèrent d'arriver. M. Kaan les recevait avec ses fils et M. Bloche chargés des fonctions de garçons d'honneur. Jeanne et René attendaient dans la salle à manger le moment où le cortège se formerait. Ils étaient à la fois heureux et impatients de prendre leur essor : ils devaient partir le soir même pour

Digitized by Google

les environs de Paris. La destination exacte était tenue secrète. Par moments, ils s'amusaient à regarder à travers une fente de la porte les arrivants et se livraient à leurs réflexions. Jeanne désignait les amis de son père à René, qui, de son côté, lui nommait les membres de sa famille. Il n'y avait pas que des israélites; M. Kaan, de même que René, possédait de nombreuses relations dans les différentes classes sociales. Mais parmi les israélites, il était facile de distinguer deux sortes d'individus nettement tranchées : d'une part, les gens façonnés depuis deux ou trois générations par une solide culture aux idées et aux habitudes ambiantes, simples dans leurs façons et leur langage et à peine reconnaissables parmi les non juifs, et d'autre part, les hommes et les femmes récemment arrivés à des situations brillantes, et, comme tous les parvenus de tous les temps et de tous les pays, étalant un contentement sans réserve et des mines épanouies, et faisant montre d'un luxe tapageur. Une demi-douzaine de ces derniers font plus de bruit que cinquante autres. Juger en bloc d'après eux, c'est agir à la façon d'un étranger qui prétendrait connaître la France d'après quelques journalistes, quelques politiciens et quelques spadassins, toujours prêts à crier pour défendre l'honneur... qu'ils ont eux-mêmes perdu.

Ceux des assistants et celles des assistantes au

Digitized by Google

sujet desquels Jeanne et René échangèrent quelques brèves réflexions furent : le fondé de pouvoir de la maison Myrthil Kaan, M. Bollag, un homme d'une quarantaine d'années au ventre imposant, et sa fille, à la figure agrémentée d'un perpétuel sourire; Mme Bloumm, qui se faisait appeler Plume dans sa maison de corsets; le musicien Frankel, ancien prix de Rome, récemment engagé à l'Opéra; M. Nesselthal, importateur de nacre et d'écaille, sa femme toujours habillée avec une élégance impeccable et ses deux filles dont l'une récitait agréablement le monologue; M. Mayer jeune, un petit vieillard très vert, tout chamarré de décorations, qu'on appelait toujours Mayer jeune malgré ses soixante-sept ans sonnés et qui avait fondé une importante chemiserie; le savant Calonne, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres; le commandant Lisbonn, auquel on tardait à donner l'avancement qu'il méritait pour ses hautes capacités, pour ses ouvrages remarquables et ses cours à l'École d'application : car on tremblait au ministère devant les critiques de certains journaux qui ont élevé le chantage à la hauteur d'une institution patriotique; l'éditeur Aron, chef de la maison Aron frères, connu pour sa spécialité de livres géographiques et qui avait eu les honneurs d'une attaque virulente dans une feuille antisémite sous la rubrique : l'Aron, larron et Cie; la

Digitized by Google

superbe et altière Mme Volf, dont le mari, après avoir réalisé de jolis bénéfices dans le commerce des crucifix et des médailles saintes, et après avoir mérité le surnom de marchand de bons dieux, faisait fructifier ses capitaux dans des opérations sur les terrains, et sa fille, la sémillante et frétillante Gabrielle, refusée récemment à un universitaire distingué, éperdument épris d'elle, parce que sa mère, mal informée et désireuse de donner à son enfant un mari digne de sa belle intelligence, s'était laissé persuader par des envieux que c'était un garçon « très ordinaire »; certains prétendaient que, n'eussent été des scrupules d'ordre très délicat, il eût été homme à obtenir la jeune fille envers et contre tous; Mme Salmond, aux yeux trop clairs et au teint trop foncé, qui avait été abandonnée par son époux, avait divorcé et ne vivait plus que pour ses deux fils qu'elle considérait comme des aigles ou tout au moins des aiglons; le journaliste Gimpell; Mme Drayfouss, la femme du coulissier, ruisselante de diamants, qui pouvait à peine plier les doigts tant elle avait la main chargée de bagues; l'ingénieur Beng, correspondant de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg et de Madrid; Joseph, le fabricant d'ombrelles, qui marquait sur ses factures : fournisseur de S. M. l'empereur de toutes les Éthiopies; l'Américain Offeimer, l'Anglais Phlipps, le Polonais Michelvicz et d'autres étrangers avec

Digitized by Google

lesquels M. Kaan était en rapport d'affaires; le pimpant Bairre, qui collectionnait tous les diplômes existants et semblait avoir gagé de passer tous les ans au moins un examen ou un concours; le graveur Gustave Velly, un modèle de probité artistique et de désintéressement, cœur aussi généreux qu'artiste incomparable; enfin la richissime Disraël, veuve d'un banquier, qui affichait un certain dédain pour ses coreligionnaires depuis qu'elle n'était plus en puissance de mari et qui était mûre pour un mariage d'inclination avec quelque gentilhomme à particule, désireux de lui ouvrir toutes grandes les portes du « monde » et de troquer son noble nom contre des écus au son argentin.

Avec un retard d'un quart d'heure, le rabbin fit son entrée.

C'était un petit homme à figure futée, portant lunettes, spirituel, vif, orateur éloquent et d'une rare bonté. On racontait qu'il excellait à rendre service discrètement. Les dévots avec leur esprit étroit et leurs idées arriérées lui reprochaient d'avoir laissé un de ses fils accepter un poste de juge suppléant en province (ce qui l'avait obligé d'écrire le samedi), et d'avoir marié sa fille à un industriel très estimé lequel avait le tort de ne pas afficher un zèle immodéré en matière de pratiques religieuses. Mais lui se mettait au-dessus de toutes les critiques, et, souriant, continuait à

Digitized by Google

piocher le talmud et la philosophie contemporaine, à célébrer des mariages et des enterrements, à lire la Bible en s'acquittant consciencieusement de tous les devoirs du rabbinat. Que pouvait-on lui demander de plus?

Une voiture de gala avait été envoyée à son domicile : il était en costume d'officiant. Il se plaça devant la *houpa* dans le petit salon et aussitôt le cortège se forma. M. Kaan conduisait sa fille, René donnait le bras à sa mère.

Jeanne était radieuse : sa robe en satin blanc tout unie et terminée par une longue traîne moulait son corps souple et majestueux à la fois, et ses yeux de velours, rendus plus brillants encore par la joie, semblaient répandre autour d'elle des rayons de grâce et de douceur. Le voile en point d'Angleterre était retenu par une mince couronne fermée en fleurs d'oranger et les cheveux appliqués sur le front faisaient ressortir la blancheur du teint. Lorsqu'il la vit, Dupan ne put s'empêcher de se dire en lui-même : « Toute vanité mise à part, voilà une femme qui vaut bien Mme Bétourné. Ma tante Leguy, somme toute, a rendu service à cet excellent René ! » et il exigea d'elle et de son ami la promesse qu'on l'autoriserait à faire le portrait de la jeune épousée. L'engagement fut pris avec enthousiasme.

Mme Lewy portait une robe de soie noire ornée de vieille dentelle : elle n'avait aucune parure.

Digitized by Google

Quant à Ida, elle n'avait pu résister à la tentation de se faire belle : elle se pavanait dans une robe en crêpe de chine blanc avec incrustations de vieilles guipures, une jupe d'un vert printanier et une écharpe de couleur dahlia en mousseline de soie. Un grand chapeau Gensborough noir relevé de côté et orné de plumes d'autruche, complétait le costume.

Rachel était vêtue de rose. Elle avait pour garçon d'honneur le frère aîné de Jeanne. On remarqua, d'une façon générale, qu'avant et après la cérémonie, elle causa longuement et non sans entrain avec un jeune musicien, ami du second fils Kaan, lequel avait demandé à lui être présenté et répéta de droite et de gauche que la sœur du marié était une personne tout à fait charmante. Ce fut pour plusieurs dames un des nombreux sujets de commentaires auxquels le mariage donna lieu.

Les autres demoiselles d'honneur étaient des cousines de Jeanne : l'une, entre autres, forçait l'admiration par le charme de son visage et la candeur de ses manières ; il était impossible de rêver quelque chose de plus ravissant, de plus pur, de plus fin, de plus exquis, de plus adorable : vêtue d'une robe bleue avec des appliques de gaze et de dentelle sur le corsage, coiffée d'un chapeau Pompadour cavalièrement penché sur l'oreille et d'où s'échappaient des touffes de cheveux frisés,

Digitized by Google

blonds comme le miel et légers comme des papillons, elle prodiguait les éclats de rire de ses dix-huit ans, sans paraître se douter qu'elle était pour tout le monde une représentation vivante de l'idéal.

Des chuchotements s'élevèrent dans le salon; un bruit de chaises remuées, d'éventails agités, d'étoffes froissées se fit entendre. Les hommes mirent leur chapeau sur la tête, les membres des familles Kaan et Lewy occupèrent les sièges du petit salon, René et Jeanne se placèrent sous la *houpa*. René se couvrit les épaules d'un *taless*[1] en soie blanche traversé vers les extrémités de raies bleues et terminée par des franges.

L'allocution du rabbin fut courte. René l'avait prié, au cours d'une visite qu'il lui avait faite, de s'abstenir des allusions à son père. Le développement du genre larmoyant lui eût été aussi désagréable que le thème était facile. Le rabbin se borna donc à vanter la famille juive et les vertus patriarcales qui avaient contribué à perpétuer Israël en dépit de l'adversité, et il exhorta René à se montrer, auprès de la charmante épouse que Dieu lui avait donnée, le modèle des maris comme il était le modèle des fils et le modèle des travailleurs. Puis il récita de courtes prières dont René dut répéter après lui quelques mots, but une gorgée de vin, passa le verre au jeune homme qui fit

1. Voir la note, p. 242, n. 4.

Digitized by Google

mine d'y tremper ses lèvres et l'offrit à Jeanne qui l'imita. Enfin l'anneau nuptial fut présenté à l'un et l'autre époux et René se leva pour aller briser le verre symbolique sur le marbre de la cheminée. Il ne restait plus qu'à signer un acte et à proclamer les deux jeunes gens unis au nom de la religion juive. Jeanne Kaan était Mme René Lewy devant la loi israélite comme elle l'était depuis la veille devant la loi française.

Pendant ce temps une quête était faite parmi l'assistance au profit des pauvres par les demoiselles d'honneur accompagnées de leur cavalier. L'argent fut versé entre les mains du rabbin.

Aussitôt les dernières paroles de ce dernier prononcées, ce fut un nouveau brouhaha de bavardages et de chaises remuées : chacun se bousculait pour féliciter les époux et leur famille et pour embrasser la mariée qui prêtait sa joue de la meilleure grâce du monde. Des jeunes filles se précipitèrent vers la cheminée pour ramasser des éclats de verre : cela porte bonheur, paraît-il [1]. Dans aucun culte, la superstition ne perd ses droits.

Durant les deux heures qui suivirent, le buffet fut assiégé. René s'amusait à constater auprès de sa femme la gloutonnerie de l'espèce humaine : « Voilà des gens, dit-il, qui ont déjeuné chez eux

1. D'ordinaire ce sont les éclats de la tasse cassée lors des fiançailles que les jeunes filles ramassent. (*Note de l'auteur.*)

Digitized by Google

il n'y a pas plus de trois heures, qui se nourrissent bien, et qui se jettent sur la victuaille comme s'ils étaient affamés. On dirait que la plupart d'entre eux s'efforcent de subvenir aux privations qu'ont dû endurer leurs ancêtres.

— Je vous ferai observer, René, répondit Jeanne, qu'en général les juifs, s'ils mangent beaucoup, boivent peu.

— Bah! ce sont de ces légendes que l'on continue à répéter sans les vérifier. Avec les progrès de la civilisation, l'alcoolisme fait ses ravages chez les juifs comme chez les autres! Croyez-moi, ma chère Jeanne, toutes ces distinctions entre les hommes seront de plus en plus fausses. Il faut laisser aux oisifs et aux imbéciles le soin de démêler parmi les hommes les différences imperceptibles qui peuvent subsister d'états très anciens. Autant ces recherches sont intéressantes dans le domaine historique et spéculatif, autant elles sont absurdes et vaines dans le domaine de la réalité contemporaine. »

Des invités s'approchaient, leur disaient quelques paroles, essayaient de faire de l'esprit. René et Jeanne répondaient aimablement à tous. A cinq heures, Jeanne alla revêtir son costume de ville. Les époux prirent congé de leurs proches et s'esquivèrent.

Une nouvelle famille juive était fondée sur la terre de France.

Digitized by Google

Digitized by Google

XVI

I. N. R. I.
Jésus nazaréen, roi des Juifs.

Dans leur coquet appartement de la rue de Miromesnil le docteur René Lewy et sa jeune femme attendaient leurs invités. C'était à la fin d'octobre et Jeanne avait tenu à fêter le succès de son mari; au concours pour les hôpitaux deux noms avaient paru en tête de la liste parmi les vainqueurs : celui de Lewy pour la chirurgie, celui de Morette pour la médecine. Jeanne aurait souhaité donner un grand dîner et réunir avec sa famille tous les amis de René.

« Je ne veux pas que tu te fatigues, ma chérie, avait-il répondu. Ce serait une grosse imprudence. Déjà, il y a trois semaines, tu as tenu, malgré mes exhortations, à jeûner pour le *Yom Kipour*[1]; puis aux fiançailles de Rachel, tu as

1. Grand jeûne. (*Note de l'auteur.*)

Digitized by Google

manqué te trouver mal, et à aucun prix je ne te permettrai de te surmener.

— Alors tu me laisseras au moins inviter tes intimes, ceux que tu aimes bien et qui te ressemblent parce qu'ils sont bons. Cela me ferait tant plaisir. Tu veux, dis? »

Jeanne lui demandait cela en s'appuyant de ses deux bras sur son épaule, tandis que, assis à sa table de travail, il se préparait à rédiger une observation pour une revue.

« Est-ce que je peux te refuser quelque chose? Mais trois, quatre convives tout au plus, et pas de façons.

— Messieurs Perrigue, Morette, Dupan. C'est tout, tout. Tu vois que je suis raisonnable. C'est pour me distraire un peu. Avec tes précautions, tu me prives de toute distraction. Je ne sors plus, je ne vais plus au théâtre, je ne vois plus un chat. C'est bien le moins que tu m'attires un peu de monde ici. J'ai une occasion, je ne veux pas la laisser échapper.

— Allons, c'est entendu. Mais, encore une fois, ne te fatigue pas, ou je me fâche.

— Tu ne te fâcheras pas. »

Elle avait en effet préparé un dîner très simple, mais avec un menu composé exclusivement de mets empruntés à la cuisine juive : une soupe aux raisins de Corinthe, un poisson à la juive, une langue fumée, des choux rouges aux

Digitized by Google

marrons, une tarte aux pommes avec une pâte levée.

« En voilà une idée, par exemple ! s'était écrié René, mis au courant à la dernière minute.

— Qu'est-ce que cela peut te faire? Ça m'amuse. »

René avait haussé les épaules.

« Tu es une enfant !

— C'est possible, mais les enfants ont parfois des inventions drôles. »

Ce fut toute l'explication qu'il put obtenir de cette fantaisie.

Morette arriva le premier, puis Perrigue, puis Dupan, à quelques minutes d'intervalle.

Les trois convives se connaissant déjà, on fut tout de suite à l'aise. Jeanne recevait avec un tact exquis, ne se mêlant à la conversation que lorsqu'on semblait l'y inviter, mais la conduisant sans en avoir l'air par quelques propos qu'elle tenait.

Mme René Lewy s'assit à table entre Perrigue et Morette, Dupan placé près de Perrigue, en face de René, lequel avait Morette pour voisin.

Au second plat, Dupan rappela qu'il avait bien souvent goûté ce genre de cuisine chez Mme Lewy et dit à René :

« C'est curieux, cela me produit un effet singulier de retrouver chez toi les habitudes de tes parents. Serais-tu repris par les traditions, par hasard?

Digitized by Google

— C'est ma femme qui s'est imaginé de vous accommoder un dîner suivant la mode juive, et diable si je sais pourquoi, par exemple.

— Uniquement afin d'affirmer que je prétends ne rien renier de nos origines : il y a tant de gens qui n'ont pas le courage de leurs opinions ou qui n'ont pas d'opinion du tout, qu'il est bon, je crois, lorsqu'on a des convictions solides, de les afficher : au moins, s'il y a des discussions, on sait de la sorte sur quoi elles doivent porter, et nos amis ne nous reprocheront pas de dissimuler. Je suis israélite, mon mari également, et j'en suis fière. »

René écoutait Jeanne avec étonnement. Il ne voyait pas où elle voulait en venir, mais, à son animation, il devinait une arrière-pensée qui l'intriguait. Le docteur Perrigue souriait en levant les sourcils, comme s'il ne comprenait pas très bien. La jeune femme semblait parler spécialement à son intention, car elle lui dit :

« Ne trouvez-vous pas que j'ai raison, monsieur? »

Il répondit :

« Mon Dieu, moi, je veux bien. Mais à vous dire vrai je ne saisis pas nettement la portée de ces professions de foi. »

Le docteur Perrigue était loin d'être loquace. C'était un de ces sages qui n'ouvrent guère la bouche que pour émettre des réflexions profondes

Digitized by Google

et qui écoutent plus qu'ils ne parlent. Avec sa tête olympienne et sa robuste stature, il donnait l'impression d'une nature admirablement équilibrée : ses traits réguliers, son profil séduisant, sa chevelure abondante, assez courte pour qu'on pût seulement la deviner prête à se rouler en boucles gracieuses, sa barbe pleine le faisaient ressembler à ces statues grecques au moyen desquelles les sculpteurs antiques représentaient leurs dieux, leurs héros ou leurs penseurs. Mais l'œil avait une douceur infinie où se reflétait un sentiment inconnu des anciens : la pitié.

Jeanne reprit :

« C'est que vous ne songez sans doute pas au désir qu'éprouve la femme de conserver à son foyer les idées qui lui ont été léguées pour les transmettre à ses enfants. »

René fronça le sourcil. Elle continua sans y prendre garde.

« Or comme je trouve que notre religion en vaut bien une autre, je tiens à prouver que je n'en rougis pas, pour que personne n'ait à s'étonner si nous élevons nos enfants comme nous avons été élevés nous-mêmes.

— Je crois comprendre, maintenant, dit Perrigue ; certes vous n'avez aucune raison de rougir, mais vous n'avez aucune raison non plus d'être fière. Ce sont des fiertés de ce genre qui engendrent toutes nos haines. Nous sommes tous quelque

Digitized by Google

chose de bon par certains côtés, de mauvais par certains autres; nous sommes ceci ou cela, au hasard. Je ne dirai donc pas seulement comme vous : une religion en vaut une autre, mais d'une manière plus générale : toutes les étiquettes données aux hommes se valent. Il faut ne les prendre que pour des étiquettes; l'important est de ne pas se laisser tromper par elles, et de s'habituer à regarder ce qu'elles recouvrent.

— Alors, il n'y a pas de raison pour changer d'étiquette?

— Si vous voulez.

— Par conséquent, monsieur Perrigue, vous voyez bien que vous êtes de mon avis? René et moi nous sommes juifs, nos enfants doivent l'être aussi.

— Ils le seront naturellement, dit René.

— Pardon, ce qui fait le chrétien, c'est le baptême, ce qui fait l'israélite, c'est... un baptême spécial. Pour les juives cela va tout seul, mais pour les juifs, notre religion exige une consécration.

— Ma chérie, fit René, nous nous sommes déjà suffisamment expliqués à ce sujet et tu oublies que cette question, si futile au fond, n'est pas intéressante pour ces messieurs.

— Au contraire, dit Morette. Je conçois fort bien les préoccupations de madame. J'ai peut-être tort de mettre les points sur les *i* à propos d'un

Digitized by Google

sujet si délicat, mais enfin Mme Lewy est femme d'un confrère et l'on doit pouvoir tout dire devant elle?

— C'est moi, monsieur, qui vous invite à me donner votre avis en toute sincérité. C'est à cela que je voulais précisément en venir, je ne le cache pas.

— Pour vous donner un conseil, j'avoue que je suis diantrement embarrassé. A la place de Lewy, je serais sans doute bien en peine de prendre une décision en face d'une coutume barbare.

— On prétend que c'est une question d'hygiène, interrompit Dupan.

— Quelle absurdité! s'écria Perrigue. Je n'ai jamais étudié la question de bien près, mais je pencherais à croire qu'il ne faut voir dans toutes ces pratiques autre chose que des sacrifices destinés à toucher et à attendrir une divinité plus ou moins farouche : toutes les privations imposées par les religions partent, à mon sens, d'un même principe, qu'il s'agisse de la circoncision ou du jeûne, du cilice ou des vœux de chasteté. Ce sont des inventions naïves de gens qui se sont mis l'esprit à la torture pour attirer sur eux les faveurs d'un être auquel, par parenthèse, ils ne font pas grand honneur en le supposant capable de s'intéresser à des privations ou à des mutilations qui ne profitent à personne. Tout cela, c'est

Digitized by Google

à ranger dans la même catégorie d'actes que les tatouages ou les immolations païennes. Les païens avaient du moins l'excuse de sacrifier surtout des animaux.

— Alors, monsieur, si vous étiez israélite, vous renonceriez aux usages traditionnels?

— Sans l'ombre d'un doute.

— Ah! tu vois, dit René d'un ton triomphant.

— Et vous, monsieur? fit Jeanne en se tournant vers Morette.

— A vrai dire, madame, je me résoudrais, je crois, difficilement à infliger une souffrance à un petit être sans défense... mais si j'étais israélite, il est probable que mon éducation aurait modifié à ce sujet mes opinions.

— Il est probable, mon cher Morette, répliqua René, que vous auriez fait comme moi, ou plutôt que vous auriez fait en tant qu'israélite ce que vous avez fait en tant que catholique! vous auriez jeté par-dessus bord les coutumes venues d'autres âges.

— C'est probable, en effet.

— Moi, dit Dupan, je ne vois qu'un moyen pour vous de sortir d'embarras : Madame, ayez des filles! Comme cela, vous serez tranquille, sans compter que juives ou non juives, les petites filles sont bien plus gentilles que les petits garçons.

— Tu as raison, reprit Lewy, et je souhaite ardemment d'avoir des filles, une pour com-

Digitized by Google

mencer, tout au moins, — d'abord parce que, surtout si elle ressemble à ma femme, j'aimerai ma fille beaucoup plus qu'un garçon, ensuite parce qu'une juive a moins de tracas qu'un juif.

— Plaignez-vous donc! dit Morette. Vous n'avez pas l'air trop malheureux.

— Mais si, vous ne vous figurez pas tous les ennuis que j'ai eus et que j'ai encore par cela seul que je suis juif. Demandez plutôt à notre maître si cela n'a pas failli me jouer de mauvais tours.

— Le fait est, répondit Perrigue, que, plus d'une fois, j'ai eu l'occasion de me porter au secours de ce brave Lewy et je puis, sans inconvénient, divulguer que tout dernièrement, j'ai dû me fâcher pour soutenir un autre israélite, un garçon des plus méritants, que le jury d'examen où je siégeais allait sacrifier sans autre forme de procès.

— Ah bah ! murmura Dupan.

— Eh oui, Brulôt qui est bigot comme une duègne, et avec lequel j'ai eu mainte prise de bec, criait comme un possédé que les juifs encombraient la médecine, qu'il était temps de les arrêter là de même que dans les autres carrières et autres billevesées. Il m'impatientait. Là n'est pas la question, lui fis-je observer. Nous avons à juger des candidats à des postes médicaux : prenons les plus forts. Le reste ne nous regarde pas, et j'ajoutai :

Digitized by Google

Autrement nous n'aurions pas droit au titre d'honnêtes gens. Comme il insistait et prétendait qu'il ne se plaçait pas au point de vue religieux, mais au point de vue des différences de tempérament entre les aryens et les sémites, je lui demandai si dans ses dissections ou dans ses observations pathologiques, il avait jamais trouvé la moindre différence constitutionnelle entre des individus appartenant à des races différentes. Il fut collé.

— Les différences de race existent cependant, dit Morette.

— Quelle blague ! repartit René. C'est un des plus jolis bominents qui aient fait fortune à notre époque. Ce sont les historiens et les linguistes qui ont mis ça à la mode : les races humaines. A force de pâlir sur des vieux bouquins et des manuscrits et de se plonger dans l'étude des questions qui ont passionné les hommes des cavernes, il y a un tas de braves gens qui perdent complètement la notion du temps et qui parlent des contemporains comme s'il s'agissait des Babyloniens avant l'invention de l'écriture. Ça n'existe plus, les races humaines ; ça s'est mélangé, fondu, dispersé. Pensez donc si avec les guerres, les migrations, les invasions, les viols, les remaniements politiques, les révolutions, il y a eu des salades qui vous ont secoué l'humanité pendant des siècles et des siècles. Et même sans chercher si loin nous

Digitized by Google

avons bien tous eu quelque arrière-grand'mère qui a plus ou moins fait la noce.

— René! fit Jeanne, tandis que les convives riaient franchement à cet accès de pudeur chez la jeune femme.

— J'ai dit arrière-grand'mère, ma chérie, continua René, souriant à son tour. Et en tout cas, à supposer que certaines races existent encore quelque part, s'il y a un peuple qui n'ait pas le droit de parler de sa race, c'est bien le peuple français : car qu'est-ce qu'un Français? est-ce un Celte, est-ce un Latin, un Germain, un Saxon, un Arabe, un Maure, un descendant des Huns, des Normands, des Anglo-Saxons? toutes ces races ou soi-disant races ont plus ou moins fait souche, et il n'y a pas encore si longtemps, dans notre belle patrie. Alors quoi? où est le Français type, le Français pur sang : est-ce le Breton, longtemps réfractaire, ou le Savoisien qui pouvait se croire de race italienne il y a cinquante ans, ou le Bourguignon, ou l'Alsacien que les Allemands revendiquent comme étant de race germanique? Il n'y a plus de race aujourd'hui : il y a des gens réunis par un certain nombre de traits communs et ces traits sont : les lois, le langage, les habitudes quotidiennes, et surtout l'amour du sol natal. A ce propos, je voudrais bien savoir de quel droit certains s'arrogent le privilège d'aimer notre pays et prétendent le confisquer. Tant qu'ils ne

Digitized by Google

me montreront pas leurs titres de propriété signés par le premier Français et enregistrés par le Tout-Puissant, je déclare à leur barbe, dussent-ils en crever de dépit, que la France est à moi comme à eux, puisque je l'aime, et personne ne m'empêchera de lui consacrer mes efforts et, si besoin est, ma vie! Mais en dehors des sentiments, je vous défie de me trouver un caractère précis commun à deux individus du même pays.

— Cela me rappelle, dit Morette, qu'un de mes amis, maître de conférences à l'École des Hautes Études, m'a beaucoup amusé dernièrement en essayant de me prouver qu'il était Celte. Il me faisait palper son crâne, il me montrait ses cheveux, la couleur de sa barbe, la forme de ses dents et comparait tout cela à des dessins représentant de soi-disant Celtes reconstitués scientifiquement. J'ai pris le moulage de sa tête et j'en ai comparé les lignes à des planches empruntées à un ouvrage de phrénologie comparée : c'était exactement un crâne de criminel! Il était furieux.

— Toutes ces théories, reprit Perrigue qui avait écouté en silence, échafaudées sur des données incomplètes, donnent des résultats ridicules dès qu'on passe à l'application pratique. Je partage absolument l'avis de Lewy : les races humaines n'existent plus à l'état pur et il est impossible de séparer les éléments complexes dont est fait un homme de nos jours. A la com-

Digitized by Google

munauté des intérêts, du langage, des habitudes, et des sentiments, dont vous parliez, Lewy, j'ajouterai seulement la communauté des éléments nutritifs qui établissent un lien entre les habitants d'une même contrée : des gens qui mangent le même blé, boivent la même eau, s'assimilent des tissus pareils, sont, qu'ils le veuillent ou non, unis matériellement les uns aux autres et c'est pour cela, qu'au nom de la raison, il faut renoncer à expliquer raisonnablement beaucoup de choses qui concernent notre espèce : on peut constater, et toujours en se disant que nos constatations doivent être sans cesse revisées et par conséquent restent sujettes à caution.

— C'est une façon comme une autre, dit Morette, d'arriver au scepticisme.

— Appelez cela scepticisme si cela vous fait plaisir, reprit Perrigue : je vous ai déjà dit que les étiquettes ne signifient rien à mes yeux. Mais ce dont je suis sûr, c'est que j'arrive à une règle de conduite qui me satisfait entièrement et qui ne donne place à aucun vilain sentiment.

— Laquelle? monsieur, demanda Jeanne, très attentive à la discussion.

— Elle se résume bien simplement, madame : avant d'agir, calculer les réactions que nous produirons, choisir toujours les solutions qui causent le moins de souffrances en nous et autour de nous, suivre les impulsions de notre cœur lors-

Digitized by Google

qu'elles sont attractives et bienveillantes, discuter nos aversions et chercher à comprendre les mobiles auxquels obéissent les autres hommes à nos côtés avant de les juger, je crois qu'avec cela on peut faire beaucoup de bien, rendre beaucoup de services, éprouver des satisfactions nombreuses et intenses et se dispenser des spéculations métaphysiques qui n'avancent à rien.

— Tout le monde n'est pas capable d'une pareille philosophie.

— Mais si, madame ! Si on le voulait sincèrement, il y a longtemps que la plupart des hommes auraient abandonné les préjugés qui les divisent. Mais il semble que certains prennent à tâche de ressusciter l'ignorance toutes les fois qu'elle est près de succomber. Ce serait si simple d'éclairer le présent par les enseignements du passé : les Hébreux repoussaient les Gentils ; les Grecs riaient des Béotiens et méprisaieut les barbares ; les Romains se croyaient supérieurs au reste du monde, les catholiques daubent sur les protestants, les chrétiens plaignent les hérétiques, les musulmans détestent les mécréants, les blancs proclament l'infériorité des nègres et des jaunes, et ces derniers exècrent les blancs ; les Américains enseignent à leurs enfants que de l'Europe pourrie ne sauraient venir que des produits contaminés et les idées véreuses ; dans nos sociétés chacun se jette sur le premier prétexte venu

Digitized by Google

pour se targuer sur le voisin d'avantages illusoires : les nobles se vantent de leurs aïeux, les bourgeois de leur argent, les grands commerçants dédaignent les petits, qui à leur tour ne fraient pas avec les boutiquiers; les boutiquiers repoussent les ouvriers, lesquels renient les paysans, et dans les campagnes ce sont encore des classements à l'infini, et les citadins regardent de haut l'homme des champs, qui se venge en dupant le citadin. Quand donc se pénétrera-t-on de cette idée qu'un homme ne peut être pour un autre qu'un homme, un semblable, sans arrière-pensée, c'est-à-dire un égal, un frère? »

Et tandis qu'il développait sa pensée, laissant tomber gravement des paroles de paix et d'amour, quatre citoyens français, trois savants et un artiste, groupés autour d'une jeune femme en qui tressaillaient les espoirs de la maternité prochaine, confondus dans un même sentiment, se demandaient combien de mois et d'années et de siècles peut-être s'écouleraient encore jusqu'au jour où les hommes, cessant de prendre les grands mots de vertu, de charité, de morale, de patrie, d'idéal, de religion pour des prétextes à controverses verbeuses et à coteries mesquines, se décideraient en fin à pratiquer simplement la formule si lumineuse du juif Jésus : « Aimez-vous les uns les autres. »

(*Gênes-Édimbourg-Paris, avril 1896-juillet 1897.*)

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES CHAPITRES

I. — « Tu ne t'allieras pas avec eux; tu ne donneras pas ta fille à son fils et tu ne prendras pas sa fille pour ton fils. » (*Deut.*, VII, 3.)..... 1

II. — « L'Éternel est ma force, mon refuge et ma retraite au jour du malheur. » (*Jér.*, XVI, 19.).. 15

III. — « Hors de l'Église, point de salut! » (*Encyclique « Mirari vos »*), août 1832..... 33

IV. — « C'est ainsi, je vous le déclare, qu'il y aura plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui fait pénitence que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence. » (*Évang. du IIIe dimanche après la Pentecôte.*).. 43

V. — « Seigneur, si vous nous traitiez comme nos péchés le méritent, qui pourrait subsister en votre présence? » (*De Profundis.*)..... 77

VI. — « C'est toi que l'Éternel a choisi pour être son peuple de prédilection parmi tous les peuples qui sont sur la surface de la terre. » (*Deut.*, VII, 6.) 91

VII. — « Comme un homme que sa mère console, ainsi je vous consolerai. » (*Is.*, LXVI, 13.)..... 121

VIII. — « Périsse le jour où je suis né, et la nuit qui a dit : Un homme a été conçu. » (*Job*, III, 3.).... 133

IX. — « Vanité des vanités, et tout est vanité. » (*Eccl.*). 155

X. — « La fureur est cruelle, la colère est un flot débordant, et qui peut résister à la jalousie? » (*Prov.*, XXVII, 4.)..... 177

Digitized by Google

XI. — « N'avons-nous pas tous un même père? Un même Dieu ne nous a-t-il pas créés? » (*Mal.*, II, 10.).. 199
XII. — « Je vais aller dans le chemin de toute la terre, prends courage et sois un homme. » (*I, Rois*, II, 2.) 221
XIII. — « La poussière retourne à la terre, comme elle était, et l'âme remonte vers Dieu qui l'a donnée. » (*Eccl.*, XII, 7.)..... 235
XIV. — « J'ai trouvé celui que mon âme aimait. » (*Cant.*, III, 4.)..... 255
XV. — « Croissez et multipliez! » (*Gen.*)..... 273
XVI. — I. N. R. I. Jésus nazaréen, roi des Juifs..... 287

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD. — 537-97

Digitized by Google

Digitized by Google

Armand COLIN & Cie, Éditeurs, 5, rue de Mézières, Paris.

Jean d'Agrève, roman, par E. MELCHIOR DE VOGÜÉ. Un volume in-18 jésus, broché. **3 50**

La Proie, roman contemporain, par HENRY BÉRENGER. Un volume in-18 jésus, broché. **3 50**

L'Effort, roman, par HENRY BÉRENGER. Un volume in-18 jésus, broché. **3 50**

L'Aristocratie intellectuelle, par HENRY BÉRENGER. Un volume in-18 jésus, broché. **3 50**

Ouvrage couronné par l'Académie française.

Les Porteurs de torches, roman, par BERNARD LAZARE. Un volume in-18 jésus, broché. **3 50**

Marcelle (suite de lettres) et **Aventure en Voyage,** roman, par CH. DE BERKELEY. Un volume in-18 jésus, broché. **3 50**

Sous les Galons, roman, par JEAN ROLLAND. Un volume in-18 jésus, broché. **3 50**

Paris. — Imp. E. CAPIOMONT et Cie, rue des Poitevins, 6.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

Digitized by Google

Digitized by Google